

LA GRANDE ÉPOPÉE DES **CHEVALIERS** DE LA TABLE RONDE

• *Tome 3 Perceval et Galaad* •

Texte de
SOPHIE LAMOUREUX

Illustrations de
ANNE-LISE BOUTIN

ACTES SUD junior

SOMMAIRE

1 ^{er} épisode. Où un jeune garçon surprend les diables de la forêt	p. 5
2 ^e épisode. Où l'étrange rencontre manque de mal tourner	p. 10
3 ^e épisode. Où le garçon s'attaque à un lion	p. 13
4 ^e épisode. Où la Dame Veuve raconte sa triste histoire	p. 18
5 ^e épisode. Où il est question de magie et de sorcellerie	p. 22
6 ^e épisode. Où l'impatience du garçon lui fait commettre le pire des péchés	p. 24
7 ^e épisode. Dans lequel le jeune homme mélange tous les conseils de sa mère	p. 28
8 ^e épisode. Comment le jeune Gallois fut accueilli à la cour du roi Arthur	p. 32
9 ^e épisode. Dans lequel jeune Gallois affronte Yvan le présomptueux	p. 37
10 ^e épisode. Où le jeune homme rencontre son maître d'armes	p. 41
11 ^e épisode. Qui voit la rencontre avec Blanchefleur	p. 46
12 ^e épisode. Dans lequel le Chevalier Vermeil combat Aguingueron	p. 50
13 ^e épisode. Dans lequel Clamadieu des Îles prépare sa vengeance	p. 54
14 ^e épisode. Où l'on assiste à un prodige	p. 59
15 ^e épisode. Où la ruse de Clamadieu apparaît au grand jour	p. 63
16 ^e épisode. Où le Chevalier Vermeil devient un héros	p. 67
17 ^e épisode. Qui voit la rencontre avec un curieux pêcheur	p. 70
18 ^e épisode. Où le Chevalier Vermeil assiste à un étrange défilé	p. 75
19 ^e épisode. Dans lequel le Chevalier Vermeil apprend son nom et bien plus !	p. 79
20 ^e épisode. Où Perceval réalise les conséquences de ses actes	p. 83
21 ^e épisode. Où Perceval répare l'une de ses fautes	p. 88
22 ^e épisode. Où trois gouttes de sang plongent Perceval dans l'affliction	p. 92
23 ^e épisode. Comment Perceval se laissa mener à Camelot	p. 96
24 ^e épisode. Où Perceval est accueilli comme un héros	p. 100
25 ^e épisode. Dans lequel la fête est gâchée par la Providence	p. 105
26 ^e épisode. Où les chevaliers d'Arthur se lancent dans la quête	p. 109
27 ^e épisode. Au cours duquel est révélée la vérité	p. 112
28 ^e épisode. Où Perceval trouve un moyen de se racheter	p. 117

29 ^e épisode. Où se dispute une étrange partie d'échecs	p. 120
30 ^e épisode. Dans lequel Perceval suit les traces d'un chien	p. 124
31 ^e épisode. Dans lequel Trébuchet ne peut réparer l'épée	p. 129
32 ^e épisode. Qui assiste à la lutte à mort entre les deux meilleurs chevaliers au monde	p. 132
33 ^e épisode. Dans lequel la magie fait des miracles	p. 136
34 ^e épisode. Qui voit l'arrivée de deux héros à Camelot	p. 140
35 ^e épisode. Où Perceval passe l'épreuve du Siège Périlleux	p. 144
36 ^e épisode. Où est enfin révélé le nom du chevalier du Graal	p. 148
37 ^e épisode. Qui voit la défaite de Lancelot	p. 152
38 ^e épisode. Où Perceval est sauvé par un mystérieux chevalier	p. 156
39 ^e épisode. Dans lequel Perceval croise la mort de près	p. 161
40 ^e épisode. Où Perceval se perd sur la nef des tentations	p. 164
41 ^e épisode. Dans lequel Perceval revit l'épreuve d'Yvain	p. 166
42 ^e épisode. Où Perceval embarque sur la nef miraculeuse	p. 169
43 ^e épisode. Dans lequel Bohort conte son dilemme	p. 172
44 ^e épisode. Qui voit les retrouvailles des trois chevaliers du Graal	p. 176
45 ^e épisode. Qui entend la confession de Galaad	p. 181
46 ^e épisode. Dans lequel le fer tranche les doutes	p. 184
47 ^e épisode. Où est contée l'histoire de l'Arbre de vie	p. 188
48 ^e épisode. Où les héros touchent au but	p. 192
49 ^e épisode. Dans lequel la quête du Graal se referme	p. 195
50 ^e épisode. Où naissent de nouveaux défis	p. 199
Les personnages	p. 204
Petit lexique	p. 206

OÙ UN JEUNE GARÇON SURPREND LES DIABLES DE LA FORÊT

C'était au temps où les arbres fleurissent et où les oiseaux se réjouissent. Une de ces journées d'un printemps tout neuf où le soleil gonfle les cœurs et promet l'impossible. Aussi vifs que les éclairs de l'orage, les rayons de l'aube s'infiltraient dans tous les interstices du vieux manoir endormi de la Dame Veuve. Face à un obstacle, ils s'agitaient comme des feux follets jusqu'à ce qu'on leur ouvre la porte. Sous l'effet de ces chatouilles, les yeux du garçon s'ouvrirent d'un coup. La lueur enflamma tout son être de joie. D'un geste, il fit voler les fourrures qui le recouvraient et sauta de sa litière. Il remarqua à peine le froid du plancher de chêne sous ses pieds nus. Il bondit vers la fenêtre et poussa vivement le vantail de bois. La lumière jaillit dans la chambre, chassant la pénombre dans les recoins.

— Enfin te voilà ! se réjouit le garçon comme s'il retrouvait un ami.

Il avait bien cru que l'hiver ne voudrait jamais rentrer chez lui. La pluie avait tout de suite suivi la neige et des brumes épaisses avaient investi toute la Forêt déserte, comme si quelqu'un s'était amusé à étendre de grandes tentures grisâtres entre les arbres.

“Mon garçon, tu dois me promettre de ne pas t'engager dans les bois lorsque le temps est mauvais”, lui avait imposé sa mère, la Dame Veuve.

Il avait donc dû patienter longtemps, trop longtemps, mais enfin, le soleil était de retour. Il allait pouvoir

courir, chasser, vibrer. Il enfila sa chainse* et ses braies* de chanvre épais, noua sa ceinture autour de sa tunique de cuir et sa peau de loup. Il était prêt.

Il saisit ses trois javelots et les examina, l'air satisfait. Il les avait fabriqués de ses mains. Il avait d'abord taillé des branches bien droites et y avait ajouté des pointes en fer. C'était la herse des paysans de sa mère qui lui avait donné cette idée. Avec ses dents, elle mordait la terre pour la préparer à recevoir les graines. "Moi aussi j'ai besoin de dents et de griffes face aux bêtes sauvages de la forêt", s'était dit le garçon. Ses javelots étaient parfaits. En les découvrant, les paysans avaient poussé des cris admiratifs.

– Enfermez un oiseau dans une cage et il s'inventera des ailes ! s'était exclamé le vieux Benoît.

Le garçon n'avait pas compris le sens de ces mots. Mais avec le vieux Benoît, c'était souvent comme ça. Il était le conseiller de la Dame Veuve, le plus âgé de tous ses gens, le plus sage aussi. Ses paroles restaient fréquemment obscures, comme si la sagesse était réservée aux grandes personnes. Le garçon n'avait pas encore réalisé qu'il dépassait d'une bonne tête la plupart des membres de leur petite communauté. Il avait beaucoup grandi ces derniers mois. La chasse et les exercices physiques avaient affûté son corps comme l'un de ses javelots. Mais sa mère le traitait toujours comme un petit enfant et c'était ainsi qu'il se voyait. Lorsque la Dame Veuve avait découvert les armes si pointues et si tranchantes de son fils, elle avait levé les bras au ciel en implorant le Seigneur. Le garçon imaginait déjà ses javelots confisqués, mais sa mère avait tourné les talons et emporté son désespoir ailleurs.

– À nous, mes jolis ! s'écria le garçon en saisissant ses armes. Voyons de quel bois vous êtes faits.



Il dévala l'escalier en pierre, cria un bonjour aux serveurs qui s'activaient déjà et traversa la cour. Il hésita un instant à prendre son cheval. Non ! Il avait trop besoin de courir pour rester assis sur une selle. À grandes enjambées, il prit la direction de la Forêt déserte et s'y engouffra avec bonheur. Les oiseaux chantaient à tue-tête, fêtant à leur manière le retour des beaux jours. Le garçon courait vite, bondissant pour éviter les obstacles. Il se demandait quel gibier Dieu allait mettre sur sa route. Il ne tuait jamais pour le plaisir. Quand son tranchoir était bien garni, il se contentait de faire la course avec les animaux. Mais voilà des jours et des semaines que son bout de pain n'accueillait plus que des lentilles et des navets. L'idée d'un civet de lièvre lui fit accélérer l'allure. Il déboucha sur une belle clairière et s'immobilisa d'un coup. Il n'était même pas essoufflé. Il choisit un arbre au tronc centenaire à une cinquantaine de pas de lui et lança un javelot. Et le deuxième, et le troisième. Les trois pointes se fichèrent côte à côte dans l'écorce. Le garçon sourit. Le manque d'entraînement des derniers mois n'avait pas altéré son adresse. Il se sentait redoutable, prêt à vaincre le plus terrible monstre de la Terre. Il faut croire que Dieu l'entendit car à l'instant même où il eut cette pensée, un vacarme d'écuelles envahit ses oreilles. À croire que les cuisines du manoir l'avaient poursuivi jusqu'ici ! Le fracas était tel qu'on aurait dit plutôt l'œuvre du diable. Et aussitôt le garçon songea à la première des recommandations de sa mère : "Si tu rencontres des créatures recouvertes de fer, fais le signe de croix et enfuis-toi aussitôt, car ce sont des démons qui t'emporteront si tu t'approches d'eux."

Vite, le garçon arracha ses javelots figés dans l'écorce. Déjà, un deuxième tintamarre lui parvenait dans le sens opposé au premier. Le garçon était cerné. "Impossible

d'obéir à ma mère", pensa-t-il ravi, car il avait très envie de voir les démons. Il se cacha dans des arbustes tout proches. Déjà, la première créature arrivait. Le garçon s'attendait à tout... sauf à ça !

OÙ L'ÉTRANGE RENCONTRE MANQUE DE MAL TOURNER

Le garçon faillit éclater de rire. La créature était grotesque ! Elle chevauchait un cheval magnifique. Sa tête était celle d'un homme. Un très bel homme. Ses traits avaient de quoi charmer la plus difficile des demoiselles tant ils étaient gracieux. Le problème, c'était son corps : il n'était pas plus grand que celui d'un fillot de six ans. Il était recouvert de fer, mais il flottait dans cette carapace beaucoup trop grande pour lui. Cela lui donnait un air ridicule et comique. Pas du tout celui d'un démon !

— Gauvain ? s'écria alors la deuxième créature qui arrivait dans l'autre sens.

Le garçon tourna la tête vers le nouveau venu. Il resta pétrifié ! Cet être-là était éblouissant dans sa carapace de fer et de lumière. Il avait la taille d'un homme, de corps comme de tête. Il portait une arme trois fois plus longue que ses javelots et d'autres pièces que le garçon n'avait jamais vues.

“Magnifique ! Ça ne peut être qu'un ange, je l'adore !” songea le garçon. Son émerveillement s'accrut encore lorsqu'il découvrit que son ange était suivi par un animal fantastique. Une bête énorme et puissante avec une robe aussi flamboyante que le soleil et tout autour de sa tête des poils aussi longs que des cheveux et une grande barbe.

— Gauvain ? répéta l'ange à l'intention de la créature à tête d'homme et au corps d'enfant.

— Yvain ? répondit l'autre.

– Mais... mais que t'est-il arrivé ?

– Oh mon cousin, se lamenta le fillot ridicule, c'est une épreuve difficile que je traverse là. Je te raconterai ! Mais toi, quel compagnon tu as là ! D'où sort ce lion ? Par quel prodige te suit-il comme le meilleur des chiens dressés ?

– J'ai pris son parti dans un combat qui l'opposait à un dragon, expliqua l'ange. Depuis, il a mis ses pattes dans mes pas et ne veut plus me laisser.

– Yvain, le chevalier au lion ! s'exclama le fillot.

Dans sa cachette, le garçon ne perdait pas un mot de la conversation entre les créatures. "Ils se connaissent et parlent le même langage que moi", se réjouissait-il. Mais bientôt, le garçon perdit le fil de la discussion ; les paroles des deux créatures devinrent aussi obscures que celles du vieux Benoît.

– Que fais-tu dans le pays de Galles ? interrogea le fillot.

– Je suis à la recherche de Lancelot. Sais-tu qu'il a échoué dans la quête ? expliqua l'ange soudain triste.

– Oui, je sais et je cherche Merlin partout. Il doit bien savoir, lui, pourquoi Lancelot a échoué !

– Tu cherches Merlin dans ce pays ? s'étonna l'ange.

– Je suis allé jusqu'en Petite Bretagne pour le trouver, personne ne l'a vu. Sur le chemin du retour, j'ai entendu plusieurs rumeurs : Merlin a été vu rôdant par ici.

– C'est très surprenant, annonça l'ange, que viendrait-il faire dans ce pays perdu ? Ou alors il cherche Lancelot lui aussi.

– Restons ensemble, proposa le fillot. Nous les retrouverons peut-être tous les deux !

– J'accepte avec joie, mon cher cousin. J'ai hâte d'entendre tes aventures et de te raconter les miennes. Je crois bien que le lion en a assez de mes récits.

– Tu lui parles ?

– Oui, il comprend tout, mais il ne me répond pas.

À cet instant, le lion se dressa sur ses pattes et poussa un rugissement si rauque et si puissant que les chevaux furent pris de panique, et leurs deux cavaliers eurent bien du mal à les calmer. Dans sa cachette, le garçon tressaillit. Jamais il n'avait entendu un cri aussi effrayant. Avait-il tremblé trop fort ? Le lion fixait à présent les arbustes qui le dissimulaient. Les deux yeux jaunes fouillaient à travers les feuilles. La bête l'avait senti. Le garçon en était sûr. Il serra ses javelots dans ses mains, prêt à s'en servir. Le lion s'approchait lentement. Il était vraiment impressionnant, une montagne de muscles et de griffes. Bientôt, il fut si proche que le garçon ne vit plus que sa grosse tête chevelue. Soudain, la bête fit une horrible grimace et poussa un nouveau grognement qui semblait sortir de ses entrailles. Le garçon découvrit les crocs pointus comme des poignards. Jamais il n'avait eu aussi peur. Ni face au sanglier fou qui l'avait un jour chargé, ni face au loup affamé qui l'avait affronté l'hiver dernier. Cette créature-là venait d'ailleurs. "Mortecouille ! siffla le garçon dans ses dents, chuis mort !" S'il voulait avoir une chance de se servir de ses javelots, il devait réagir et attaquer. Maintenant !

OÙ LE GARÇON S'ATTAQUE À UN LION

— Nooon ! tonna la voix.

Le temps s'arrêta, figeant chacun en statue. Le garçon le bras levé, la pointe de son javelot immobilisée à un doigt du lion. Le fauve dressé, les griffes sorties prêtes à déchirer le garçon. C'était l'ange qui avait hurlé. Son cri avait évité un carnage. Le garçon et le lion se seraient déchiquetés.

— Lion, recule s'il te plaît, ordonna l'ange d'une voix calmée. Ce n'est qu'un jeune paysan, il n'est pas notre ennemi.

Le garçon se jeta à terre et récita une prière pour remercier Dieu de lui offrir une si belle apparition.

— Ce jeune homme est mort de peur ! s'exclama l'ange. Lion, recule encore !

Docilement, le lion s'éloigna en bâillant.

— Oh là, mon garçon, n'aie pas peur, il ne t'arrivera rien, voulut le réconforter l'ange.

Le garçon se releva et lui dit avec un air ahuri :

— Je n'ai pas peur. Êtes-vous Dieu ?

— C'est le choc, interpréta le petit cavalier à tête d'homme et à corps d'enfant. Il a perdu la raison !

— Je ne suis pas Dieu, non, répondit l'ange. As-tu mal quelque part ?

— Mais qui êtes-vous alors ? chercha à savoir le garçon.

— Nous sommes des chevaliers ! lui révéla l'ange.

— Des chevaliers, répéta lentement le garçon. Jamais je n'en avais vu, jamais je n'en avais entendu parler.



– Peut-être pourras-tu nous aider : nous recherchons un chevalier blanc et un homme à pied avec une grande...

– Mais qu'est-ce que c'est, des chevaliers ? le coupa le garçon.

Yvain et Gauvain échangèrent un regard surpris. Ce garçon avait-il toute sa tête ?

– Ce sont des guerriers au service de Dieu, qui protègent les faibles, expliqua patiemment le plus grand.

– Ah vous êtes bien des anges, alors ! s'exclama le garçon tout heureux.

Les deux cavaliers, interloqués, n'eurent pas le temps de rectifier, le garçon enchaînait déjà les questions saugrenues.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demandait-il en désignant la cotte de mailles de l'ange. Êtes-vous né avec ?

– Ça suffit, tu te moques de nous ! s'agaça le fillot.

– Gauvain, soyons charitables, lui chuchota l'ange. Il ne connaît pas nos usages, on peut les lui expliquer. Tu as vu avec quel courage il allait se battre contre le lion !

– Si Keu était là, je sais bien ce qu'il dirait ! bougonna Gauvain. Que les Gallois sont plus sots que les moutons menés en pâture. Et regarde-le : il a tout d'une bête sauvage !

– Mon jeune ami, poursuivit l'ange en s'adressant au garçon. Nous sommes nés aussi nus que toi ! Ceci est mon haubert, c'est une grosse chainse en fer, si tu préfères.

– Et à quoi vous sert-il ?

– À nous protéger, bien sûr, expliqua l'autre. Si tu me lançais un de tes javelots, je n'aurais aucun mal.

– Oh ! s'émerveilla le garçon. Heureusement que les animaux n'en ont pas sinon on ne pourrait plus les chasser !

Gauvain soupira en levant les yeux au ciel.

– Et ça ? interrogea encore le garçon en touchant le bouclier de l'ange.

– C'est un écu*, lui apprit le beau chevalier. Si je suis attaqué, je le place devant moi comme cela et il me protège des flèches, des coups de lance et d'épée.

Et comme Yvain voyait que l'autre butait sur ces derniers mots, il devança ses questions et ajouta :

– C'est ça la lance, et ça, c'est l'épée.

– Est-ce qu'on s'en sert comme d'un javelot ? voulut savoir le garçon.

– Yvain, allons-y ! s'impatienta Gauvain. Ce garçon a plus de questions que l'oiseau a de plumes !

– Non, on ne les lance pas, poursuivit Yvain à l'intention du garçon sans prêter attention à Gauvain. On s'en sert pour frapper l'adversaire.

– Mieux vaut alors un seul de mes trois javelots ! affirma le garçon. Avec eux, je tue ce que je veux, oiseaux ou bêtes, de près ou de loin.

– Tiens donc ! Et si tu nous montrais ça ? le provoqua Gauvain.

Le garçon ne se fit pas prier. Il se plaça face au même arbre qu'un peu plus tôt et lança vite ses trois javelots.

Gauvain et Yvain poussèrent des cris de surprise.

– Bravo ! s'exclama Gauvain, admiratif. Tu es très habile !

– Est-ce que je pourrais avoir un habit de lumière comme les vôtres ? demanda aussitôt le jeune Gallois plein d'espoir.

– Et pourquoi pas ? s'amusa Gauvain.

– Oui enfin, voulut le tempérer Yvain, il faudra apprendre à manier l'épée, la lance et puis...

– Comment avez-vous eu vos armes ?

– C’est le roi Arthur qui nous les a données en nous adoubant chevaliers.

– Où puis-je le trouver ? demanda le garçon, déterminé.

– Il était à Camelot il y a encore cinq jours, j’y étais moi-même. Mais... tenta encore Yvain.

– Alors j’y vais ! s’écria le garçon en se mettant à courir et en laissant là les deux chevaliers.

– Et notre chevalier blanc, tu ne l’as pas vu ? cria l’un des deux dans son dos.

– Non ! Mais si vous continuez par là, vous rencontrerez nos paysans. Peut-être pourront-ils vous répondre, cria le garçon en désignant une direction.

Fonçant à travers les branches aussi vite qu’il le pouvait, le garçon se sentait des ailes. Il avait rendez-vous avec le roi qui faisait les chevaliers ! Il serait bientôt un être de lumière au service de Dieu et de la justice. Quel plus beau rêve pouvait faire un jeune homme plein d’ardeur ? Il en avait même oublié ses javelots fichés dans l’arbre. Il avait hâte de raconter sa merveilleuse rencontre à sa chère maman. Elle serait si heureuse pour lui, si fière de devenir la mère d’un ange !

Comme il se trompait !

OÙ LA DAME VEUVE RACONTE SA TRISTE HISTOIRE

Le garçon la vit dès qu'il sortit de la forêt. Sa mère ! Elle l'attendait à l'entrée du manoir. Elle se tordait les mains et le vieux Benoît à ses côtés lui parlait.

“Pauvre maman, elle s'inquiète encore. J'ai dû m'absenter trop longtemps !” se dit le garçon en accélérant encore sa cadence.

– Mon fils ! Mon cher fils ! lui cria-t-elle en l'apercevant.

– Mère ! Oh ma mère ! J'ai des choses extraordinaires à vous apprendre ! s'exclama le garçon encore loin. J'ai rencontré des anges dans la forêt !

– Misère ! gémit la mère en jetant un air douloureux à Benoît. Il les a vus.

– Chevaliers ! C'est leur nom ! précisa le garçon en s'arrêtant devant eux. Ce sont les plus belles créatures de Dieu !

– Ne crois pas cela, mon fils, démentit la Dame Veuve. Ces démons tuent tout ce qu'ils rencontrent.

– Mère, ce n'est pas vrai, regardez-moi, je leur ai parlé et ils ne m'ont pas fait de mal. Ils sont au service de Dieu !

– C'est ce qu'ils prétendent, rétorqua la Dame Veuve, mais c'est faux. Ils ne pensent qu'à leur gloire. Plus ils tuent et plus ils accroissent leur prestige.

– Mère, vous ne les connaissez pas ! protesta le garçon.

– Détrompe-toi, mon cher fils, je ne les connais que trop bien, rectifia la Dame Veuve.

– Vous les avez vus ?

– Ceux-là, non, mais nos gens, oui, et ils ont prévenu le vieux Benoît. Voilà pourquoi nous t’attendions ici. Crois-moi, tes chevaliers ne valent pas mieux que les autres.

– Les autres ? répéta le garçon, surpris. Il en existe d’autres ?

– Oui, beaucoup d’autres, souffla la mère.

– Pourquoi ne m’en avez-vous jamais parlé ? lui reprocha le garçon.

– Hélas, s’écria la Dame Veuve, quel triste sort est le mien ! J’ai tout fait pour que tu n’en entendes jamais parler ! Nous sommes venus nous cacher ici. Je croyais que la sinistre réputation de cette forêt suffirait à maintenir au loin ces diables. J’avais tort. Tout cela n’a servi à rien.

– Mais je ne comprends pas ! Pourquoi ? demanda le garçon.

La Dame Veuve, très éprouvée, se sentit mal. Le vieux Benoît lui prit gentiment le bras.

– Venez, ma dame, rentrons.

– Mon cher Benoît, vous aviez raison, murmura la Dame Veuve. Je n’ai pas voulu vous écouter alors.

– Alors écoutez-moi maintenant, venez, vous avez besoin de repos, lui suggéra le vieux Benoît.

– Mère, intervint le garçon, je veux savoir !

– Pas maintenant, s’interposa le vieux Benoît.

– Je vais te dire pourquoi, fit alors la mère en faisant face à son garçon. Parce que j’avais un mari et deux fils aînés que je chérissais autant que toi et que des chevaliers ont tués !

Le coup fut rude pour le garçon. Jamais sa mère n’avait voulu lui parler de son père. Il savait qu’il était mort puisque sa mère se faisait appeler la Dame Veuve,

mais c'était tout. Il apprenait d'un coup que ses chers anges l'avaient tué. Pire ! Il avait deux frères morts aussi à cause d'eux.

La Dame Veuve espéra un instant que ses paroles anéantiraient l'admiration de son enfant chéri pour les guerriers et que le problème serait réglé. N'était-il pas le plus obéissant des fils ? Certes, il avait toujours été curieux de tout et posait sans arrêt des questions, mais il écoutait sa mère. Cette fois pourtant, c'était différent. Cette fois, son fils s'entêta.

– Que s'est-il passé exactement ? insista-t-il.

– Comment veux-tu que je le sache ! voulut s'en débarrasser sa mère. Dieu m'a épargné la vision de leurs assassinats.

– Mais vous n'étiez pas avec eux ? s'étonna le garçon.

La Dame Veuve soupira. Il fallait tout dire.

– Ton père était un grand chevalier, le seigneur Pel-linor... révéla-t-elle alors.

– Ohhhh ! s'exclama son fils, ravi.

– Il s'est engagé aux côtés du jeune prince Uther contre l'horrible tyran Vortigern. Il en est mort.

– C'était un héros alors ! conclut joyeusement le garçon. Il n'a pas été assassiné, il a été tué les armes à la main.

– Tu parles déjà comme eux ! regretta la Dame Veuve. Assassiné, tué, quand on est mort, on est mort, non ?

– Non, ce n'est pas la même chose, protesta le garçon. Et mes frères ?

– Tes frères, répéta la Dame Veuve le regard dans le vide comme si elle pouvait revoir ses deux aînés. Ils étaient beaux, si beaux. Dès qu'ils ont eu l'âge, ils ont couru à la cour d'Uther qui était devenu roi. Ils ont été faits chevaliers et ils sont morts eux aussi, l'un après l'autre. Je n'avais plus que toi. Tu étais si petit, tu n'avais pas plus de

deux ans. J'étais perdue, je ne savais plus quoi faire. Et puis, j'ai eu une idée. Une idée folle ! C'est sa visite qui m'a décidée. Quand je l'ai vu se pencher sur toi, je n'ai plus hésité.

Le garçon attendait la suite du récit, mais sa mère se tut. De qui parlait-elle comme si c'était le diable ?

OÙ IL EST QUESTION DE MAGIE ET DE SORCELLERIE

La Dame Veuve avait pâli.

– De qui parlez-vous, mère ?

– Du fils du démon, confirma-t-elle. On prétend qu'il est capable de donner à un homme l'apparence d'un autre. On dit qu'il peut se transformer en animal. On raconte qu'il sait changer la pluie en neige et le vent en tempête.

– Ta mère parle de Merlin, intervint le vieux Benoît en haussant les épaules.

À ce nom, le garçon sursauta. Merlin ? N'était-ce pas l'un des noms que les chevaliers avaient prononcés dans la forêt ?

– Qui est ce Merlin ? voulut savoir le garçon.

– C'est un grand magicien, affirma le vieux Benoît. Il était le conseiller du roi Uther. Aujourd'hui, il conseille son fils, notre souverain Arthur. Il possède de grands pouvoirs et il les utilise pour faire le bien. Il est l'Enchanteur.

– Il se fait appeler l'Enchanteur, rectifia la Dame Veuve, mais je sais bien, moi, qu'il est le fils du diable. Ne dit-on pas qu'il est né recouvert de poils ? Le roi Uther a eu bien tort de le prendre comme conseiller, tu peux me croire. Ça ne lui a pas porté chance : il est mort empoisonné ! Pourquoi Merlin n'a-t-il pas empêché cela, si c'est vraiment un magicien ? C'est peut-être lui qui l'a empoisonné !

– Ma dame, vous êtes injuste et vous le savez, protesta le vieux Benoît. Grâce à Merlin, nous connaissons une

période de paix. Les Saxons ont été repoussés ! Jamais la Bretagne n'a été aussi sûre !

Le garçon regardait sa mère et le vieux Benoît à tour de rôle en écarquillant les yeux. C'était la première fois de sa vie qu'il les voyait se disputer.

— Et ce Merlin est venu chez nous ? Que voulait-il ?

— Te voir.

— Moi ?

— Oui, toi, admit sa mère. C'était comme si la Mort s'était penchée sur ton berceau. Merlin t'a regardé dormir et il a dit : "Cet enfant est l'espoir." Et il est parti. Aussitôt, j'ai pris ma décision. Le sorcier ne t'aurait pas. La chevalerie non plus. J'ai rassemblé nos paysans. "Nous partons, leur ai-je annoncé. Qui veut nous suivre ?" À tous les autres, j'ai raconté que nous partions en pèlerinage en Terre sainte. Mais mon projet était différent. Je connaissais l'existence de ce manoir. Il était abandonné parce qu'on prétendait la forêt hantée d'esprits malfaisants. Des histoires pour enfants, bien sûr, mais elles nous aideraient à chasser les curieux. Et nous sommes venus nous installer ici, loin de tout. J'ai fait promettre à nos gens de ne jamais te parler de chevalerie, ni de ton père ni de tes frères. Benoît n'était pas d'accord avec moi, mais il m'a aidée toutes ces années.

Le garçon était assommé par toutes ces révélations. Son père, un chevalier ? Ses frères, deux chevaliers ! Un enchanteur qui lui prédit un grand avenir. Il n'y avait pas une minute à perdre !

— Mère, je partirai demain matin ! annonça-t-il, triomphant.

— Il n'en est pas question, mon garçon, décréta sa mère.

OÙ L'IMPATIENCE DU GARÇON LUI FAIT COMMETTRE LE PIRE DES PÉCHÉS

Le garçon n'ajouta pas un mot. Jamais il n'avait contredit sa mère. Jamais il n'avait songé à lui désobéir. Il priait simplement pour qu'elle change d'avis. La tristesse et la joie se battaient âprement dans son cœur. Au début, c'était la joie qui dominait. Elle portait un nom magnifique : la chevalerie. Elle avait un visage radieux : celui de l'ange Yvain. Le garçon aimait à s'imaginer son père sous les mêmes traits. Il se sentait si fier, si heureux. Mais au fil des jours, la tristesse gagna du terrain et se changea bientôt en désespoir quand il comprit que sa mère ne changerait pas d'avis. Très vite, il ne parvint plus à rien avaler et resta couché. La Dame Veuve paniquait.

— Il est donc écrit que la chevalerie tuera mon dernier enfant, gémissait-elle.

— Ma dame, lui dit le vieux Benoît, vous ne pouvez pas vous opposer plus longtemps à la volonté du Seigneur.

— Du Seigneur ou de Merlin ? pesta la Dame Veuve. Je suis sûre que c'est lui qui a égaré les deux chevaliers ici, l'air de rien. Il a déjà pris mon époux et mes deux fils aînés, n'est-ce pas suffisant ! Je ne lui donnerai pas mon dernier garçon ! Il est tout ce qu'il me reste.

— Ma dame, rétorqua alors durement le vieux Benoît, vous êtes dans l'erreur. Votre fils ne vous appartient pas. Il n'est plus un enfant, vous devez le laisser vivre sa vie !

La Dame Veuve regarda son conseiller, l'air effrayé. Son vieux compagnon n'avait jamais mâché ses mots et elle avait toujours aimé sa franchise. Cette fois, c'était comme

si une épée la transperçait de part en part. Elle demeura figée un long moment, puis s'approcha de son fils, roulé en boule sur sa couche. Elle s'assit près de lui et posa sa main sur son front. Un souvenir jaillit à sa mémoire. Le garçon, encore tout petit, avait contracté une grosse fièvre. On l'avait cru perdu. La Dame Veuve mortifiée ne quittait pas son chevet. Entre deux délires, le petit garçon lui avait pris la main et l'avait réconfortée : "Ma chère maman, ne pleurez plus. Je vous le jure, je ne vous quitterai jamais." Il avait survécu. Elle l'avait vu chaque jour se renforcer. Il était devenu un jeune homme vif et musclé, une force de la nature. Elle avait veillé à ce que son cœur reste pur. Elle avait réussi : le garçon ne connaissait pas le mensonge. Devait-elle le punir pour sa fidélité ? Alors, la mort dans l'âme, elle lui dit :

— Mon fils, mon très cher fils, allez donc vous faire adouber chevalier par le roi Arthur puisque c'est ce que vous désirez.

Le garçon leva sa tête ébouriffée. Avait-il bien entendu ?

— Vous acceptez ?

— Oui, mais quand vous aurez retrouvé toutes vos forces ! précisa la Dame Veuve.

Trois jours plus tard, le garçon trépignait d'impatience. Tout était prêt. Sa mère lui avait fait préparer un équipement tout neuf : une chainse de chanvre, des culottes à la mode galloise, des chausses, de gros brodequins, et puis une tunique et un capuchon en cuir de cerf bien attaché par une ceinture. Jamais il n'avait été aussi bien affublé. Il tenait dans une main l'un de ses javelots, les deux autres étaient solidement ficelés à la selle de son cheval. Il les avait récupérés la veille dans la forêt.

Il serra sa mère contre son cœur et sauta sur son roncin*.

— Mon fils bien-aimé, je te demande encore un instant, le retint-elle. Tu as tellement de choses à apprendre ! Mais laisse-moi te donner deux conseils qui te seront très utiles si tu veux bien les écouter. Le premier, c'est de toujours venir en aide aux dames et damoiselles, qu'elles soient riches ou pauvres. Un chevalier qui n'honore pas les dames perd tout honneur. Mets-toi au service des dames et des jeunes filles et tu auras l'estime de tous. Et si tu aimes l'une d'amour, garde-toi de lui être importun, ne fais rien qui lui déplaise. Si elle t'accorde un baiser — j'ai bien dit un baiser, rien de plus ! —, elle te donnera sans doute un anneau, comme preuve de son amour pour toi. L'anneau, je t'autorise à le prendre et à le mettre à ton doigt.

— Je vous le promets, ma mère ! s'écria le garçon, qui n'avait rien écouté et n'attendait qu'une chose, piquer son cheval et partir au galop.

— Encore un moment, le supplia la Dame Veuve en se cramponnant au mors du cheval. Sur la route comme à l'étape, retiens ta fâcheuse habitude de poser sans cesse des questions sur tout. Il n'est pas correct de se montrer curieux envers les étrangers. As-tu compris ?

— Oui, oui, j'ai bien compris. Tout ira bien, ne vous en faites pas !

— Alors va, mon fils, que Dieu soit avec toi et te serve de guide, fit la Dame Veuve.

Et elle lâcha les rênes.

— Je reviendrai vous voir bientôt, promit le garçon en lançant son cheval.

Autour de la Dame Veuve, le vieux Benoît et tous les paysans s'étaient rassemblés pour dire au revoir à leur

jeune maître. Ils levèrent la main pour le saluer, sauf Benoît qui soutenait sa dame. Quand il fut éloigné d'un jet de pierre, le garçon ne put s'empêcher de se retourner. Ce qu'il vit lui glaça les sangs. Sa mère gisait au sol, comme morte, le vieux Benoît agenouillé à ses côtés.

Un instant, le garçon hésita.

— Nos gens s'occuperont bien d'elle, réussit-il à se convaincre. Lui faire subir un deuxième départ serait inhumain. Yaa !

Son coup de talons fut si vif que son roncín bondit comme un destrier et l'emporta à vive allure à travers la Forêt déserte. Il ne le savait pas encore mais cet endroit qu'il fuyait aussi vite qu'il le pouvait en cet instant, il le rechercherait un jour sans parvenir à le retrouver. Il ne le savait pas encore, mais sa précipitation allait lui coûter très cher.

DANS LEQUEL LE JEUNE HOMME MÉLANGE TOUS LES CONSEILS DE SA MÈRE

Le jeune Gallois chevaucha jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon. Il choisit une belle prairie pour y passer la nuit. Il ôta la selle et la bride de son cheval et le laissa paître librement. Il s'assit au pied d'un arbre, dévora d'un coup les provisions préparées par sa mère. Lorsqu'il s'allongea, la tête enflammée et l'estomac rassasié, le sommeil le saisit aussitôt. Qui sait jusqu'où ses songes l'entraînèrent cette nuit-là ? Le jeune homme ne retrouva ses esprits qu'au petit matin, au chant des oiseaux. Il se leva d'un bond, tout joyeux de cette nouvelle journée qui commençait. Il chercha du regard son cheval et l'aperçut de l'autre côté de la prairie. Il rassembla ses affaires et se dirigea vers lui. Il était presque parvenu à sa hauteur lorsqu'il aperçut une tente dressée non loin de là. La tente était merveilleusement belle, rouge-vermeil d'un côté, verte de l'autre avec des galons d'or parsemés. À son sommet, il y avait un aigle doré qui reflétait partout les rayons rouges du soleil levant.

"Que c'est beau ! songea le jeune Gallois. Ce doit être une maison de Dieu. Ma mère m'a bien dit qu'une église était la plus belle chose du monde et que je devais y entrer chaque fois que j'en voyais une pour adorer le Créateur. Je vais donc y prier, et peut-être me donnera-t-il à manger car j'ai déjà bien faim."

Le jeune homme s'approcha et trouva la tente ouverte. Il n'hésita pas un instant et s'avança à l'intérieur. Au milieu, un lit magnifique était dressé et recouvert d'un

drap de soie. Une belle demoiselle y était couchée, endormie. Le jeune homme fouilla dans ses souvenirs. "Que m'a recommandé ma chère mère lorsque je rencontre une demoiselle ?" Il n'avait écouté que d'une oreille très distraite les derniers conseils de la Dame Veuve et tout se mélangeait dans sa tête. "Ah j'y suis ! se dit-il soudain, je dois l'honorer et pour cela l'embrasser et lui prendre son anneau." Il se pencha donc vers la jeune femme qui se réveilla en sursaut et bondit de l'autre côté du lit.

— Ma demoiselle, je vous salue, s'écria le jeune homme.

— Jeune homme, lui répondit la jeune femme tremblante de peur, passez votre chemin. Mon ami sera bientôt de retour. S'il vous trouve ici, vous êtes mort !

— Pas avant de vous avoir pris un baiser, car c'est ainsi qu'on honore une demoiselle et ma mère m'a fait promettre d'honorer toutes les dames et demoiselles que je rencontrerai.

— Un baiser ? Êtes-vous fou ? paniqua la jeune fille. Vous ne l'aurez pas de moi !

— Bien sûr que si puisque je l'ai promis ! s'écria le jeune Gallois.

La jeune fille se défendit autant qu'elle le put, mais le jeune homme avait les bras solides et il la saisit avec gaucherie, la renversa sur le lit et la couvrit de baisers jusqu'à ce que ses lèvres trouvent les siennes. Satisfait, il la lâcha et aperçut au doigt de la jeune fille en pleurs un anneau où brillait une jolie émeraude.

— Oyez, cessez de vous lamenter, il vous suffit de me remettre votre anneau et ce sera fini, tenta de la consoler le jeune homme déboussolé.

— Mon anneau ? Jamais, jamais vous ne l'aurez, à moins de me l'arracher de force !

Le jeune Gallois était bien contrarié. Il avait imaginé que sa mission d'honorer les dames se passerait différemment. Mais enfin, il avait promis ! Il saisit le poignet de la jeune fille, lui arracha de force la bague et la mit à son propre doigt.

– Ma demoiselle, soyez-en remerciée. Maintenant je vais partir. Adieu !

Il se dirigeait vers la sortie lorsqu'il aperçut une table dressée avec trois bons pâtés de chevreuil tout frais et un barillet plein de vin.

“Dieu me récompense de ma bonne action !” se réjouit-il en s'installant.

Il se versa du vin dans une des coupes d'argent et attaqua joyeusement un des pâtés.

– Ma demoiselle, venez manger. Il y a bien assez pour nous deux ! s'écria-t-il tout embêté de la voir encore pleurer.

La jeune femme ne répondit rien, elle ne faisait que se lamenter.

Il insistait tant qu'elle finit par se jeter à genoux devant lui pour le supplier encore une fois.

– S'il vous plaît ! Rendez-moi mon petit anneau ! Cela me mettrait dans une mauvaise passe et vous, vous en perdriez la vie tôt ou tard.

– Ma belle amie, séchez vos larmes. Vous pleurez aujourd'hui parce que celui qui porte votre anneau n'est pas encore chevalier, mais je le deviendrai très bientôt et vous serez bien récompensée alors !

La demoiselle n'ajouta pas un mot. Elle voyait bien que cela ne servirait à rien. Elle regarda le jeune homme s'éloigner, ne sachant s'il était fou ou juste sot. Qu'il soit l'un ou l'autre, il n'avait aucune conscience de ce qu'il venait de faire. Ce petit anneau qu'il lui avait volé allait

lui coûter cher, très cher. Et elle pressentait qu'il ne serait pas le seul à en payer le prix.

COMMENT LE JEUNE GALLOIS FUT ACCUEILLI À LA COUR DU ROI ARTHUR

Le jeune homme chevauchait gaiement. Le cœur aussi léger qu'une plume, les pensées aussi volatiles que celles du nouveau-né. Il avait rendez-vous avec son destin. Point. Et sa première épreuve, sa rencontre avec la demoiselle à l'anneau, s'était plutôt bien passée, à part l'humeur chagrine de celle-ci. Il ne doutait pas un instant de son bon droit. Le temps était doux et tout ce qu'il voyait lui paraissait merveilleux. Il traversait des places fortes et des villages. Les gens le saluaient en rigolant, les enfants couraient derrière lui en poussant des cris. Toute cette joie que son passage déclenchait le rendait infiniment heureux. Mieux, les paysans qu'il rencontrait semblaient le connaître et l'attendre impatiemment. Comme cette fois où il s'adressa à un charbonnier qui tirait son âne.

– Manant, lui cria-t-il, enseigne-moi le chemin le plus court pour me rendre à Camelot. Je veux voir le roi Arthur. C'est là, dit-on, qu'il fait les chevaliers.

– Oh oh, jeune Gallois, ce sentier te mènera à un château assis sur une colline entourée d'un fleuve. C'est là que tu trouveras le roi Arthur, répondit le charbonnier en riant. Je sais déjà que tu le verras triste et joyeux à la fois !

– Pourquoi le roi est-il entre la douleur et la joie ? chercha à savoir le jeune Gallois.

– Il est au désespoir car Lancelot, son meilleur chevalier, a échoué dans la quête. Dès qu'il te verra et que tu lui apprendras ton vœu d'être fait chevalier, il se réjouira !



– Que veux-tu dire ?

– Il suffit de vous voir, monseigneur, pour comprendre que vous êtes celui que tout le monde attend pour reprendre la quête ! lui apprit le charbonnier avec un grand sourire.

– Dieu t’entende, mon ami ! le remercia le jeune Gallois aux anges.

Pas un instant il n’envisagea que le charbonnier et les autres se moquaient de lui, car il ne savait pas ce qu’était le mensonge. Pas un instant il ne songea à demander quelle était cette quête, car il ne doutait pas de l’apprendre bientôt de la bouche du roi Arthur. Sûr de lui, il repartit au galop et arriva bientôt au pied d’une belle colline surplombée d’une citadelle puissante et magnifique. Ravi par cette vision, il se hâta vers le pont-levis. Alors qu’il s’en approchait, un chevalier au surcot* aussi rouge que le soleil d’un soir de plein été en sortit. L’inconnu tenait sa lance, les rênes et son écu de la main gauche, et de la droite une coupe d’or incrustée de pierres précieuses.

“Qu’il est beau ! songea le jeune Gallois. C’est un habit de fer comme celui-là qu’il me faut !”

Arrivé à sa hauteur, il demanda au chevalier flamboyant si le roi Arthur était dans son château.

– Il est bien là ! répondit le guerrier d’une voix rude. Dis à ce mauvais roi qu’Yvan le Présomptueux attend dans la plaine son meilleur chevalier !

Le Gallois n’eut pas le temps de se renseigner davantage : le chevalier rouge avait déjà lancé son cheval au galop. Le jeune homme l’imita dans l’autre sens et pénétra par le pont-levis baissé. Il traversa les cours et pénétra à cheval dans la grande salle commune. Il y régnait un silence pesant et les sabots de sa monture résonnèrent sur le sol dallé. Les chevaliers et les dames attablés l’observèrent avec de grands yeux étonnés.

– Où est Arthur, le roi qui fait les chevaliers ? les interrogea le jeune homme.

À cette question, les visages s'égayèrent.

– Veux-tu donc être fait chevalier, le Gallois ? lui demanda un des seigneurs présents.

– Oui et le plus vite possible ! Car je dois reprendre la quête du sire Lancelot !

À ces mots, les convives éclatèrent de rire. Le jeune homme prit leurs moqueries pour de la joie et les remercia pour leur bel accueil.

Les gloussements redoublèrent et le Gallois eut beaucoup de mal à se faire entendre.

– Mes amis, mes amis, tenta-t-il de les calmer, dites-moi vite où se trouve Arthur sinon je ne pourrai rien entreprendre !

– Le voilà ! lui répondit-on enfin.

Le seigneur indiqué était en grande discussion avec quatre autres seigneurs. Le jeune Gallois se dirigea aussitôt vers leur petit groupe et interpella le roi. Une fois, deux fois. Sans résultat. Arthur parlait avec ses interlocuteurs sans lui prêter attention. À la troisième tentative, l'un des quatre seigneurs leva la tête vers lui et lui répondit vivement :

– Ne vois-tu pas que le roi est occupé ?

– Je viens de loin pour qu'Arthur me donne des armes et me fasse chevalier ! fit le jeune Gallois.

– Tu veux des armes ? C'est facile ! Tu n'as qu'à prendre celles du premier chevalier que tu rencontreras. Le roi te les donne. Moi, son frère Keu, sénéchal* de son royaume, je m'y engage !

Fou de bonheur, le jeune Gallois fit tourner son cheval vers la sortie et s'éloigna au galop sous les encouragements de la cour. Enfin, c'est ainsi qu'il vécut l'instant.

Et il valait mieux qu'il le crût. Il s'élança vers la plaine et se retrouva face à Yvan le Présomptueux, qu'il avait rencontré plus tôt et qui attendait le champion du roi.

– Celui qui soutiendra la cause du roi te suit-il de près ? demanda celui-ci.

– C'est moi qui soutiens la cause du roi ! lui lança alors le jeune homme. Donnez-moi vos armes, par ordre d'Arthur.

– Quelle est cette plaisanterie ? grogna Yvan, furieux. Arthur m'envoie un gueux tout crotté, il se moque de moi !

– Je ne suis pas un gueux...

– Ce petit roi ne vaut rien ! cracha le Présomptueux. Je lui ai pris cette coupe alors qu'il était en train d'y boire et il répond à cet outrage en m'envoyant un vilain.

– Enlevez vos armes, chevalier, répéta le jeune homme en colère. Sachez que je vous frapperai si vous refusez.

– Tu l'auras voulu ! cria Yvan le Présomptueux en baissant sa lance et en s'élançant vers lui.

Comment le jeune Gallois allait-il pouvoir se défendre, lui qui ne portait ni lance, ni épée, ni écu, face à l'un des plus redoutables chevaliers de son temps ? Ses aventures allaient-elles prendre fin avant d'avoir commencé ?

DANS LEQUEL JEUNE GALLOIS AFFRONTÉ YVAN LE PRÉSOMPTUEUX

La lance d'Yvan allait le transpercer. Le jeune Gallois esquiva le coup de justesse, mais tomba de cheval. Il se releva d'un bond, brandit son javelot et visa son ennemi à la tête. La pointe de son arme alla se fichier exactement entre les deux yeux du chevalier, qui n'avait pas pris la peine de rabattre la visière de son heaume. Yvan le Présomptueux tomba à la renverse, il était mort.

Le jeune homme récupéra son javelot et chercha à prendre possession de l'habit de fer du malheureux. Il tenta d'abord de lui ôter son heaume, mais il ne put en venir à bout. Il essaya de lui retirer son haubert, impossible d'y parvenir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? se fâcha le jeune homme à voix haute. Le dedans et le dehors ne font-ils qu'un pour celui-là ?

— Que t'arrive-t-il, mon jeune ami ? dit une voix derrière lui.

Le jeune Gallois se redressa d'un bond et découvrit un homme à pied. Comment était-il arrivé jusque-là sans se faire voir ni entendre ? Il était trop âgé pour courir vite. Quoique. Mis à part sa grande barbe, aussi longue que celle du vieux Benoît, rien ne renseignait sur son âge. Ses yeux noirs brillaient comme ceux des enfants.

— Le roi Arthur m'envoie. Il était furieux que son frère Keu t'expose au danger, dit l'inconnu. Je vois qu'il avait tort de s'inquiéter.

– Dites au roi Arthur que je viendrai devant lui pour qu’il me fasse chevalier dès que j’aurai les armes de cet Yvan le Présomptueux, répondit le jeune Gallois en secouant le mort autant qu’il le pouvait.

– Que fais-tu ? lui demanda l’inconnu, étonné. Celui-là ne te cherche plus querelle !

– Je tente de lui faire rendre les armes, il s’y agrippe si fort que je crois bien qu’il veut les emporter avec lui dans la mort.

L’inconnu éclata de rire, puis se figea, inquiet.

– Ton âme est aussi pure que l’eau qui jaillit de la source, dit-il, mais rassure-moi, tu n’es pas idiot, au moins ?

– À la maison, le vieux Benoît dit qu’on est toujours l’idiot de quelqu’un ! rétorqua le jeune homme.

La réplique était astucieuse, l’inconnu voulut s’en satisfaire.

– Bon, laisse-moi te montrer. Le heaume et le haubert sont attachés par ici. Tu les délaces comme cela.

En quelques gestes, Yvan le Présomptueux se retrouva en chainse et les pieds nus dans l’herbe.

L’inconnu aida le jeune homme à revêtir l’accoutrement du chevalier. À chaque pièce enfilée, le jeune Gallois sentait sa fierté augmenter, même la lourde cote de mailles, que l’inconnu appelait haubert, ne parvenait pas à le ramener sur terre. Le jeune homme planait parmi les cieux.

C’est au moment de troquer ses brodequins pour ceux du mort qu’il revint sur terre. Il refusa tout net.

– Moi, changer les solides brodequins que ma mère m’a faits pour ceux-là, si fins que la pluie et le froid doivent s’y inviter en permanence ? Jamais !

Autant essayer de raisonner un fou. L’inconnu céda.

– Tu ne manques pas de bon sens, s’amusa-t-il en aidant le jeune homme à monter sur le destrier du chevalier vaincu.

– Merci l’ami, me voilà prêt ! claironna le jeune homme sur son beau cheval.

– Prêt à quoi ? demanda l’inconnu.

– À me présenter devant le roi.

– Ah tu crois ça ! siffla l’inconnu. Sais-tu seulement sortir l’épée de son fourreau ?

Le jeune homme tira sur la poignée de son épée. Celle-ci resta coincée.

– Sais-tu pointer ta lance ?

Le jeune homme abaissa trop la pointe. Elle se ficha dans le sol et faillit le faire tomber.

– Sais-tu tenir ton écu ?

Le jeune homme saisit trop vivement son bouclier et s’en donna un tel coup dans le menton qu’il était presque assommé.

– Ce n’est pas parce que tu as l’apparence d’un chevalier que tu en es un, le prévint l’inconnu.

– Mais que puis-je faire ? dit le jeune garçon, consterné.

– Ce qu’on ignore, on peut l’apprendre.

– Et ça va durer longtemps ? s’inquiéta le jeune homme.

– Oui.

– Très longtemps ?

– Cela dépendra de toi.

– Qui sera mon maître ?

– Le meilleur, Gornemant de Goort.

– Où puis-je le trouver ?

– À trois jours d’ici, si tu suis mes instructions.

– Mais le roi Arthur ? protesta encore le jeune Gallois.

– Il t’attendra, promit l’inconnu d’une voix douce mais ferme.

Le jeune homme sentit qu'il pouvait faire confiance à cet homme et qu'il devait lui obéir. Il ne posa plus de question, comme sa mère le lui avait recommandé. Il écouta les indications du vieillard aux yeux d'enfant, attentivement cette fois. Avant de prendre la direction indiquée, il tendit la coupe volée par Yvan le Présomptueux à l'inconnu et lui dit :

– Remettez-la au roi Arthur et dites-lui que je reviendrai bientôt auprès de lui.

Sans attendre de réponse, il élança son destrier au galop et dut se cramponner à la crinière de l'animal pour ne pas tomber à terre. Jamais il n'avait monté un cheval aussi fougueux. Dommage. S'il s'était retourné à cet instant comme il l'avait fait avec sa mère, il aurait vu l'inconnu afficher un grand sourire satisfait avant de disparaître dans un nuage de fumée.

OÙ LE JEUNE HOMME RENCONTRE SON MAÎTRE D'ARMES

Le jeune homme chevaucha les trois journées suivantes, ne s'arrêtant que lorsque l'obscurité de la nuit ne permettait plus d'avancer. Il s'était vite habitué au caractère impétueux de son destrier. Le buste collé à l'animal, il avait la sensation d'être plus rapide que l'air, plus puissant que le vent.

“À cette vitesse, il ne me faudra que deux jours et non trois pour parvenir jusqu'au maître”, songeait-il.

Pourtant, le deuxième jour, il ne vit aucun château fort qui correspondît à la description de l'inconnu. C'est bien le troisième jour que celui-ci apparut au loin devant lui. Il dominait une haute paroi rocheuse, entourée d'une grande rivière qui semblait en colère tant elle grondait fort comme un orage d'été. Le jeune homme ne se risqua pas à la traverser. Il longea toute la rive jusqu'à l'endroit où l'eau arrivait à son embouchure. Là, un solide pont de pierres enjambait la rivière. En son milieu, une tour montait la garde. Sa herse était relevée. Le jeune homme emprunta le passage. Arrivé de l'autre côté, il vit un chevalier qu'il salua aussitôt.

— Bien le bonjour, monseigneur, je cherche...

— Je suis Gornemant de Goort, je t'attendais, le coup a l'autre.

— Mais comment est-ce possible ? s'étonna le jeune homme. Qui vous a prévenu ? Personne n'a pu chevaucher plus vite que moi !

Gornemant éclata de rire.

– Tu as beaucoup de choses à apprendre ! Ne perdons pas de temps. De la volonté, de l’effort et de la persévérance. Ce sont les trois conditions pour apprendre quoi que ce soit. Penses-tu en être capable ?

– Je donnerais tout pour savoir manier cette épée, cette lance et cet écu ! affirma le jeune homme.

– C’est ce que nous allons voir, fit le maître.

Le jeune homme serra sa lance dans sa main. Il était prêt à se battre. Mais Gornemant lui préparait un exercice beaucoup plus difficile.

– Observe, commanda-t-il.

Il entraîna le jeune homme dans la cour du château. Deux écuyers se tenaient près d’un beau cheval de combat. Gornemant se hissa sur la selle et enchaîna les exercices à l’épée et à la lance.

Le jeune homme, ébloui par tant de prouesses, poussait des cris admiratifs et enchaînait les commentaires enflammés.

– Oh ! Bravo ! Quel chevalier !

Gornemant vint alors se planter devant lui et lui dit durement :

– Tu es comme le petit enfant qui demande, lorsque les feuilles dansent dans le vent, si c’est le vent ou les branches qui les agitent !

– Je... je ne comprends pas, bafouilla le jeune homme.

– Tu dois observer chacun de mes gestes, chacune de mes positions avec attention. Cela exige une grande concentration. Comment veux-tu être maître de ton attention si tu la gaspilles par des babillages inutiles ?

– B... bien, bredouilla le jeune homme.

Il serra les dents pour ne plus laisser s’échapper un son de sa bouche et il regarda avec soin son maître, qui

avait repris ses mouvements. Une heure passa. Le jeune homme découvrit à quel point ne rien faire pouvait être épuisant. S'il avait su ! Car ce n'était pas une heure que cet exercice dura, mais des jours entiers. Imaginez ! Rester sans bouger, sans parler, sans penser, juste observer. Le jeune homme apprit. Et bientôt, il connaissait chacun des gestes de Gornemant, sa façon de libérer son épée du fourreau, de la lever avant l'attaque, de l'abaisser au moment du choc, de brandir son écu juste au-dessous du menton, de le lever au niveau du nez...

Et lorsque son maître lui dit enfin "À toi", il se sentait prêt.

Pendant des heures et des jours entiers, il répéta à son tour ces gestes qui devinrent ses réflexes. En observant, il avait gagné un temps précieux. Il ne lui manquait plus que l'expérience, mais seules les épreuves pourraient combler cette faille. Déjà, le temps faisait son œuvre. Le jeune homme tenait de plus en plus longtemps tête à son maître lors de leurs combats quotidiens. Et un beau matin, il arriva ce qui devait arriver, le jeune homme désarma Gornemant de Goort.

— Mon garçon, dit Gornemant, voici venu le jour où je n'ai plus rien à t'apprendre. Je serai très heureux de t'adoubier chevalier, car jamais je n'ai eu d'élève plus doué que toi. Tu as appris si vite !

Le jeune homme sourit, heureux d'entendre ces mots. Cela faisait trois saisons que son apprentissage avait débuté. Son maître lui avait enseigné le maniement des armes, et bien davantage. Il lui avait appris les usages du temps et toutes les règles qu'un jeune chevalier devait connaître s'il voulait être respecté. À son contact, le garçon un peu niais s'était transformé. Le jeune homme

était reconnaissant envers son maître qui lui donnait son temps sans compter. Il aimait sa compagnie franche et virile. Entre eux, une réelle affection était née. Le jeune homme fut donc infiniment ému quand Gornemant se baissa devant lui et lui chaussa l'éperon droit comme il était coutume de le faire. Puis Gornemant se releva et ordonna :

– À genoux, jeune homme. Par cette épée que je tiens du roi Uther, père d'Arthur, je te fais chevalier. Montre-toi toujours digne de ce qu'elle représente, la Justice.

– Je le jure, s'écria le jeune chevalier en se relevant et en embrassant son maître.

– Laisse-moi te donner un dernier conseil, ajouta Gornemant. Personne ne pourra te vaincre si tu restes maître de tes émotions.

– Merci, mon maître, que Dieu veille sur vous, dit le jeune chevalier en se hissant sur son cheval.

– La cour d'Arthur est de ce côté, lui indiqua Gornemant.

– Oui, je m'en souviens, dit le jeune homme, mais ma première visite sera pour ma mère. Je lui ai promis d'aller lui rendre visite une fois que je serai chevalier. Il me tarde de la revoir.

Le visage de Gornemant s'assombrit. Le jeune chevalier mit cette tristesse sur le compte de leur séparation. Lui aussi se sentait affecté. Pour grandir, fallait-il donc sans cesse se séparer de ceux que l'on aimait ?



QUI VOIT LA RENCONTRE AVEC BLANCHEFLEUR

Le jeune chevalier s'enfonça dans la solitude des forêts. Son éducation par Gornemant n'avait pas changé cela, il s'y sentait toujours chez lui. Il était si impatient de revoir sa chère mère qu'il n'épargnait pas sa monture. La Dame Veuve serait-elle fière de lui ? Selon ses calculs, il arriverait le lendemain soir au manoir de la Forêt déserte. Mais le jour suivant, alors que le soleil déclinait, ce ne furent pas les murs épais du manoir de son enfance qui apparurent devant ses yeux, mais ceux d'une ville forte dont la lourde porte était fermée.

“L'obscurité va tomber, autant y passer la nuit”, songea le jeune Gallois.

Il s'approcha de l'entrée et appela à voix haute. Au bout d'un long moment, il entendit une voix frêle demander :

– Qui appelle là ?

Le jeune homme leva les yeux et découvrit une jeune fille penchée entre deux créneaux du rempart.

– Ma belle amie, c'est un chevalier qui vous prie de lui accorder l'hospitalité pour la nuit.

– Vous l'aurez, monseigneur, répondit-elle. Même si vous la jugez bien misérable, nous vous accueillerons du mieux que nous pourrons.

Le jeune chevalier allait répondre, mais la demoiselle disparut. Et la porte resta fermée.

Le jeune chevalier se remit à appeler, à frapper.

Enfin, quatre serviteurs lui ouvrirent. Ils semblaient tout endormis, leurs traits étaient tirés et leurs gestes

comme ralentis. Le jeune chevalier n'était pas au bout de ses surprises. À l'intérieur de la place forte, ce n'étaient que rues désertées et maisons en ruine, sans âme qui vive. Pas un moulin pour moudre le grain, pas un four pour cuire le pain, et d'ailleurs pas de pain, ni de galette, ni rien qui fût à vendre comme dans les autres villes qu'il avait traversées.

"Que se passe-t-il ici ?" s'interrogeait le jeune homme. Il se laissa mener jusqu'au palais, puis sauta de sa selle. Il gravit les marches jusqu'à la grande salle. Deux gentilshommes et la demoiselle qu'il avait vue plus tôt s'avançaient à sa rencontre. Le jeune chevalier vit à peine les deux hommes, il n'avait d'yeux que pour la jeune fille. Elle était la grâce incarnée. Elle marchait avec l'élégance d'un épervier. Son manteau fourré d'hermine était de pourpre foncée étoilée d'or et bordé de zibeline. Mais c'étaient surtout ses traits qui captivaient le jeune homme. Elle avait le front haut et lisse, comme travaillé à la main par un artiste. Ses sourcils bruns, bien écartés, couvraient deux yeux vifs et brillants dont le jeune homme ne parvenait pas à se détacher. Elle avait laissé ses cheveux libres et on aurait pu croire à les voir ainsi qu'ils étaient d'or pur tant leur dorure reflétait la lumière.

Arrivée devant lui, la demoiselle le prit par la main. La douceur de ses doigts et le contact de sa peau plongèrent le jeune chevalier dans un ravissement profond.

— Mon doux seigneur, dit la demoiselle, ce soir, vous ne serez pas reçu comme il conviendrait à un homme de votre valeur. Mais venez, s'il vous plaît, acceptez telle qu'elle est notre hospitalité et que Dieu vous en donne une meilleure demain.

Elle le fit asseoir près d'elle et attendit qu'il lui pose des questions sur sa situation difficile. Mais lui se retenait

de parler, se souvenant de la leçon de sa mère. Autour d'eux, des chevaliers s'étaient installés et chuchotaient. "Est-il donc muet ou complètement sot ?"

Après un long silence, la demoiselle renonça.

"Il ne veut rien savoir de notre état car il ne compte pas nous aider", pensait-elle.

Elle ordonna alors à ses gens de dresser les tables. Les tréteaux et les planches furent assemblés.

– Il ne nous reste que trois miches de pain et un barillet de vin cuit, annonça la demoiselle avec tristesse.

– C'est beaucoup pour l'affamé que je suis, répondit le jeune chevalier, croyant la réconforter.

La demoiselle soupira. "Oui c'est beaucoup puisque je ne pourrais même pas avaler une bouchée."

On dit que le silence est d'or. Cette fois, il fut de plomb. Après le repas, qu'on évita de faire trop durer, on se sépara. Le jeune chevalier s'écroula sur le lit qu'on lui avait préparé et s'endormit vite en rêvant au beau visage de son hôtesse.

La demoiselle, elle, restait désemparée. Elle était perdue, ce n'était pas ce chevalier muet qui allait la sauver. Il était si beau pourtant. Il avait l'air si brave. Dès qu'elle l'avait vu, elle avait cru qu'il pourrait la secourir, l'arracher à son cauchemar. Mais il avait gardé le silence, c'était sa façon de lui dire qu'il ne viendrait pas à son aide. Elle s'agitait dans son lit depuis des heures quand soudain, elle bondit du lit. Elle devait lui parler. Elle agrafa par-dessus sa chemise une cape de soie écarlate et sortit de sa chambre. Elle tremblait de tous ses membres, mais ne pouvait plus reculer. Elle se glissa sans être vue jusqu'au lit de l'étranger. Il était si paisible. Elle se mit à pleurer et ses larmes tombèrent sur les joues du jeune chevalier qui se réveilla d'un bond.

– Belle amie ! s’écria-t-il surpris. Que se passe-t-il ?

– Pitié, noble chevalier, ne me méprisez pas ! Je n’ai en tête nulle folie, mais je dois vous parler avant qu’il ne soit trop tard. Vous devez savoir que je ne verrai jamais d’autre nuit que celle-ci. Ni d’autre jour que celui de demain. De mes quatre cents chevaliers, il n’en reste que vingt. Les autres ont été tués ou emmenés par le cruel Aguingueron, le sénéchal de Clamadieu des Îles. Voilà un hiver et un été qu’il nous affame en volant nos chargements de vivres. Il ne reste plus ici de quoi nourrir une abeille ! Demain est le jour qu’il a fixé pour que le château lui soit livré et moi avec. Jamais il ne m’aura vivante, je me tuerai plutôt. Il n’aura que mon cadavre !

La demoiselle cessa ici son récit car la violence de ses sanglots avait redoublé.

Le jeune chevalier lui prit doucement la main et l’attira à lui.

– Ma chère amie, ne pleurez plus, lui dit-il gentiment, je crois bien que Dieu m’a envoyé à vous. Je serai votre bras armé demain dans cette dernière bataille et je puis vous assurer que vous aurez la victoire.

Dans les bras du chevalier, la demoiselle cessa de pleurer et s’endormit, apaisée. Elle ne s’était pas trompée, ce jeune inconnu avait l’étoffe d’un héros. Pas plus que lui, elle ne s’inquiéta de savoir comment il pourrait vaincre mille chevaliers à lui seul. Et pourtant, c’était bien ce défi qui l’attendait...

DANS LEQUEL LE CHEVALIER VERMEIL COMBAT AGUINGUERON

Le jour se levait sur Beau Repaire. Le jeune chevalier observait le beau visage endormi à ses côtés. Blanchefleur souriait dans son sommeil.

“Je ne te décevrai pas”, promit le jeune Gallois amoureux.

Il se leva sans bruit, prit ses affaires et quitta discrètement la chambre. Dans la grande salle commune, des serviteurs allaient et venaient sans but précis. On aurait dit des fantômes, tant leurs gestes étaient lents et leurs visages blafards.

Le jeune chevalier demanda à deux d’entre eux de l’aider à se vêtir. Les deux garçons s’acquittèrent de leur tâche avec une tristesse infinie.

“Ils croient que je m’enfuis, songea le jeune homme. Mieux vaut ne rien leur dire, ils risqueraient de réveiller tout le château.”

Quand son cheval lui fut amené, il s’inquiéta de le voir si nerveux.

– Lui a-t-on donné à manger ? demanda-t-il.

– Monseigneur, il y a longtemps que les hommes ne mangent plus ici, alors les chevaux...

Le jeune chevalier caressa l’animal et lui chuchota quelque chose à l’oreille que personne d’autre n’entendit, mais sa monture se calma aussitôt.

Le jeune chevalier se hissa sur son dos et quitta la ville forte plus discrètement qu’il n’y était entré la veille. Il ne fut pas long à voir l’armée ennemie. Elle s’était installée à

proximité de Beau Repaire en attendant sa reddition. Un cavalier en armes vint bientôt à sa rencontre.

— Qui es-tu ? Viens-tu chercher la paix ou la bataille ? lui cria l'homme.

— Je suis le Chevalier Vermeil, je viens défier en combat singulier le sénéchal Aguingueron, répondit le jeune Gallois.

L'autre éclata de rire.

— Sais-tu bien qui est le sénéchal ?

— Un homme plein d'orgueil et d'arrogance qui a détruit ce pays, répondit fermement le jeune chevalier.

— Il est le plus terrible guerrier après notre roi Clamadiou, tu n'as aucune chance de le vaincre, clama le cavalier.

— Nous verrons bien ! Va lui dire que je l'attends ici ! ordonna le jeune homme d'une voix puissante.

Le cavalier parti, le jeune Chevalier Vermeil attendit. Longtemps. Il en profita pour lâcher les rênes de son cheval et le laisser brouter les herbes grasses de la verte prairie.

“Sénéchal de malheur, plus tu me fais attendre et plus mon cheval devient fort et moi avec lui !” grommelait le jeune homme.

Enfin, un chevalier lourdement armé daigna se montrer.

— Jeune homme, je suis Aguingueron. Qui t'envoie ici ?

— C'est d'abord à toi de me répondre : que fais-tu sur cette terre ? Pourquoi avoir tué ou emprisonné les chevaliers de ce pays ? rétorqua le Chevalier Vermeil.

— Je veux qu'aujourd'hui même on me livre ce château et la jeune fille. Elle est pour mon maître, le roi Clamadiou, répliqua Aguingueron.

– Au diable de telles paroles, s’offusqua le Chevalier Vermeil, et toi qui les as dites !

Aguingueron baissa alors sa lance et s’élança vers lui en hurlant :

– Tu vas ravalier ces mots plus vite que tu ne le crois !

Le Chevalier Vermeil se jeta sur lui et l’expédia à terre d’un seul coup. Il sauta de son cheval et tira son épée. Aguingueron se releva et l’attaqua aussitôt. Ses coups étaient d’une violence inouïe, mais le Chevalier Vermeil faisait face. À chaque contact, les deux épées crissaient et crachaient de grandes gerbes d’étincelles. De loin, on aurait pu croire que deux dragons s’entretuaient dans la prairie. Les chevaliers d’Aguingueron, qui n’avaient pas cru utile de se déplacer pour si peu, se rapprochèrent progressivement. Que se passait-il ? Jamais leur chef n’avait autant tardé à conclure un combat. Le Chevalier Vermeil entendait leurs grognements. Mais il percevait aussi des encouragements. Là-bas, du château ! Ses gens s’étaient rassemblés en haut des remparts. “Blanchefleur me regarde !” se dit le jeune chevalier, et il redoubla d’ardeur alors qu’Aguingueron faiblissait. C’était comme si la force de l’un était captée par les bras de l’autre et, bientôt, Aguingueron tomba à genoux. Dans la fureur du combat, le Chevalier Vermeil allait lui porter le coup fatal et le fendre en deux lorsque Aguingueron cria :

– Grâce, seigneur !

Le Chevalier Vermeil retint son épée de justesse. Dans le camp du sénéchal, c’était la consternation. La défaite peut avoir un goût particulièrement âcre lorsqu’elle est aussi surprenante. À l’inverse, la victoire surprise est d’autant plus euphorisante.

– Je t’accorde la grâce, fit le Chevalier Vermeil à Aguingueron, mais c’est à la Dame de Beau Repaire que

tu dois demander le pardon. Tu lui diras que jamais plus tu ne seras occupé à lui nuire. Puis tu te mettras sans réserve à sa merci.

— Alors, autant que tu me tues tout de suite ! répondit le vaincu. Cette demoiselle n'éprouve rien d'autre que de la haine pour moi et je la mérite. J'ai tué son père et la plupart de ses chevaliers. Elle exigera ma mort, j'en suis sûr.

— C'est vrai ! Finissons-en ! approuvèrent des proches du sénéchal.

Surpris, le Chevalier Vermeil leva les yeux vers les hommes défaits. Entre l'humiliation et la vie, ils n'hésitaient pas une seconde. Seule la mort de leur chef pourrait laver leur honte. C'était la dure loi du plus fort. N'y avait-il pas autre chose ?

Le jeune homme regarda le château au loin. Il distingua Blanchefleur qui lui faisait de grands signes depuis les remparts. Il voulait croire en son amour. Par amour pour lui, elle serait capable de dépasser sa haine. Elle gracierait Aguingueron qui était désormais sous sa protection. Oui, il en était sûr. Sauf si... Sauf si la jeune fille l'avait utilisé pour parvenir à ses fins... Le jeune chevalier qui ne connaissait pas le mensonge ne songea même pas à cette possibilité. Avait-il raison de ne pas se méfier ?

DANS LEQUEL CLAMADIEU DES ÎLES PRÉPARE SA VENGEANCE

Le Chevalier Vermeil chevauchait en tête. Aguin-gueron suivait à pied. La porte du château était grande ouverte et ses habitants accouraient en poussant des cris de joie. Leur cauchemar prenait fin après des années de malheurs.

– Chevalier, dis-nous ton nom, que nous l’honorions ! cria quelqu’un.

– Que ton lignage soit béni ! s’exclama un autre.

Le Chevalier Vermeil sourit sans rien répondre. Son nom, il ne le connaissait pas. Et pour la première fois, il le regretta vraiment. Il se promit d’obtenir cet aveu de sa mère quand il irait la voir.

“À présent que je suis chevalier, elle ne pourra plus me le refuser”, se persuada-t-il.

L’apparition de Blanchefleur chassa ces préoccupations.

“Qu’elle est belle !” soupira le Chevalier Vermeil. La jeune fille souriait comme un matin de printemps. La gaieté avait rosi son visage et elle avait la fraîcheur d’une fleur.

Lorsqu’il sauta de cheval, Blanchefleur lui couvrit les épaules d’un manteau de soie écarlate brodée d’or.

– Noble seigneur, veuillez accepter la reconnaissance éternelle de Beau Repaire, dit la jeune fille en s’inclinant devant lui. Demandez, et rien ne vous sera refusé.

– Ce que je veux plus que tout au monde, seul votre cœur peut me le donner, dit alors le Chevalier Vermeil.

Les joues de la demoiselle s'empourprèrent d'un coup.

— Si vous voulez parler de mon amour, il vous est déjà acquis, déclara-t-elle. Si mon père était encore parmi nous, je sais qu'il serait fier de vous accorder ma main.

— Je suis le plus heureux des hommes ! s'exclama le Chevalier Vermeil.

— Et moi la plus heureuse des femmes ! surenchérit Blanchefleur. Qui aurait cru hier que je pourrais choisir aujourd'hui le plus merveilleux des époux et que je verrais périr mon ennemi à genoux, alors qu'on me prédisait le plus abominable mari et la perte de mon royaume ?

— Ma douce amie, déclara le Chevalier Vermeil, le sénéchal Aguingueron a demandé ma grâce et je la lui ai accordée. Il est à votre service désormais.

Une ombre passa sur le visage de Blanchefleur. Elle regarda Aguingueron. Le vaincu avait perdu son arrogance et affichait un air misérable. La demoiselle soupira et dit en s'adressant au Chevalier Vermeil :

— Mon ami, accordez-moi une nouvelle faveur...

Le Chevalier Vermeil retint son souffle. Sa belle demoiselle allait-elle exiger la tête de cet homme ?

— Ne m'imposez pas la vue de cet être qui fit mon malheur, poursuivit la jeune fille. Qu'il vive puisque vous lui avez accordé votre grâce, mais loin de Beau Repaire et qu'il n'y reparaisse plus jamais.

Le Chevalier Vermeil sentit une vague de bonheur inonder tout son être. Blanchefleur acceptait sa décision. L'amour était plus fort que la haine. Il se tourna vers le vaincu et lui dit :

— Sénéchal Aguingueron, tu iras te constituer prisonnier au roi Arthur et tu le salueras pour moi. Tu lui

raconteras comment je t'ai vaincu et tu lui diras qu'il peut disposer de toi à sa convenance.

– Tu as ma parole, répondit l'autre, et il rejoignit ses hommes.

Le Chevalier Vermeil et la demoiselle le regardèrent s'éloigner. Son armée leva aussitôt le siège et emporta son étendard. Blanchefleur prit doucement la main du jeune chevalier et l'entraîna à l'intérieur du château. Déjà, les musiciens faisaient vibrer leurs instruments, qui étaient restés muets depuis trop longtemps.

– Des hommes sont partis à la recherche de ravitaillement, annonça-t-on à Blanchefleur.

– Bien, approuva la demoiselle, qui avait oublié sa faim.

Elle dévorait des yeux son beau Chevalier Vermeil et savourait ses douces paroles. Le temps semblait s'être arrêté à Beau Repaire. L'amour possède ce pouvoir extraordinaire. Blanchefleur et le Chevalier Vermeil n'étaient plus préoccupés que l'un par l'autre.

C'était sans compter avec la dureté du temps et la cruauté des perdants. Car au même moment, quelqu'un ne les oubliait pas. Il ne pensait même qu'à eux. Et il s'approchait du château sans défense. Il n'était pas seul, il était entouré de son armée. Plus de cinq cents chevaliers ! Il se nommait Clamadieu des Îles et il était vraiment furieux. Il s'était pourtant mis en route de bonne humeur ce matin-là. C'était le jour fixé pour la reddition de Beau Repaire. Aucune place forte ne lui avait autant résisté. Après le père, la fille avait tenu tête. La fille, la jolie Blanchefleur. Il allait la cueillir enfin. Il en ferait sa femme. Enfin, c'était ce qu'il croyait avant de rencontrer son sénéchal Aguingueron.

– M’apportes-tu les clés de Beau Repaire ? lui avait demandé Clamadieu.

– Hélas, monseigneur, avait répondu Aguingueron, tout va au plus mal. J’ai été vaincu au combat par un jeune chevalier. Il m’a accordé sa grâce à la condition que je me constitue prisonnier chez le roi Arthur vers qui je m’en vais.

– Vaincu ? s’était étranglé Clamadieu. Par qui ? Les chevaliers de Beau Repaire sont tellement affaiblis qu’un simple courant d’air les ferait vaciller !

– J’ignore son nom, je sais seulement qu’il est invincible et qu’il a les faveurs de Blanchefleur, lui avait appris Aguingueron.

À ces mots, le sang de Clamadieu n’avait fait qu’un tour. La haine avait fait frissonner son âme.

– Faites demi-tour, monseigneur, croyez-moi, avait tenté de le raisonner Aguingueron, vous n’avez rien à gagner en poursuivant sur ce chemin.

– Jamais ! avait rugi Clamadieu en s’élançant vers Beau Repaire avec son armée.

Il s’était juré qu’avant le soir même, il aurait tout : le château, la demoiselle et la vie du Chevalier Vermeil.



OÙ L'ON ASSISTE À UN PRODIGE

Beau Repaire n'avait jamais paru aussi vulnérable. Aucun garde ne surveillait plus son entrée. Sa porte était même restée ouverte. Ses gens attendaient des chariots de vivres. Mais cinq cents chevaliers en armes approchaient, tels des dogues dressés à attaquer au coup de sifflet. Clamadiou leva le bras pour immobiliser ses troupes. Il voulait profiter de l'instant.

— Seigneur, je sais comment vous pourrez vous emparer facilement du château, du chevalier et de la demoiselle.

L'homme qui venait de parler était un chevalier aux cheveux blanchissants. Il avait été le maître de Clamadiou et celui-ci écoutait toujours ses conseils.

— Si nous attaquons en force, poursuivit-il, sans y être invité, ils se sentiront submergés et fermeront la porte. Il nous faudra des jours et des jours de siège pour nous en emparer. Ils n'ont plus rien à boire ni à manger, mais ils ont prouvé qu'ils préféreraient mourir de faim plutôt que de se rendre.

— Quel est ton plan ? Parle ! ordonna Clamadiou impatient d'en finir une fois pour toutes.

— Entre ces murs, ils ne sont pas plus de vingt chevaliers, tous très affaiblis, sauf peut-être ce Chevalier Vermeil dont nous ne savons rien. Envoyons vingt de nos hommes devant leur porte. L'inconnu voudra faire une action d'éclat pour plaire à Blanchefleur. Il motivera les autres et ils sortiront en surestimant leurs forces. Nous

n'aurons plus qu'à tomber sur eux à l'improviste et à achever les récalcitrants. Blanchefleur se rendra si elle se retrouve seule.

Clamadiou sourit. Cette histoire lui plaisait.

– Choisis nos vingt meilleurs guerriers, commanda-t-il à son conseiller.

– Fermez les portes ! hurla bientôt une voix pleine de terreur dans le château.

Le Chevalier Vermeil s'immobilisa. Il était si loin de la guerre en cet instant que son esprit refusait de comprendre ce qu'il venait d'entendre.

– Des chevaliers en approche ! criait-on partout.

Arraché à sa torpeur, le jeune homme sauta sur ses pieds et entraîna Blanchefleur en haut des remparts. Les étendards et les bannières des chevaliers de Clamadiou claquaient au vent. Les guerriers s'étaient disposés en demi-cercle autour de Beau Repaire pour démontrer leur force.

– Ils ne sont que vingt ! compta un chevalier de Blanchefleur. Comme nous, allons les affronter !

Ce fut alors que le Chevalier Vermeil prit une décision que ni Clamadiou ni son conseiller n'avaient prévu.

– Non, rejeta-t-il d'une voix forte. Vous devez rester auprès de votre dame. J'irai seul les combattre.

– Mais c'est de la folie ! protesta Blanchefleur.

– Vous n'avez aucune chance ! ajoutèrent ses chevaliers en chœur. Laissez-nous venir avec vous. Affamés comme nous sommes, nous ne sommes pas très vaillants, mais nous pourrions occuper les uns pendant que vous vous battez avec les autres.

– Vous vous feriez tuer pour pas grand-chose, refusa tout net le Chevalier Vermeil. Aidez-moi à revêtir ma cotte de mailles.

— Mon ami, je vous en conjure ! Vous n'avez pas à faire cela pour me plaire, le supplia Blanchefleur. Mon cœur vous est déjà entièrement acquis !

— Ma douce amie, répondit le jeune homme avec douceur, je ne le fais pas pour vous plaire, mais pour vous sauver. Ayez foi en Dieu. Je sais ce que je fais.

Sa détermination était si grande qu'elle s'imposa et plus personne ne tenta de le dissuader. Il faut dire qu'il était impressionnant, tout recouvert de ses armes vermeilles. Jamais le rouge n'avait aussi bien symbolisé la puissance et le courage.

Pourtant, en le regardant depuis les remparts s'approcher seul des chevaliers de Clamadieu, Blanchefleur sentit son cœur se briser. Que pouvait un seul homme face à vingt guerriers surentraînés ?

Depuis son poste d'observation à l'arrière, Clamadieu ricanait.

— Il se rend !

— Non, il les défie ! réalisa son conseiller.

— Comment ? s'étrangla Clamadieu.

— Est-ce que j'envoie l'armée ?

— Crois-tu que nos vingt meilleurs chevaliers ne viendront pas à bout de ce jeune coq prétentieux ?

Le vieux conseiller ne répondit rien. Comme Clamadieu, il retenait son souffle. Dans la plaine, leurs vingt guerriers s'étaient mis en position de combat, tout autour du Chevalier Vermeil.

Ce qu'ils virent alors dépassa ce qu'ils avaient pu entendre dans le passé. Les troubadours chantaient bien les exploits exceptionnels d'un chevalier blanc que l'on nommait Lancelot, mais il est parfois difficile de croire ce que l'on ne voit pas de ses propres yeux. Et avec les histoires, il est si facile d'exagérer. Cette fois, le prodige

se déroulait sous leur regard à tous. Miracle pour les uns, maléfice pour les autres, le Chevalier Vermeil abattait son épée sans relâche sur ses assaillants, répandant le rouge tout autour de lui. On aurait dit un ouragan qui broyait tout sur son passage, transperçant les uns, meurtrissant les autres. Les vingt chevaliers tombèrent chacun leur tour pour ne plus se relever. Les blessés demandèrent leur grâce. Le Chevalier Vermeil les laissa partir et regagna tranquillement le château de Beau Repaire.

La stupéfaction de Clamadieu était telle qu'il avait oublié de lancer son armée sur son ennemi.

Mais il n'avait pas dit son dernier mot.

OÙ LA RUSE DE CLAMADIEU APPARAÎT AU GRAND JOUR

Ce furent encore des cris de joie qui réveillèrent le jeune Chevalier Vermeil ce matin-là. Un moment, il crut qu'il revivait la formidable scène de liesse de la veille, celle qui l'avait accueilli dans Beau Repaire après sa victoire incroyable sur les vingt guerriers de Clamadieu. Il réalisa soudain qu'il n'était plus à cheval, mais allongé dans un lit moelleux, la douce Blanchefleur blottie contre lui. Un grand sourire s'étira sur son visage. La belle jeune femme s'était donnée à lui toute la nuit et il avait connu des délices dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Blanchefleur allait devenir sa femme, il pouvait bien profiter de sa nuit de noces avec un peu d'avance !

À l'extérieur, les cris et le remue-ménage s'intensifiaient. Que se passait-il encore ? Quelque chose de joyeux, s'il en croyait les bruits et les rires. Le jeune homme se dégagea doucement de Blanchefleur et sortit lentement de la couche. Il enfila sa chainse et sortit. Le temps était doux, le soleil brillait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à un groupe de servantes.

— Un bateau plein de vivres a été poussé jusqu'ici par un coup de vent pendant la nuit ! répondit l'une d'elles.

— Avec du blé, des jambons salés, des fruits en quantité ! ajouta une autre.

— Nous n'aurons plus jamais faim ! gloussa une troisième.

Le jeune chevalier sortit et grimpa quatre à quatre jusqu'au chemin de ronde. Un chaland avait bel et bien jeté les amarres devant le château.

– Avez-vous jamais vu un tel bateau sur ce fleuve ? demanda le jeune chevalier au garde qui se trouvait là.

– Non, monseigneur, c'est encore un miracle de Dieu !

Le jeune chevalier s'appuya sur le créneau et observa la scène. Les gens du château s'organisaient. La porte d'entrée était ouverte et des chariots vides se bousculaient pour décharger les vivres et les rapporter dans la citadelle.

– Quelle aubaine ! Heureusement que Dieu s'en est mêlé, car nos hommes partis hier chercher à manger ne sont pas encore rentrés ! se réjouissait quelqu'un.

Le Chevalier Vermeil se laissa gagner par cette ambiance de fête. L'idée d'un bon repas lui mettait l'eau à la bouche. Il avait bien faim lui aussi et il imaginait déjà un beau jambon sur son tranchoir. Il partit en courant vers la chambre de Blanchefleur pour partager ce moment avec sa bien-aimée. Il allait pousser la porte de la chambre lorsqu'un nouveau cri arrêta net son geste. Ce cri-là n'avait plus rien de joyeux, c'était un cri d'alarme empreint de terreur. Le jeune homme fit demi-tour, les servantes refluaient en hurlant, les hommes accouraient.

– C'est un piège ! fit quelqu'un. Clamadieu est caché dans le bateau !

Le jeune chevalier courut à la porte du château. Il fallait la fermer au plus vite. Empêcher le traître d'entrer. Des charrettes bloquaient le passage et plus personne pour les tirer ! C'était trop tard, l'armée de Clamadieu arrivait. Vite ! Le jeune chevalier se précipita vers la chambre de Blanchefleur. Il fallait la prévenir ! Et puis se vêtir ! Il était toujours en chainse.

Dans la chambre, Blanchefleur s'habillait avec hâte. Elle avait entendu l'alarme.

— Clamadiieu ! Il est entré dans le château ! résuma-t-il à la jeune femme.

Dehors, les cris redoublèrent. Les ennemis étaient entrés. Pas le temps de s'habiller. Le chevalier en chainse attrapa son épée et son écu et ordonna à Blanchefleur :

— Cache-toi ! S'il t'attrape, je suis perdu !

Et il sortit. Pieds nus.

Une horde de chevaliers ennemis lui tombèrent dessus dans la grande salle commune. Il les repoussa, sentant à peine le fer tailler ses bras, ses jambes, son buste. Au bout d'un moment, une voix tonitruante ordonna l'arrêt des combats et les adversaires du jeune chevalier reculèrent. Un homme se fraya un passage parmi eux. Il était très grand, avec un regard dur et autoritaire. Le jeune homme sentit aussitôt à qui il avait affaire.

— Je vois pourquoi on t'appelle le Chevalier Vermeil, ricana Clamadiieu.

Le jeune homme ne saisit pas la plaisanterie. S'il avait pu se voir, il aurait compris. Sa chainse était rouge de sang.

— Ta tenue me laisse craindre le pire, n'aurais-tu pas commis le péché de chair avec ma promise ? rugit Clamadiieu.

— L'amour n'est pas un péché ! se défendit le jeune homme. La trahison, oui !

— Trahison, quelle trahison ? s'étonna Clamadiieu.

— Et comment appelles-tu ta ruse pour endormir notre méfiance ? s'énerva le jeune homme.

Clamadiieu haussa les épaules.

— Accuserais-tu le renard qui se tapit dans l'ombre pour bondir sur sa proie d'être un traître ? Dieu a fait de

nous des êtres intelligents. C'est lui faire injure que de ne pas utiliser les dons qu'il nous a accordés.

– Puisque tu prétends agir au nom de Dieu, laisse-le nous départager ! le défia le jeune homme. Accepte de te battre avec moi. Si tu perds, tu quitteras cet endroit et tes prétentions pour toujours et tu te rendras prisonnier au roi Arthur. Si c'est moi qui échoue, c'est moi qui partirai.

Clamadieu sourit de toutes ses dents. Ce duel, c'était bien cela qu'il voulait à présent. Il s'était attaqué à Beau Repaire parce que le père de Blanchefleur lui avait refusé la main de sa fille. À présent que la demoiselle avait succombé au Chevalier Vermeil, elle ne l'intéressait plus du tout. À présent, une seule chose comptait pour lui : se mesurer à ce jouvenceau. Ce gamin à peine sorti de l'enfance était-il vraiment invincible ?

OÙ LE CHEVALIER VERMEIL DEVIENT UN HÉROS

Les deux épées crissèrent lorsque leurs lames râpèrent l'une contre l'autre. Les deux adversaires se jugeaient. Dans la cour où ils s'étaient déplacés pour assister au combat, les spectateurs ouvraient grand leurs yeux. Ils savaient qu'ils vivaient un moment unique dans leur existence. Plus tard, quelle que fût l'issue du duel, il faudrait raconter le courage, la force, la victoire de l'un, la défaite de l'autre. Blanchefleur aussi était là. Elle était sortie de sa cachette pour soutenir son bien-aimé. À présent, elle fermait les yeux et priait. Dans son cœur, elle savait que son héros pouvait l'emporter. Quand elle regardait, sa raison anéantissait ses espoirs. Son jeune chevalier dans sa chainse ensanglantée paraissait si fragile à côté du terrible Clamadieu, caparaçonné dans ses mailles de fer bien serrées. Les épées s'entrechoquaient à présent avec fureur, aussi rapides que les battements du cœur de Blanchefleur. C'était encore plus terrible de ne rien voir et d'imaginer le pire. La jeune femme ouvrit les yeux.

Le Chevalier Vermeil se battait comme un lion et forçait Clamadieu à reculer. La pression était trop forte. Clamadieu flanchait. Il avait de plus en plus de difficultés à esquiver les coups du chevalier rouge. Il tentait de se dégager, mais il lâcha son épée qui valdingua au loin. Jamais il n'avait senti une telle force chez un adversaire.

— Qui... qui es-tu ? bredouilla-t-il, stupéfait.

“Encore cette question !” se dit le jeune chevalier.

– On m’appelle le Chevalier Vermeil et quand le moment sera venu, tu connaîtras mon nom. En attendant, hâte-toi d’aller libérer les prisonniers de Beau Repaire. Ensuite, tu iras à la cour du roi Arthur et tu lui raconteras comment je t’ai vaincu.

Clamadieu acquiesça. Il n’était pas encore revenu de sa surprise et il imaginait désormais que le Chevalier Vermeil était le bras armé de Dieu. Aucun homme ne pouvait avoir une telle force s’il n’avait pas le soutien céleste. Il prit le chemin de son château, suivi de son armée. Il ordonna que les captifs soient arrachés de leur prison. Il prit aussitôt la route, seul, pour la cour du roi Arthur. C’était la coutume à l’époque : un chevalier devait se rendre seul vers sa prison sans rien enlever ni ajouter à sa tenue de vaincu.

Au château de Beau Repaire, la fête reprit ses droits. L’église faisait sonner ses cloches à tout va. Par les rues, par les places, toute la cité était bruyante de joie. Tous dansaient, chantaient, riaient et laissaient exploser leurs émois. Cette fois, c’en était vraiment fini des assauts, des guerres, de la faim. On allait pouvoir vivre sans craindre d’être mort le lendemain. À l’écart de ces manifestations, le Chevalier Vermeil s’était laissé entraîner par Blanche-fleur. La jeune fille lui avait enlevé sa chainse rougie et détrempée. Elle avait frémi en découvrant les plaies et s’était promis de toutes les refermer. Son héros répondait à ses baisers et lui chuchotait les paroles dont seuls les amoureux connaissent le secret. Pourtant, elle voyait bien que quelque chose le tourmentait et elle voulait à tout prix savoir ce que c’était. Le jeune homme attendit plusieurs jours avant de le dire car il savait que la jeune fille en souffrirait.

— Blanchefleur, écoute-moi, je vais partir, lui confia-t-il. Je reviendrai vite, je te le promets ! Je dois rejoindre ma mère souffrante. Elle m'apprendra le nom de mon père et le mien, et alors, je pourrai t'épouser.

Blanchefleur tressaillit. C'était pire que ce qu'elle avait imaginé. Il allait partir ! Et s'il ne revenait jamais ?

— Mon ami, si tu pars, jamais nous ne nous reverrons, pleurait Blanchefleur, je le sais, je le sens.

— Je reviendrai et je ferai de toi ma femme devant Dieu, promit le jeune homme en la serrant dans ses bras. Je pourrai peut-être convaincre ma mère de quitter la Forêt déserte pour venir vivre près de nous ici, à Beau Repaire.

Lorsque le moment du départ arriva, la jeune fille parut tout en noir, comme un jour de deuil. Quand il sortit, le Chevalier Vermeil découvrit que tous les habitants s'étaient réunis pour former une si grande procession qu'on aurait dit un matin d'Ascension. Tous affichaient une mine triste et défaite.

— Mes amis, ne pleurez pas, je reviendrai ! Je l'ai promis un jour à ma mère, il est temps que je tienne cette promesse. Et aussitôt après, je tiendrai celle que je vous fais aujourd'hui.

Armé comme au jour de sa venue, il sauta sur son cheval et le lança au galop à travers la plaine. Il avait le cœur serré. Le visage bouleversé de Blanchefleur l'avait profondément peiné. Il reviendrait ! Il retrouverait vite la Forêt déserte. Elle ne devait pas être très loin. C'était bien le chemin du manoir de sa mère qu'il avait emprunté. Pourtant, c'était un tout autre château qu'il allait trouver sur sa route.

QUI VOIT LA RENCONTRE AVEC UN CURIEUX PÊCHEUR

Le Chevalier Vermeil chevaucha toute la journée. "Ô mon Dieu, accorde-moi de retrouver ma mère pleine de vie et de santé", ne cessait-il de prier. Il avait hâte d'atteindre la Forêt déserte, mais le soleil achevait déjà sa course dans le ciel. Il fallait bien s'y résoudre, ce n'était pas ce soir qu'il serrerait sa mère dans ses bras. Il devait trouver un abri pour la nuit. Il arriva alors près d'une rivière. Son eau était si rapide et profonde qu'il renonça à la traverser. Il longea la rive un moment lorsqu'il aperçut une barque avec deux hommes. Il s'approcha autant d'eux qu'il le pouvait. Là, il distinguait mieux. Celui qui était devant pêchait à la ligne en amorçant son hameçon d'un poisson. Celui qui était derrière s'occupait des rames. Le Chevalier Vermeil les salua et leur demanda :

– Mes seigneurs ! Enseignez-moi s'il y a un gué ou un pont en cette rivière, j'aimerais la traverser.

Celui qui pêchait lui répondit :

– Que non, mon frère ! Vous n'en trouverez pas car il n'y en a pas. Il n'existe pas non plus de barque assez grande pour faire passer votre cheval.

Le jeune chevalier soupira. Il était sûr que le manoir de sa mère était de l'autre côté ; il devait trouver un moyen de franchir cette rivière. Il était trop tard pour aujourd'hui, l'obscurité s'étendait déjà sur eux.

– Mes seigneurs ! interpella-t-il les hommes de la barque. Enseignez-moi où je pourrai trouver l'hospitalité pour la nuit.



– Je vous accueillerai ce soir chez moi, dit le pêcheur. Grimpez par cette cavité ouverte dans la roche. Quand vous serez arrivé là-haut, vous verrez mon château entre la rivière et un bois. Je vous y retrouverai.

Le Chevalier Vermeil remercia et prit la direction indiquée. Au sommet de la colline, il ne vit rien d'autre que le val, la rivière et le bois.

“Qu’est-ce que ça veut dire ? se demandait le jeune homme. S’il y avait là un château, je le verrais !”

À peine avait-il prononcé ces mots qu’apparut un peu plus loin une énorme tour carrée, en pierre grise, flanquée de deux tourelles.

“Comment ai-je pu ne pas la voir ? Elle est énorme”, s’étonna le jeune homme.

Il se dirigea vers elle et découvrit un immense château, plus vaste que celui du roi Arthur à Camelot, si étendu qu’il semblait se perdre dans les nuages. Le pont-levis était baissé et le Chevalier Vermeil s’y engagea.

Quatre jeunes hommes vinrent au-devant de lui et l’invitèrent à descendre de cheval. Deux lui enlevèrent ses armes, le troisième emmena sa monture, le quatrième posa sur ses épaules un beau manteau vermeil.

“Il est aussi rouge que ma cotte de mailles, on dirait qu’il est fait pour moi”, constata le jeune chevalier en se laissant entraîner vers le château.

Jamais il n’avait vu pareille porte d’entrée. Les pierres sculptées qui l’encadraient ressemblaient à de la dentelle ouvragée par une main experte. Mille personnages s’animaient sur ses étages. Le jeune chevalier n’eut pas le temps de les détailler, mais il en reconnut un. Jésus, le fils de Dieu. Là-haut, juste au milieu.

– Venez, lui dit un des serviteurs.

Et le jeune homme le suivit dans la grande salle au sol dallé. Elle était si gigantesque que cinq cents chevaliers auraient bien pu s'y tenir sans se marcher sur les pieds. Elle était si haute qu'il était difficile de distinguer les chapiteaux des énormes colonnes qui soutenaient l'ensemble. Au centre de la salle, il y avait un lit. Des serveurs étaient en train d'y installer un vieil homme qui semblait blessé. Il s'agissait à coup sûr d'une très noble personne. Sa tête était recouverte d'un chaperon en zibeline aussi noire qu'une mûre oubliée. Noire aussi était sa robe. Une fois allongé, l'homme se redressa sur ses coudes et apostropha le Chevalier Vermeil :

– Mon jeune ami, approchez, approchez !

Le jeune homme était très impressionné. Il avança doucement vers son hôte, qui s'excusa de ne pouvoir se lever.

– Au nom du ciel, monseigneur, ne vous en faites pas, je n'en suis pas affecté et je vous souhaite de recouvrer bien vite la santé.

– Merci mon ami, si Dieu le veut, je serai bientôt entièrement guéri, fit le vieil homme. Mais approchez encore, asseyez-vous ici à côté de moi. Et racontez-moi, d'où venez-vous aujourd'hui ?

– Monseigneur, répondit le jeune homme, j'ai quitté ce matin la place forte que l'on appelle Beau Repaire.

– Oh ! fit l'autre tout surpris. Voilà une bien longue étape pour une seule journée. Vous avez dû partir avant que le guetteur ait corné l'aube.

– Mais non, fit le jeune homme, il était déjà prime sonnée.

– Mon jeune ami, c'est bien vous que j'attendais, sourit le vieil homme.

Le jeune chevalier se mordit la lèvre pour retenir sa curiosité qui ne demandait qu'à s'exprimer. Il sentait bien

que son hôte n'était pas un homme tout à fait comme les autres. C'était le moment de suivre le bon conseil de sa mère de ne pas poser des questions à tout bout de champ. Sinon, il lui aurait demandé pourquoi il l'attendait, lui, et comment il parvenait à pêcher malgré son infirmité. Car ce vieil homme était celui qu'il avait vu plus tôt dans la barque et qui l'avait invité au château. Tout cela était bien étrange, mais ce n'était rien par rapport à la scène merveilleuse qui allait se dérouler devant ses yeux.

OÙ LE CHEVALIER VERMEIL ASSISTE À UN ÉTRANGE DÉFILÉ

Jamais le jeune chevalier n'avait reçu pareil accueil d'un aussi haut personnage. Il avait l'impression d'être à la cour d'un roi. Il songea à Arthur, qui n'avait même pas daigné le regarder lorsqu'il s'était présenté à Camelot. Cette fois, un seigneur très puissant le traitait avec tous les égards. Le jeune homme en était flatté. Il répondait à ses questions avec gaieté. Le vieil homme se montrait satisfait. Son visage s'illuminait à ses réponses.

À un moment, un serviteur interrompt leur conversation. Il tenait dans ses mains une belle épée ouvragée. Il la tendit au vieux seigneur en annonçant :

— Monseigneur, votre nièce vous adresse ce fabuleux présent. Jamais vous n'avez pu voir une épée plus belle et plus légère. Ma dame vous demande de la remettre à qui vous plaira. Elle ne doute pas un instant que vous choisirez celui qui en fera le meilleur usage. L'homme qui a forgé cette arme n'en a jamais fait que trois semblables et il mourra sans en forger d'autre après celle-ci.

— Mon jeune ami, dit alors le vieil homme au jeune chevalier, cette épée vous est destinée. Prenez-la.

Le jeune homme, surpris, hésitant, se leva et frôla l'épée de ses doigts sans oser la saisir. Elle était si belle. Son pommeau était d'or et son fourreau richement ouvragé. Un véritable trésor !

— Essayez-la, insista le vieil homme.

Le jeune chevalier prit alors l'épée entre ses mains, la sortit doucement du fourreau. La lame étincelait comme

un diamant. Le chevalier la soupesa et la garda levée un long moment au poing. Il était hypnotisé. Puis il la remit au fourreau et se rassit près du vieil homme.

— Monseigneur, c'est un si grand honneur... bafouilla-t-il pour remercier, mais son hôte ne le regardait pas. Ses yeux s'étaient fixés sur autre chose.

Le jeune homme se retourna pour voir de quoi il s'agissait. Un homme richement paré approchait. Il tenait par son milieu une lance blanche et argentée. Le jeune chevalier s'aperçut avec stupeur que la lance saignait. Des gouttes rouges perlaient de sa pointe et coulaient le long du manche jusqu'à la main de l'homme qui la portait. Celui-ci passa devant le lit où le jeune chevalier était installé avec son hôte, puis il poursuivit sa ronde sans s'arrêter. Il était suivi de deux autres jeunes gens qui brandissaient des chandeliers d'or pur d'une dizaine de branches où brûlaient autant de bougies. Les deux jeunes gens passèrent devant le lit et suivirent la même trajectoire que l'homme à la lance. Aussitôt après eux, une belle demoiselle arriva. Elle était si gracieuse qu'on aurait dit qu'elle volait lorsqu'elle se déplaçait. À deux mains, elle portait un Graal. Au-dessus de cette coupe, se fit soudain une si grande clarté que les chandelles en perdirent leur éclat comme les étoiles qui s'inclinent au lever du soleil. Quand le Graal fut sous son nez, le jeune chevalier vit que des pierres précieuses étaient serties dans son or. Mais déjà la demoiselle était remplacée par l'homme à la lance qui saignait.

L'étrange cortège passa ainsi trois fois devant le lit et ses deux occupants. Le jeune chevalier avait l'impression d'être dans un rêve. Tout cela était si irréel ! Des cent questions qui l'assaillaient, le jeune homme n'en

posa aucune. Il craignait trop de se montrer grossier. Son hôte gardait le silence, il se devait de l'imiter. Il lui avait déjà fait tant d'honneurs. Le défilé avait cessé à présent. L'homme à la lance, les jeunes gens aux chandeliers et la jeune fille au Graal avaient disparu dans une chambre. Qu'allaient-ils donc y faire ? À qui était destinée la coupe ? Et pourquoi cette lance saignait-elle ? Le jeune homme regarda son hôte. Le vieil homme avait perdu sa joie. Il semblait souffrir le martyre. "Sans doute sa blessure", pensa le jeune chevalier. Déjà un serviteur leur présentait une bassine d'eau chauffée pour qu'ils se lavent les mains, tandis que d'autres dressaient la table devant eux et déposaient sur une nappe, plus blanche que la neige, les mets les plus raffinés. Une cuisse de cerf relevée au poivre, du vin aux aromates, des dattes, des figues, des pommes grenades et beaucoup d'autres choses que le jeune homme n'avait jamais goûtées. Le jeune chevalier, qui avait bien faim, en avait l'eau à la bouche. Il avait hâte de partager ce repas avec le riche seigneur.

— Mon jeune ami, déclara le vieil homme visiblement très éprouvé, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais me retirer dans ma chambre.

Le jeune homme se levait déjà pour l'aider, mais son hôte l'en dissuada.

— Non, je vous en prie, ne bougez pas, voilà mes serviteurs qui viennent me chercher.

Et effectivement, quatre hommes robustes saisirent la couverture sur laquelle le vieil homme était installé et ils l'emportèrent hors de la salle.

Le jeune homme resta seul avec les jeunes gens qui le servaient. Dommage ! Il avait espéré que son hôte lui expliquerait pendant le repas les prodiges auxquels ils avaient assisté. La lance, le Graal, la procession. "Demain,

avant de prendre congé du seigneur, je lui demanderai si je peux lui poser une question, se résolut-il. Je suis sûr qu'il acceptera." Cette résolution prise, il se sentit pleinement détendu et il croqua dans la cuisse de gibier avec un appétit démesuré. Quand il fut bien rassasié, il se laissa mener vers le lit qu'on avait préparé pour lui. Il était fait des draps en lin les plus fins, des couvertures les plus douces et les plus chaudes. "Un lit de roi après un repas de roi, que d'honneurs me fait-on", se réjouit le jeune chevalier. Il plongea avec délices dans un sommeil profond, songeant à l'incroyable journée qu'il venait de vivre. S'il avait su ce que celle du lendemain lui réservait, il n'aurait probablement pas dormi aussi sereinement. Car s'il n'est pas bon de trop parler, on peut aussi trop se taire, et alors on ne peut en avoir que des regrets...

DANS LEQUEL LE CHEVALIER VERMEIL APPREND SON NOM, ET BIEN PLUS !

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque le Chevalier Vermeil s'éveilla. Il tendit l'oreille. Le silence était complet. Aucun pas feutré, aucun chuchotement... un vide assourdissant !

"Est-il possible que personne ne soit encore réveillé ?" s'interrogea le jeune homme.

Il bondit du lit, sortit de la chambre, marcha à grandes enjambées jusqu'à la salle commune. Personne. Plus étrange encore, il n'y avait plus aucun mobilier. Le lit du seigneur, disparu. Les tables et les tréteaux, envolés. Les coffres, volatilisés. Le jeune homme fit demi-tour et courut jusqu'aux chambres. Il ouvrit la première porte, la pièce était complètement vide. La deuxième, même chose. Le jeune chevalier appela, poussa les portes les unes après les autres. Rien. Plus une âme qui vive. Il était seul dans le château.

"Qu'est-ce que ça veut dire ?" se demanda-t-il, contrarié.

Il retourna à sa chambre et s'habilla en grommelant. Allez donc essayer d'enfiler seul une cotte de mailles et des chausses ajustées, et vous comprendrez ! Enfin prêt, il traversa le château jusqu'à la sortie et trouva son cheval tout sellé, son écu et sa lance appuyés contre un muret. Il appela encore une fois. Son cri se perdit, sans écho. Il aperçut le pont-levis baissé.

"Peut-être sont-ils allés dans la forêt ou partis pêcher", se dit le jeune chevalier.

Il grimpa à cheval et se dirigea vers la sortie. Avant qu'il ait franchi le pont, son cheval fit un grand bond qui le surprit tant qu'il faillit tomber. Il allait rudoyer sa monture lorsqu'il se rendit compte que, si son cheval n'avait pas aussi bien sauté, ils seraient tous deux tombés à l'eau car quelqu'un avait relevé le pont-levis.

– Holà, là-bas ! cria-t-il, énervé. Toi qui as relevé le pont sans me prévenir, montre-toi donc !

Mais il eut beau se démenner, personne ne répondit. Il remarqua alors un phénomène encore plus étrange : le château s'effaçait. Pas d'un seul coup, non, c'était comme si une brume le recouvrait doucement jusqu'à son éclipse totale. Et alors, il n'était plus là.

Abasourdi, le jeune homme resta un moment face au val qui s'ouvrait devant lui. C'était comme si le château n'avait jamais existé.

“On dirait un rêve que personne ne peut expliquer au réveil”, songea le jeune chevalier.

Et il se mit en route puisqu'il n'y avait plus rien à faire là.

Il chevauchait depuis peu lorsqu'il rencontra une jeune femme qui se tenait sous un chêne.

– Bien le bonjour, ma dame, la salua-t-il poliment.

– Le bonjour, chevalier, lui répondit-elle en souriant. Pardonnez ma curiosité, mais d'où venez-vous comme cela ? Dans la direction d'où vous arrivez, il n'y a aucun gîte avant cinquante lieues. Or, à vous voir si fringant et votre cheval si bien brossé, on dirait que vous venez de prendre la route.

– Mais c'est très juste. Il suffirait de crier bien fort pour qu'on nous entendît très nettement là où j'ai couché cette nuit. Enfin... si les habitants n'avaient pas tous disparu au matin et le château aussi dès que j'en suis sorti.

– Que dites-vous ? s'exclama la jeune femme. Vous avez donc dormi chez le Riche Roi Pêcheur ?

– Je ne sais s'il était roi, mais riche et pêcheur sans aucun doute. Lorsque je l'ai rencontré hier au soir, il était sur une barque et il pêchait à l'hameçon. Il m'a invité dans sa maison qui était le plus prestigieux château que l'on puisse imaginer.

– Messire chevalier, il est roi, je peux bien vous le dire ! lui apprit la jeune femme. Il a été grièvement mutilé au cours d'une bataille, au point qu'il ne peut plus tenir debout et souffre atrocement. C'est un javelot qui l'a blessé entre les deux hanches. Sa seule distraction, c'est la pêche. Voilà pourquoi on le nomme le Roi Pêcheur.

– Il est vrai, approuva le chevalier, qu'il m'a reçu cette nuit avec tous les honneurs. Il m'a même invité à m'asseoir près de lui sur son lit.

– Alors, poursuivit fébrilement la jeune femme, vous avez vu la lance dont la pointe saigne, sans qu'il y ait pourtant de chair ou de veines ?

– Si je l'ai vue ? Et comment, aussi bien que je vous vois ! répondit le chevalier, tout heureux de pouvoir partager cette vision avec quelqu'un.

– Et avez-vous demandé pourquoi elle saignait ? s'inquiéta la jeune femme.

– Soyez rassurée, je n'ai pas soufflé un mot, répliqua le chevalier fier de lui.

– Aucune question ? bredouilla la jeune femme.

– Pas une seule, claironna le chevalier.

– Et le Graal, vous l'avez vu ?

– Oui bien sûr !

– Et qui le tenait ?

– Une jeune fille.

– Et devant le Graal, quelqu'un s'avancait-il ?

– Deux jeunes gens.
– Et dans leurs mains que tenaient-ils ?
– Des candélabres illuminés de chandelles.
– Et combien de fois sont-ils passés devant vous ?
– Trois fois.
– Et vous n’avez rien demandé ?
– Pas un mot n’est sorti de ma bouche ! dit encore le chevalier, satisfait.

– Et votre nom, vous le connaissez ?

Le chevalier faillit dire que non, mais répondit sans savoir pourquoi :

– Perceval le Gallois.

– Oui, c’est bien votre nom ! cria alors la jeune femme en colère. Mais dorénavant, vous serez Perceval l’Infortuné. Sachez qu’à cause de vous tout est perdu ! Si vous aviez demandé pourquoi la lance saignait et à qui était destiné le Graal, alors vous auriez mis un terme au sortilège. Le bon roi aurait été guéri et le château de Corbenic n’aurait pas disparu. Mais vous êtes resté planté là, sans poser de question, comme un simple d’esprit qui ne s’étonne de rien. Le malheur est sur vous, Perceval. Vous ne pouvez plus lui échapper.

Que voulait dire la jeune femme ? Que pouvait-il encore lui arriver ?

OÙ PERCEVAL RÉALISE LES CONSÉQUENCES DE SES ACTES

Cette fois, Perceval ne retint pas sa question.

— Comment pouvez-vous m'accuser d'avoir mal agi ?
Je n'ai fait que suivre le conseil de ma chère mère !

— Votre chère mère ? ricana la jeune femme. Celle que vous avez abandonnée alors qu'elle était tombée à terre ? Et tout ça pour être fait chevalier ? Apprenez donc que vous ne la reverrez plus jamais. Votre mère est morte peu après votre départ. Elle est morte à cause de votre égoïsme et c'est à cause de ce péché que vous avez échoué hier à l'épreuve du Saint Graal.

— Ma mère... morte ? répéta Perceval, sonné. En êtes-vous sûre ?

— J'ai assisté à son enterrement, répondit la jeune femme.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis votre cousine et votre malheur est le mien. Vous avez accumulé les erreurs depuis votre départ du manoir de la Forêt déserte. Vous devez les réparer pour avoir une chance de retourner au château de Corbenic. Peut-être pourrez-vous alors poser les bonnes questions. Peut-être pourrez-vous alors revoir votre amie Blanchefleur. Mais d'ici là, vous ne retrouverez jamais le chemin de Beau Repaire.

— Quelle funeste histoire, ma cousine ! s'écria Perceval désespéré. Quelle route dois-je suivre désormais ?

— Suivez ce chemin empierré, lui dit la jeune femme en lui indiquant la direction la plus au sud. Encore une

chose, mon cousin : cette épée qui pend à votre côté gauche, c'est bien le Roi Pêcheur qui vous l'a donnée ?

– Oui, ma cousine, sa nièce venait de la lui confier.

– Je sais bien comment elle a été faite. Il ne faut pas vous y fier, le mit en garde la jeune femme, car elle vous trahira dans la bataille en se brisant en deux.

– Une nouvelle fois, ce que vous me dites me remplit de peine. Pourquoi le Roi Pêcheur m'aurait-il fait un cadeau si empoisonné ?

– Il n'y est pour rien. Il vous l'a offerte avant le défilé du Graal. Il croyait encore que vous remporteriez l'épreuve et alors l'épée ne se serait jamais brisée.

– Je vous remercie pour votre avertissement, belle cousine. Venez-vous avec moi ? demanda Perceval.

– Non, mon cousin, nos chemins se séparent ici. Dieu vous garde ! Et n'oubliez pas que vos actes ont des répercussions sur nous tous.

Perceval se laissait mener par son cheval sur le chemin de pierres. Le désespoir l'enveloppait tout entier. Que de malheurs lui avait annoncés sa cousine ! Sa mère morte. Par sa faute. Blanchefleur perdue. Par sa faute. Le Roi Pêcheur souffrant pour l'éternité. Par sa faute. Le Graal envolé. Par sa faute. Même la révélation de son nom ne pouvait atténuer sa peine. N'était-il pas l'Infortuné, c'est-à-dire le damné ?

Le bruit des sabots de son cheval sur les pavés martelait son crâne comme si on le fouettait. Tout à coup, les coups redoublèrent. Perceval releva la tête.

C'était le bruit des sabots d'un palefroi* qui marchait vers lui. L'animal était si maigre et si épuisé qu'il tremblait de tous ses membres. Sa crinière toute sale, sa queue embroussaillée, ses oreilles pendantes : tout indiquait les



mauvais traitements. Une jeune fille le montait. Jamais personne ne vit un être plus misérable. Perceval en eut le cœur brisé. Il avait trouvé plus malheureux que lui. La jeune fille semblait avoir été battue. Ses vêtements étaient déchirés et défaits. Ses bras nus portaient des marques de coups et du sang séché. Son visage affichait de vilaines traces car ses larmes incessantes avaient laissé leur traînée au milieu de la saleté.

Alors qu'elle se rapprochait, Perceval l'entendait se plaindre à voix haute :

– Dieu, implorait-elle, pourquoi m'abandonner dans ce tourment ? Tu sais bien que je ne l'ai pas mérité ! Délivre-moi de celui qui me fait vivre en un tel déshonneur ! Ou alors laisse-le me tuer une fois pour toutes !

Perceval s'apprêtait à la saluer lorsque la demoiselle s'écria, toujours en s'adressant à Dieu :

– Je ne lui ai pas donné cet anneau, il me l'a pris de force. Je ne lui ai pas donné ce baiser, il me l'a pris de force. Et ce pâté qu'il a goûté... Est-ce moi qui l'y ai invité ? Non, pas le moins du monde. Et tu le sais bien, toi qui sais toutes choses !

À ces mots, Perceval se figea. Une main de fer lui broyait le cœur. Un baiser, un petit anneau volé, un pâté... C'était la belle jeune fille qu'il avait rencontrée sur sa route de Camelot en quittant sa mère. Voilà à quoi elle en était réduite ! À cause de lui ! L'anneau avait été perdu, tout comme son souvenir, depuis longtemps déjà.

– Dieu vous protège, ma belle amie, lui dit-il, désespéré.

En l'entendant, la jeune fille sursauta. Elle jeta un coup d'œil inquiet derrière elle et chuchota précipitamment :

– Fuyez, monseigneur, s'il vous voit me parler, il vous tranchera la tête !

Ces paroles bouleversèrent Perceval encore davantage. Malgré son malheur immense, la demoiselle avait assez de cœur pour se soucier de lui.

— Je n’aurais plus jamais de joie au cœur si je ne vous aidais pas, lui apprit-il alors.

— Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Fuyez, fuyez ! l’implora encore la demoiselle terrifiée.

Quel genre d’être pouvait terroriser ainsi une jeune fille ? Quel genre d’être pouvait imposer une aussi horrible condition à celle qu’il disait aimer ? C’était forcément un démon, songeait Perceval. Il n’allait pas tarder à le vérifier, car déjà l’Orgueilleux de la Lande fondait sur eux comme la foudre striait le ciel avant de s’abattre sur la Terre.

OÙ PERCEVAL RÉPARE L'UNE DE SES FAUTES

L'Orgueilleux de la Lande chevauchait vers lui, l'épée levée. Un instant, Perceval eut un doute : et si cet homme était envoyé par Dieu pour le punir de ses erreurs ? Il en avait commis tant. Le cri de terreur de la demoiselle lui rendit la raison. Non ! L'Orgueilleux était le bras armé du diable et non celui de Dieu, sinon il n'aurait pas fait subir à la jeune fille un tel traitement. La stupéfaction de Perceval se transforma d'un coup en colère.

— Retiens ton épée, mauvais chevalier ! Ta conduite est indigne ! rugit-il alors que l'Orgueilleux était tout prêt.

— Au contraire ! protesta l'autre sans abaisser son arme. Je suis dans mon droit. Cette ribaude a trahi la parole qu'elle m'avait donnée. Elle a accordé un baiser à un jeune Gallois et s'est engagée à lui par un anneau que je lui avais offert.

— Et qui te dit qu'elle n'y a pas été contrainte ? questionna Perceval.

— Elle ne lui aurait pas donné mon anneau, alors, contesta l'Orgueilleux. Et lui, s'il l'avait forcée, il n'en aurait rien eu à faire. La bague, c'est la promesse d'amour ! Il n'y a rien à ajouter. Elle mérite son châtiment. Celui qui a fait folie doit le payer. J'ai fait le serment qu'elle chevaucherait dans cet état jusqu'à ce que j'aie tué son complice en lui tranchant la tête.

— Apprends donc qu'elle vient d'achever sa pénitence, s'exclama alors Perceval. C'est moi qui lui ai pris

un baiser contre son gré. C'est moi qui me suis accaparé son anneau contre son gré. J'ai agi comme un sot mal éduqué. Cette jeune fille n'a rien à se reprocher, elle t'a dit toute la vérité. Il n'y a rien eu de plus.

— C'est toi ? s'étrangla l'Orgueilleux, ivre de rage. Prépare-toi à mourir, ta dernière heure est venue !

— La mort est proche en effet, mais elle vient pour toi ! rétorqua Perceval.

Il tira l'épée du Graal qu'il portait sur sa hanche gauche et fondit sur l'autre. Les épées s'entrechoquèrent avec éclat. Tout à coup, ce que la cousine avait prédit arriva, l'épée du Graal se brisa. Aussitôt, Perceval sortit l'épée d'Yvan le Présomptueux qu'il portait sur son côté droit et il l'abattit d'un coup si rude sur son adversaire que celui-ci tomba de son cheval. Perceval descendit de son destrier et attendit que l'autre fût remis sur pied pour se jeter sur lui. La charge fut si féroce que l'Orgueilleux ne put répliquer. Son épée s'envola et il se retrouva à genoux.

— Pitié, chevalier, supplia-t-il, accorde-moi ta grâce.

— Sur ma parole de chevalier, jamais je ne te ferai grâce si tu ne l'obtiens pas d'abord de cette demoiselle. Si elle réclame ta mort, sache que je t'exécuterai sans un remords, car tout le mal que tu lui as fait endurer, elle ne l'avait aucunement mérité, je le jure devant Dieu.

— Ma dame, j'ai le cœur assombri de tristesse pour tout le mal que je vous ai fait subir. Si je désire vivre, c'est uniquement pour vous servir et vous faire oublier ces derniers mois.

— Oublier, je ne le pourrai jamais, dit alors la demoiselle. Mais je peux vous pardonner, si vous me rendez ma parole. Je ne veux plus être liée à vous. Vous m'avez montré votre cœur dans cette épreuve, il est gonflé d'orgueil.

L'amour n'y tient aucune place. Sinon vous auriez eu pitié de moi, quand bien même j'aurais été coupable.

– Hélas, ma dame, voici bien le plus terrible châtement que vous pouviez prononcer, fit l'Orgueilleux, les larmes aux yeux. Je l'accepte, puisque c'est votre volonté.

– Chère demoiselle, j'implore moi aussi votre pardon pour ma conduite passée, déclara alors Perceval en s'agenouillant devant la jeune fille. Je ne connaissais rien au monde et encore moins à l'amour, jamais je n'aurais imaginé dans quel malheur je vous précipitais.

– Chevalier, je vous pardonne volontiers, répliqua alors la demoiselle. J'ai bien vu alors que vous ne pensiez pas faire le mal. Votre plus grande faute a été celle des enfants : ne pas écouter mes avertissements. Je vous retrouve bien grandi aujourd'hui. Vous m'avez vengée et libérée de cet homme qui n'aurait jamais su m'aimer.

– Ma chère amie, lui confia alors Perceval, vos mots me réconfortent plus que je ne saurais l'exprimer. Votre pardon m'ouvre l'espoir. Voyez-vous, j'ai d'autres erreurs à me faire pardonner et, grâce à votre bonté, je crois que j'y parviendrai.

– Je vous le souhaite de tout cœur, fit la jeune fille en tressaillant de froid.

– Donne-lui ton manteau et ton cheval, ordonna Perceval à l'Orgueilleux de la Lande. Sa pauvre bête ne peut la porter davantage. Tout près d'ici, il y a un manoir où vous serez bien accueillis. Mène-les jusque-là et fais-leur donner tous les soins jusqu'à ce qu'ils guérissent tous deux et retrouvent la pleine santé. Ensuite, tu conduiras cette demoiselle, bien parée, à la cour du roi Arthur. Demande à la reine Guenièvre de veiller sur elle au nom du Chevalier Vermeil. Et toi, tu raconteras devant tout le monde tout le mal que tu lui as fait subir. Le roi décidera de ton sort.

— Je jure devant Dieu qu’il en sera fait ainsi, promet l’Orgueilleux de la Lande.

Perceval les regarda un moment s’éloigner. Le chevalier vaincu allait à pied, tenant dans une main la bride de son cheval qui portait la demoiselle, dans l’autre la bride du pauvre cheval qui boitait. La justice était passée, l’équilibre rétabli. Cette rencontre montrait une nouvelle fois à Perceval que ses actions avaient des conséquences sur les autres. Il lui restait encore à réparer ses erreurs au château du Roi Pêcheur. “Quand je l’aurai retrouvé, je poserai les questions.” Les choses n’allaient pourtant pas se passer comme ça...

OÙ TROIS GOUTTES DE SANG PLONGENT PERCEVAL DANS L'AFFLICTION

Des semaines, des mois passèrent. Perceval rencontra maintes aventures. D'une rive à l'autre de la Bretagne, on racontait ses exploits. Lui plongeait dans le désespoir. Car le château du Roi Pêcheur restait caché malgré ses recherches.

“N’aurai-je donc pas de seconde chance ? se lamentait-il. Suis-je condamné pour l’éternité à errer sans fin dans la forêt ?”

Ce qu’il ne savait pas, c’était qu’à la cour du roi Arthur, on le recherchait activement. Jour après jour, Arthur avait assisté au défilé des seigneurs défaits par le Chevalier Vermeil et il comptait bien le rencontrer.

– Ramenez-moi ce prud’homme ! ordonnait-il à ses chevaliers de la Table ronde. Nous avons perdu Lancelot, il nous faut un nouveau champion !

Or, ce jour-là, sans le savoir, Perceval s’était rapproché de la cour, qui campait dans une vaste prairie en attendant de rejoindre Camelot. La neige recouvrait tous les environs de son blanc manteau. Perceval s’était levé très tôt à cause du froid. La veille au soir, il n’avait pas trouvé de gîte et avait dû se contenter d’un abri de fortune taillé dans la roche. Grelottant, il chevauchait droit vers le campement d’Arthur. Mais avant qu’il ne vît les tentes, un bruit attira toute son attention. C’était un vol groupé d’oies sauvages. Les oiseaux fuyaient à grands cris devant

un faucon qui fondait sur eux d'un seul trait. Le faucon percuta de plein fouet l'une des oies qui tomba au sol. Perceval lança son cheval vers l'endroit où elle était tombée. Sa présence fit fuir le rapace. L'oie était blessée au col. Elle saigna trois gouttes de sang qui tachèrent le blanc de la neige. Mais elle n'était que choquée et, quand elle vit Perceval approcher, elle avait retrouvé assez de forces pour s'envoler. Le jeune homme allait reprendre son chemin lorsqu'il aperçut les trois gouttes de sang dans la neige foulée par l'oie sauvage. Il en resta saisi de stupeur. Ces taches rouges, ce blanc immaculé, c'était le visage de sa bien-aimée Blanchefleur qui apparaissait sous ses yeux. Son teint parfait, sa bouche éclatante. Perceval demeurait immobile, les yeux accrochés à cette vision qu'il ne voulait plus quitter. Il n'entendit même pas les écuyers qui se rapprochaient.

— Regarde, chuchota l'un en le découvrant, ce chevalier rouge ! Crois-tu qu'il s'agisse du Chevalier Vermeil dont tout le monde parle ?

— Allons prévenir notre oncle Sagremor, il nous sera reconnaissant ! fit le deuxième.

Et ils partirent en courant. Peu de temps après surgit un chevalier armé. Perceval n'avait pas bougé.

— Hé ho ! l'interpella l'autre. Toi, le chevalier endormi sur sa selle, est-ce toi celui que l'on nomme le Chevalier Vermeil ?

Pas de réponse.

— Chevalier Vermeil ! l'interpella rudement l'autre, qui n'aimait pas qu'on le dédaigne.

Toujours aucune réaction.

— Sache que l'on m'appelle Sagremor le Démesuré, à cause de mes débordements. Qui que tu sois, je ne supporterai pas que tu m'ignores plus longtemps.

Perceval ne réagit toujours pas.

Hors de lui, Sagremor abaissa sa lance et élança son cheval.

– Prends garde ! lui cria-t-il, me voilà !

Perceval virevolta alors vers lui, abaissa sa lance et éperonna sa monture. À l'instant où ils se rejoignirent l'un l'autre, Sagremor brisa sa lance sur l'écu vermeil. Celle de Perceval le heurta si fort qu'il vola au milieu du champ. Jurant et pestant, Sagremor se releva péniblement. Il avait mal partout, mais il devait marcher car son cheval s'était enfui plus loin.

Sans un mot, Perceval reprit sa position face à la neige sublimée par les trois taches de sang. Il avait cru un instant qu'il avait perdu le visage de sa bien-aimée. Mais celui-ci réapparut soudain et Perceval se repaissait de cette vision, il s'en délectait comme l'homme assoiffé qui ne parvient plus à étancher sa soif. Blanchefleur lui manquait. Perceval ne demandait qu'à admirer ce beau, ce magnifique portrait. Mais voilà qu'un nouvel importun arrivait.

– Eh, toi, le chevalier endormi ! l'interpella-t-il comme le premier. Le roi Arthur demande à te voir !

Perceval ne répondit pas.

– Tu m'entends ? J'ai autre chose à faire que de contempler ton dos ! s'énerva le chevalier.

Perceval ne bougea pas. Dans la neige, le visage de Blanchefleur se brouillait. Les taches rouges perdaient de leur éclat.

– Tu l'auras voulu ! lui cria le chevalier. Que tu le veuilles ou non, je te ramènerai à Arthur ! Apprends que je suis Keu, le sénéchal de ce royaume, et que j'ai horreur qu'on me tourne le dos.

En l'entendant charger, Perceval tourna vers lui son cheval et piqua ses flancs. Sa monture bondit. Le choc fut plus rude qu'un coup de tonnerre qui déchire le ciel. La lance de Keu ricocha sur l'écu de Perceval. La sienne ne dévia pas. Elle atteignit l'écu si fort que le bras qui le portait se brisa net comme un morceau de bois sec. Keu hurla de douleur et s'écroula évanoui sur sa selle. Son cheval s'enfuit vers le campement du roi, emportant son cavalier blessé.

Perceval se hâta jusqu'à la neige et les trois taches de sang. Blanchefleur était toujours là, mais le temps effaçait ses traits. Perceval cherchait à les retenir, à les graver à tout jamais dans son esprit. Car qui sait quand il reverrait sa belle amie ? Son château avait disparu comme celui de Corbenic. Blanchefleur ! Mais déjà un nouveau chevalier arrivait. Pourquoi ne le laissait-on donc pas en paix ? fulminait Perceval qui voulait profiter des derniers instants en compagnie de sa belle avant que le soleil n'ait fait fondre la neige tout à fait. Il allait voir ce qu'il allait voir, ce nouveau chevalier qui venait le troubler.

COMMENT PERCEVAL SE LAISSA MENER À CAMELOT

L'inconnu s'approcha doucement dans son dos.

"Veut-il donc me sauter dessus par trahison ?" se demanda Perceval.

Mais l'autre s'immobilisa à bonne distance et ne fit ni ne dit rien. Comme s'il attendait. Perceval profita des derniers instants de Blanchefleur. Bientôt, son visage disparut entièrement. Le sang s'était délavé en rose jusqu'à se faner entièrement dans la boue qui pointait. Perceval soupira. Après un moment, il fit volte-face et se retrouva face au chevalier immobile.

— Étranger, je te salue, dit alors le nouveau venu. Es-tu le Chevalier Vermeil dont les exploits bruissent sur tous les rivages de Bretagne ?

— Oui, je le suis, dit Perceval.

— Je viens à toi en messager du roi, s'exclama le chevalier. Il te demande, par ma prière, de le rejoindre.

— Ils ont déjà été deux, répondit Perceval, à vouloir m'emmener comme si j'étais leur prisonnier.

— J'ai bien vu que tu étais dans tes pensées et que tu ne souhaitais pas en être arraché, fit l'autre. J'ai attendu pour te faire part de l'invitation du roi Arthur. M'accompagneras-tu ?

Perceval ne répondit rien, mais il se rapprocha en scrutant le nouveau venu.

— J'ai connu un chevalier qui avait tes traits, dit-il soudain, mais son corps était celui d'un fillot. Il s'appelait Gauvain.

– C’est bien moi ! s’exclama Gauvain, stupéfait. Tu me rappelles là une bien méchante mésaventure. Figure-toi qu’une fée m’avait infligé ce châtement parce que j’étais passé devant elle sans la saluer. Elle m’a abandonné dans cet état pendant six lunes avant de me rendre mon corps d’homme. Mais où nous sommes-nous rencontrés ? Comment ai-je pu t’oublier, toi que l’on cherche partout depuis si longtemps ?

– Je n’étais pas encore le Chevalier Vermeil, lui apprit Perceval, mais un jeune Gallois rencontré dans la forêt. Je n’avais encore jamais vu de chevalier !

– Toi ! s’écria Gauvain, stupéfait. Je te reconnais ! Le lion d’Yvain avait failli te dévorer.

– C’est vrai, s’amusa Perceval. Tu m’avais déjà conseillé de me rendre à la cour d’Arthur alors. Je serais bien ingrat de ne pas t’y suivre aujourd’hui. Allons-y !

Les deux chevaux partirent au trot côte à côte, tandis que leurs cavaliers discourent sur tous les sujets.

– Verrai-je Yvain à la cour d’Arthur ? demanda Perceval.

– Non, mon cousin ne quitte plus sa femme Laudine ! soupira à regret Gauvain. Pourquoi se marier alors que Dieu a créé tant de belles dames à sauver ?

Perceval le regarda avec un air si surpris que Gauvain éclata de rire.

– Tu verras, un héros comme toi ne dormira plus seul bien longtemps ! Tout le monde va t’adorer à la cour !

– Sauf les deux chevaliers que j’ai blessés, répliqua Perceval. Sont-ils gravement touchés ?

– Le premier, Sagremor, s’en tire avec quelques bleus, lui raconta Gauvain. Mais le deuxième, Keu, a le bras droit fracassé. Tu devras t’en méfier.

– Je ne le crains pas, s’il veut sa revanche, il l’aura, déclara Perceval. Mais j’espère que le roi Arthur ne m’en veut pas, Keu est son frère, je crois.

– Oui, et ils sont tous deux mes oncles ! s’exclama Gauvain. Rassure-toi, Arthur aime son frère, mais il sait très bien quel querelleur il est. Arthur se fait une joie de te rencontrer. Il a placé tous ses espoirs en toi.

– Que veux-tu dire ? s’étonna Perceval.

– Depuis l’échec de Lancelot, la quête du Graal est suspendue. Merlin nous a promis qu’un nouveau chevalier viendrait, mais nous l’attendons toujours.

Perceval sentit sa gorge se serrer. Devait-il avouer à son compagnon que lui aussi avait échoué ? Le Graal lui avait échappé.

– Merlin l’Enchanteur est à la cour ? demanda-t-il à Gauvain.

– Non, pas en ce moment.

– Et Lancelot ? s’écria-t-il.

– Lancelot ? répéta Gauvain, surpris.

– Oui, est-il à la cour ?

Gauvain secoua la tête. Son air joyeux s’envola d’un coup.

– Lancelot a disparu. Nous l’avons cherché partout. Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, je le cherchais déjà. La tristesse s’est abattue sur la cour depuis son départ. Le roi Arthur, la reine Guenièvre, tous, nous le regrettons.

– Sait-on... hésita Perceval, sait-on comment il a échoué dans sa quête du Graal ?

Gauvain arrêta son cheval. Perceval l’imita.

– Lancelot a raconté son aventure à quelques-uns d’entre nous. Je peux bien te la raconter.

Et Gauvain commença son récit :

— Lancelot cherchait un gîte pour la nuit lorsqu’il est parvenu près d’une rivière trop large pour être traversée à la nage. Soudain, il a aperçu une barque avec deux pêcheurs. Il leur a demandé s’il existait un pont pour passer sur l’autre rive. L’un des pêcheurs lui a appris qu’il n’y en avait pas et a invité Lancelot à se reposer chez lui pour la nuit. En fait, ce pêcheur c’était le Riche Roi Pêcheur en personne, le gardien du saint Graal ! Au moment du défilé de la Lance qui saigne et du Graal, Lancelot a posé toutes les questions qu’on attendait de lui.

Perceval se mordit la lèvre. Tout le monde savait donc qu’il fallait poser les questions, sauf lui !

— Que se passa-t-il alors ? pressa-t-il Gauvain qui s’était tu.

— Et alors rien, Lancelot n’a pas regardé dans la coupe.

— Mais pourquoi ? s’étonna Perceval.

— On l’ignore.

— Oh ! fit Perceval, abasourdi.

Que cette histoire ressemblait à la sienne ! Lancelot était-il devenu aveugle là où lui était devenu muet ? Était-il comme lui à la recherche du château de Corbenic pour une seconde chance ?

OÙ PERCEVAL EST ACCUEILLI COMME UN HÉROS

À Camelot, le jeune Gallois avait été reçu par les sarcasmes. Dans cette contrée, il allait recevoir tous les honneurs. À Camelot, le roi Arthur n'avait même pas levé les yeux sur lui. Dans cette contrée, il courait vers lui pour l'accueillir. À Camelot, il rêvait d'être adoubé chevalier. À présent, il était l'un des meilleurs d'entre eux. Pas étonnant que Perceval se sentît si flatté que toute sa tristesse s'envola. Le roi Arthur déposa lui-même un riche manteau rouge de soie et d'hermine, tout brodé d'or, sur ses épaules.

— Mon cher ami, que je suis heureux de pouvoir enfin te rencontrer ! s'exclama Arthur, souriant. Tu dois me pardonner ! À Camelot, j'étais préoccupé. Yvan le Présomptueux venait de me déclarer la guerre et je tenais conseil pour savoir comment réagir.

— Mon roi, tu m'as donné l'occasion de te servir alors et j'ai trouvé dans ce combat les meilleures armes qui soient ! répliqua Perceval.

Arthur éclata de rire.

— Tu es un bien meilleur chevalier que ne l'était Yvan le Présomptueux. Tu l'as cent fois prouvé. Nous avons vécu les dernières saisons au son de tes victoires. Le défilé de tes vaincus n'a cessé de grossir comme le petit ruisseau qui se change en torrent impétueux ! Leurs récits de tes exploits et de ta clémence ont enchanté la cour.

Perceval ne répondit pas, mais le rouge qui empourprait ses joues parla pour lui. Il aima Arthur aussitôt.



Pas seulement grâce à ses flatteries. Le roi, encore jeune, possédait un charme fou. Il était comme un grand arbre où se pressent les jeunes branches pour y pousser. Il attirait les autres par son éclat.

– Guenièvre ! Ma reine ! Viens donc que je te présente notre jeune héros ! appela alors Arthur.

Perceval tourna les yeux vers la dame richement vêtue qui se présentait.

– Que vous êtes belle ! s'exclama Perceval, les yeux écarquillés.

Jamais il n'avait vu une beauté aussi éclatante. Ses traits parfaits ravissaient l'âme autant que le regard. Perceval aurait pu passer des journées à ne faire que la contempler. Sa splendeur ne pouvait être qu'un don de Dieu. L'admirer, c'était se recueillir devant le Seigneur. Pourtant, à scruter la reine aussi intensément, Perceval perçut dans tout cet éclat une ombre bien présente, une douleur indicible, une tristesse infinie.

Guenièvre prit les mains de Perceval et l'embrassa sur les joues.

– Chevalier, sois le bienvenu, tu étais attendu, lui dit-elle avec gentillesse. Mais fais-moi plaisir, ne nous cache plus ton nom, que nous puissions le célébrer comme il se doit.

– Pardonnez-moi, ma reine, je ne l'ai appris que récemment, se défendit le jeune homme. Ma pauvre mère n'a jamais voulu me le révéler. Je m'appelle Perceval. Je suis le dernier fils du seigneur Pellinor.

– Pellinor ! s'écria Arthur. J'ai entendu parler de ses exploits aux côtés de mon père Uther. Ah ! Cher Perceval, tu nous réjouis le cœur. Va te reposer. Ce soir, nous te fêterons comme tu le mérites. Demain, nous rentrerons

à Camelot ensemble et je te ferai chevalier de la Table ronde.

Aux anges, Perceval se laissa mener par Gauvain vers une riche tente colorée. Le neveu du roi l'aida en personne à se dévêtir. Une cuve d'eau chauffée l'attendait déjà. Quel délice de s'y plonger ! Son bonheur était complet. Enfin presque. En lui, une petite voix le turlupinait. Elle était comme la mouche qui vous tourne autour et qui revient sans cesse. Elle disait : "Perceval, tu dois raconter au roi Arthur ton échec au château de Corbenic. Tu dois lui avouer que tu as laissé le Graal t'échapper." Perceval retint sa respiration et plongea la tête sous l'eau. Pauvre Perceval ! On ne noie pas une pensée comme une mouche ! Même sous l'eau, l'idée de son échec continua à le tirailler. Arthur l'aimerait-il autant quand il l'apprendrait ? Perceval sortit de l'eau et se jeta sur la couche préparée pour lui. Les grosses fourrures qui l'accueillirent étaient si chaudes, si douces qu'elles le réconfortèrent instantanément. "Je retrouverai le château du Roi Pêcheur et je remporterai le Graal. Bientôt", se promit le jeune homme en s'endormant.

Quelques heures plus tard, il fut réveillé par Gauvain. Il était accompagné par deux jeunes hommes.

– Perceval ! fit Gauvain. Lève-toi, le banquet n'attend plus que toi.

– Le banquet ? répéta Perceval en se soulevant dans son lit.

Dehors, la nuit était déjà tombée. Il avait dormi toute la journée !

– Je te présente Bohort et Lionel, les cousins de Lancelot ! s'exclama Gauvain sans laisser le temps à Perceval d'émerger de son sommeil.

Le jeune chevalier observa les deux jeunes hommes. Le plus jeune des deux, Bohort, le regardait avec de grands yeux admiratifs.

– Perceval, je veux entendre de ta bouche tes plus grands exploits, lui dit-il.

Le deuxième, Lionel, paraissait plus réservé. Mais il lui souriait aussi. Et Perceval, l'enfant solitaire qui n'avait jamais eu de frère ou de compagnon de jeux, éprouva pour la première fois ce sentiment si agréable d'être accepté, d'appartenir à un clan. Il se laissa habiller et pousser vers la tente du banquet. Le roi, la reine et toute la cour étaient déjà installés autour de grandes tables où avaient été déposées mille bonnes choses à manger. Arthur et Guenièvre se levèrent pour l'accueillir et le firent asseoir entre eux. Ce qui était un honneur immense que seul Lancelot avait déjà connu dans le passé. Lancelot, le grand absent dont tout le monde parlait. Les musiciens et les jongleurs envahissaient l'espace entre les tables pour présenter leurs arts. La fête battait son plein. Tous les convives célébraient Perceval, tous sauf un.

DANS LEQUEL LA FÊTE EST GÂCHÉE PAR LA PROVIDENCE

L'homme regardait Perceval avec un air renfrogné. Il ne l'avait même pas salué. C'était un personnage important, richement habillé. Il avait servi une coupe de vin au roi Arthur et à la reine de son seul bras valide. Le deuxième était immobilisé dans des bandages et des attelles.

— Voyons, Keu, l'interpella Arthur qui avait remarqué l'attitude de son frère envers Perceval, il ne faut pas en vouloir à notre jeune ami. Être défait par un tel guerrier est un honneur. Regarde Sagremor ! Malgré sa démesure, il a été l'un des premiers à rendre hommage à Perceval.

— Il ne m'a vaincu que parce qu'il m'a trompé ! s'emporta Keu. Il avait l'air si demeuré que je n'ai pas voulu le tuer en frappant trop fort. La prochaine fois, c'est lui qui aura le bras cassé.

— Mon frère, un chevalier doit toujours donner son meilleur, vous l'apprenez à vos frais, s'amusa Arthur. Allez, je vous le demande, quittez ce visage défait et joignez-vous à la fête.

Keu garda son masque de mauvaise humeur toute la soirée. Arthur n'y accorda plus d'importance et Perceval pas plus que lui. Les festivités étaient trop joyeuses pour être gâchées par la bouderie d'un seul. Et pourtant, ce serait une seule personne qui allait bientôt anéantir la gaieté de la soirée. Aucun invité sous la tente ne la connaissait encore. Elle approchait dans la nuit comme le fauve qui s'avance vers sa proie, sans se faire entendre.

Quand elle surgit sous la tente des réjouissances, il était trop tard, tous devraient entendre ce qu'elle avait à dire. Les musiciens retinrent leur souffle et leurs doigts, les jongleurs laissèrent tomber leurs balles et les conversations leurs bons mots. Le silence imposa sa loi.

Tous regardaient la demoiselle inconnue. Elle était juchée sur une mule et tenait un fouet dans sa main droite. Ses cheveux étaient coiffés en deux tresses noires et tordues. Et si l'on en croit ceux qui la virent, jamais, même en enfer, il n'y eut de créature plus laide que celle-ci. Ses yeux formaient deux creux, pas plus grands que des yeux de rat ; son nez tenait du singe ou du chat, ses lèvres ressemblaient à celles de l'âne ou du bœuf, ses dents avaient la couleur du jaune d'œuf, et elle portait la même barbichette que le bouc vieillissant. Quant à son corps, inutile de le décrire, il était du même tenant. À sa vue, Perceval et tous les convives frémirent. De la bouche d'un tel monstre, on pouvait s'attendre à voir surgir des vipères. Quelle malédiction allait-elle proférer ?

La demoiselle Hideuse arrêta sa mule à quelques pas d'Arthur. Tous les convives retenaient leur respiration. L'horrible apparition leva lentement le doigt vers le roi et dit d'une voix aussi rauque que désagréable :

— Je te salue, roi Arthur, et toi, et toi, et toi... fit-elle en pointant son ongle sale et répugnant vers chacun des chevaliers présents, tous à l'exception du seul Perceval.

Quand il ne resta plus que lui, elle s'écria avec fureur :

— Sauf toi, Perceval ! La Fortune est chauve par-dérrière et chevelue par-devant ! Maudit soit celui qui te salue ou te souhaite du bien, car tu n'as pas su saisir la Fortune quand tu l'as trouvée !

La demoiselle Hideuse se tut. Perceval était pétrifié. Une sueur glacée coulait le long de son échine. Jamais il n'avait éprouvé ce sentiment. Était-ce de l'effroi ? de la peur ?

La demoiselle Hideuse le dévisageait de ses yeux de rat sans ajouter un mot.

Arthur, n'y tenant plus, réagit le premier.

— Tous mes sujets ont le droit de s'exprimer, mais aucun ne peut accuser un autre sans preuve ! s'indigna-t-il. Si tu as quelque chose à dire, parle ou quitte cette cour sans te retourner !

— Perceval, accusa alors la demoiselle Hideuse en pointant son horrible index sur lui, tu es entré chez le Roi Pêcheur et tu as vu la Lance qui saigne et le Graal.

Les cris d'exclamation fusèrent sous la tente, mais déjà la demoiselle Hideuse les réduisait au silence.

— Dis-moi, était-ce un si grand effort d'ouvrir la bouche et de demander pourquoi du sang jaillissait de la pointe de fer blanc ? Et le Graal que tu as vu comme tu me vois, tu n'as même pas cherché à savoir qui était le riche seigneur que l'on servait avec dans la chambre voisine ! Si tu avais posé les questions, le Roi Pêcheur aurait enfin été guéri de sa plaie et son royaume serait à nouveau fertile. Mais devant tant de miracles, tu t'es tu. Désormais, les terres seront ruinées, les dames en perdront leurs maris, les demoiselles resteront sans secours et nombre de chevaliers mourront. Tous ces malheurs surviendront par ta faute !

Perceval tremblait. L'accusation le terrassait. Il avait tellement honte qu'il avait envie de fuir dans la forêt pour s'y cacher. Le monde des hommes lui parut soudain plus dur que celui des animaux sauvages auquel il était plus habitué.

— Et vous autres chevaliers, au lieu de festoyer, levez-vous, ajouta la demoiselle Hideuse en scrutant l'assistance de ses yeux de rat. Celui qui rêve d'exploits chevaleresques, qu'il aille les chercher, sans cela il ne peut les trouver ! Tout près d'ici, il y a une demoiselle qui est assiégée, sur les hauteurs du mont Esclaire. Personne n'ira donc la délivrer ?

La provocation de la demoiselle Hideuse avait fonctionné. Autour de Perceval toujours sonné, les chevaliers piaffaient d'impatience sur leurs fauteuils.

— Roi, j'ai dit mon message, je m'en vais, ajouta alors la demoiselle Hideuse avant de tourner la bride de sa mule et de disparaître.

Son départ n'allait pas tout résoudre, loin de là...

OÙ LES CHEVALIERS D'ARTHUR SE LANCENT DANS LA QUÊTE

Ce fut comme si la demoiselle Hideuse avait emporté avec elle toute la joie de la cour. La consternation animait désormais la tente. Encore une fois, ce fut Arthur qui réagit le premier, c'était sans doute ce que l'on attendait d'un roi.

— Mon ami, dit-il doucement à Perceval, est-ce vrai ? Vous avez vu le Graal ?

— Oui, l'horrible créature a dit la vérité, j'ai vu la Lance qui saigne et le Graal, admit Perceval, honteux. Et je n'ai pas posé les questions qu'il fallait poser.

— Cher Perceval, intervint la reine Guenièvre, vous deviez avoir de bonnes raisons pour ne pas le faire, n'est-ce pas ?

— Quand cette prodigieuse aventure m'est arrivée, je n'avais encore jamais entendu parler de ces prodiges, raconta le jeune homme. Quand j'ai vu la Lance qui saigne puis le Graal, j'ai retenu mes questions. Ma mère me répétait toujours qu'il ne fallait pas poser de questions aux personnes que l'on rencontrait car c'était impoli. "Si on se montre bien élevé, alors les autres vous apprennent d'eux-mêmes ce que vous avez envie de savoir", disait-elle. Mais je n'ai peut-être pas bien compris sa leçon. Ce ne serait pas la première fois. La demoiselle de l'Orgueilleux de la Lande l'a appris à ses dépens !

— Ne soyez pas trop dur avec vous-même, tenta de le reconforter la reine. Si vous n'avez pas posé les questions, c'est que Dieu ne l'a pas voulu.

– Bien sûr que Dieu ne l’a pas voulu ! ironisa Keu. Le Graal est réservé au meilleur et ce n’est certainement pas lui.

– Keu, tu as tort de te gausser de Perceval, le reprit le roi Arthur. Toute son aventure prouve au contraire qu’il en est digne ! Oui, mes amis, ne nous laissons pas abattre. Personne n’avait vu le Graal et, depuis le début de la quête, deux chevaliers ont pu l’admirer : Lancelot et maintenant Perceval. Nous approchons du but !

Le roi avait trouvé les mots justes. Perceval se sentit soutenu et réconforté.

– Je jure, proclama-t-il en se levant d’un bond, de retrouver le château de Corbenic. Aucun gîte ne me retiendra plus d’une nuit tant que je n’aurai pas accompli cette tâche. Quelle que soit ma peine, je ne renoncerai pas ! Et je poserai les questions au Roi Pêcheur.

Le chevalier Bohort se leva aussitôt pour faire le même serment. Son frère Lionel l’imita. Comme Sagremor et tous les autres chevaliers présents. Seul Gauvain ajouta qu’il ferait un petit détour par le mont Esclaire où était retenue la demoiselle prisonnière dont avait parlé l’horrible messagère sur sa mule. Cela ne surprit personne. Tout le monde savait que Gauvain était le chevalier servant des dames. Perceval avait remarqué que, depuis le début de la soirée, bourdonnait autour de lui un petit essaim de demoiselles. Gauvain les aimait toutes. Il était évident qu’il ne suivrait pas le même chemin que Perceval.

– Je partirai demain matin à l’aube, annonça Perceval au roi. Dieu veuille que nous nous retrouvions bientôt.

– Mon cher Perceval, j’en suis bien triste, l’assura Arthur. À peine sommes-nous réunis que nous devons déjà nous quitter. Mais notre mission dépasse nos

personnes ! Va donc, Perceval, que Dieu te protège, et tes exploits nous ramèneront le Graal !

— Je te le promets, mon roi, assura Perceval.

Retrouver le Graal était devenu toute sa raison de vivre. Il aurait bien besoin de cette détermination dans sa quête. Elle s'annonçait longue et bien difficile...

AU COURS DUQUEL EST RÉVÉLÉE LA VÉRITÉ

Cinq fois passèrent avril et mai. Perceval accumulait les exploits et les aventures étranges, mais le Graal restait caché. À lui comme aux autres, car Perceval croisait parfois des chevaliers de la Table ronde. Ils échangeaient les récits de leurs péripéties : pas un n'avait vu la Lance qui saignait ou la coupe sacrée. À croire que le château de Corbenic n'était qu'un rêve ! Perceval combattait cette idée avec autant de force que les mauvais chevaliers qui se mettaient en travers de sa route. Les uns après les autres, il les expédiait à la cour d'Arthur pour prouver au roi qu'il poursuivait sa quête. Mais il faut bien l'avouer, sa foi déclinait. Il doutait de retrouver un jour le château du Roi Pêcheur. "Ma chance est passée", se disait-il quand l'accablement le saisissait. Un jour qu'il allait ainsi, les épaules baissées, il rencontra trois chevaliers désarmés et dix dames à la tête voilée. Ils allaient tous à pied, en robes de laine et les pieds nus. À voir venir Perceval portant ses armes comme si de rien n'était, ils vociféraient, scandalisés.

— Ne savez-vous pas, chevalier, qu'aujourd'hui, c'est le Vendredi saint, le jour où l'on doit confesser ses péchés ? l'interpella l'un des chevaliers. Aucun homme qui croit en Dieu ne devrait porter les armes !

— D'où venez-vous ? coupa court Perceval.

— De chez un ermite qui vit dans cette forêt, répondit l'une des femmes.

– Qu’alliez-vous faire auprès de lui ? Que cherchiez-vous ? insista Perceval.

– Nous lui avons demandé des conseils et nous nous sommes confessés, répliqua la dame.

– Ses conseils vous ont-ils réconfortés ? voulut encore savoir Perceval.

– Oui, profondément. C’est un homme sage dont les paroles touchent au cœur, s’exclama une des dames.

– Alors, j’irai voir ce saint homme, décréta Perceval. Pouvez-vous m’indiquer le chemin pour le trouver ?

– Il vous suffit de suivre tout droit ce sentier par où nous sommes arrivés à travers ces bois denses et épais, lui indiqua le premier chevalier.

Perceval les salua et s’engagea dans la direction désignée. Il parvint vite à l’ermitage, sauta de son cheval, l’attacha à une branche et ôta ses armes. Il entra dans la petite chapelle dont la porte était ouverte. Un vieil homme était assis sur le premier banc de la rangée. Il priait, la tête inclinée. Il était vêtu d’une toile de chanvre grossière et Perceval songea que cette robe devait drôlement gratter. Il s’assit sur le banc le plus éloigné et regarda ses pieds en attendant que l’ermite ait fini de méditer.

– Jeune homme, que puis-je faire pour vous ? lui demanda soudain le saint homme qu’il n’avait pas entendu se redresser.

L’homme avait bonne mine et Perceval se sentit tout de suite en confiance.

– Monseigneur, j’ai besoin de vous car je me suis mis à douter, annonça Perceval, les larmes aux yeux.

– Et de quoi donc doutez-vous, mon enfant ? le sonda l’ermite.

– De tout ! De moi, de ma quête et même... de Dieu ! confessa Perceval.

L'ermite s'assit à ses côtés.

– Il arrive que l'on s'égare, déclara-t-il avec bienveillance. Vous avez eu raison de venir me voir, il suffit parfois que quelqu'un vous montre la voie pour retrouver son chemin. Pour se retrouver, il faut savoir où l'on s'est perdu.

– C'était chez le Roi Pêcheur, s'écria Perceval. Il y a cinq ans de cela. J'ai vu la Lance qui saigne et le Graal sacré, mais je n'ai posé aucune question et je le paye depuis par une errance sans fin.

– Perceval ! s'exclama l'ermite.

– Vous connaissez mon nom ? s'étonna le jeune homme.

– Oui, et toute ton histoire aussi, lui apprit le saint homme. Je sais pourquoi tu n'as pas posé les questions que tu aurais dû poser.

– Je le sais aussi, fit Perceval en haussant les épaules, j'ai suivi les conseils de ma mère.

– Non, mon enfant, rectifia aussitôt l'ermite. Tu n'as pas posé les questions parce que tu ne le pouvais pas.

Perceval le regarda, interloqué.

– Que voulez-vous dire ?

– Tu es devenu muet aussi certainement que si l'on t'avait tranché la langue tout le temps du défilé du Graal, révéla alors l'ermite.

– Je... je ne comprends pas, bafouilla Perceval.

– C'était ta punition ! Quand tu as quitté ta mère, tu es resté sourd à son malheur. Mais pire que tout : tu l'as vue à terre et tu n'as pas fait demi-tour. Tu as été muet devant sa douleur. Tu es parti sans rien demander, sans rien vouloir savoir. C'est pour payer ce péché que tu es resté muet devant le Graal.

— Mais je croyais qu’il s’agissait d’un simple petit malaise, qu’elle se rétablirait... tenta de se défendre Perceval.

— Tu t’es raconté ce que tu voulais entendre, rectifia l’ermite. Mais je n’ai pas à juger ce que Dieu a déjà jugé.

— Voulez-vous dire que l’aventure est finie pour moi ? Je suis condamné à errer pour l’éternité sans jamais avoir une chance de retrouver le château de Corbenic ? s’alarma Perceval.

L’ermite sembla hésiter un instant puis déclara :

— Il existe peut-être un moyen...



OÙ PERCEVAL TROUVE UN MOYEN DE SE RACHETER

Le temps s'était suspendu dans la chapelle. L'ermite connaissait peut-être le remède à sa malédiction. Perceval n'osait plus respirer, de peur qu'un souffle ne dissipe l'antidote à jamais. Le saint homme avait les yeux perdus dans le vague. Il semblait si loin en cet instant que Perceval craignit de ne pouvoir le ramener. "Pose une question ou il va disparaître comme le château du Graal !" se dit-il.

— Quel moyen ? demanda-t-il d'une petite voix.

— Il est très dangereux, le prévint l'ermite.

— Peu m'importe si j'ai une chance ! assura aussitôt Perceval.

— L'épée du Graal est-elle toujours en ta possession ? l'interrogea l'ermite.

— Celle... que m'a offerte le Roi Pêcheur ? paniqua Perceval.

L'ermite approuva d'un signe de tête.

— Oh malheur, geignit le jeune chevalier désespéré, si c'est elle mon seul espoir, tout est fichu !

— Tu ne l'as plus ? s'inquiéta à son tour l'ermite.

— Si, mais elle s'est brisée en deux lors d'un combat ! se lamenta Perceval.

— Je sais cela ! s'exclama le vieil homme. Montre-la-moi !

Entre désespoir et espoir, l'âme de Perceval faisait des bonds vertigineux. Y avait-il un moyen ou pas, il ne savait plus, mais il courut chercher l'épée brisée.

– C’est bien elle ! chuchota le vieil homme en passant ses doigts au-dessus de l’épée sans oser la toucher. Connais-tu seulement son immense valeur ? fit le vieil homme. Son pommeau est d’or, le meilleur de Grèce, et son fourreau est paré d’orfroi* de Venise. Regarde son baudrier : à lui seul, il vaut un trésor tout entier !

Perceval ne répondit rien. Il avait été très heureux quand le Roi Pêcheur lui avait offert cette merveilleuse épée, mais il avait douté de son caractère exceptionnel quand elle s’était brisée, comme l’avait prédit sa cousine. Que vaut une épée si on ne peut pas compter sur elle pendant la bataille !

– Cette épée ne pouvait être offerte qu’à un chevalier parfait, poursuivit l’ermite. C’est pour cela que le Roi Pêcheur t’a choisi.

– Mais pourquoi s’est-elle brisée alors ? s’étonna Perceval.

– Parce que ton âme n’était pas assez pure.

– Mon âme ? Mais que dois-je faire alors ? Jamais je ne pourrai rendre la vie à ma mère, fit Perceval.

– Il faut réparer l’épée, annonça alors l’ermite. Seul celui qui l’a façonnée pourra la ressouder.

– Mais qui est-il ? Ou puis-je le trouver ?

– Ce forgeron s’appelle Trébuchet, il vit près du lac de Cotoatre. Tu trouveras le chemin si l’aventure t’y conduit, mais comprends bien une chose...

Perceval, qui s’était déjà mis debout, prêt à repartir, s’immobilisa et accorda toute son attention au vieil homme.

– Tu dois t’améliorer pour être digne de la quête ! Tu ne trouveras Trébuchet qu’à cette condition et ce n’est qu’une fois l’épée ressoudée que tu pourras avoir accès au château du Graal. Peut-être. Si tu ne trébuches pas...

Rien n'était donc sûr. Tout restait à faire. Perceval voulait relever le défi.

— Tu partiras à la recherche de Trébuchet, dit le saint homme, mais pas avant sept jours entiers. D'ici là, tu partageras ma vie et mes prières.

Perceval se retint de protester. Il adopta la même robe de chanvre que son hôte. Elle grattait autant qu'il l'avait imaginé mais, à sa grande surprise, il s'y habitua vite et ne sentit bientôt plus les fibres irriter sa peau. Il apprit, en suivant l'exemple de l'ermite, à rester assis sans bouger pour laisser son esprit s'élever. Les prières l'emportèrent dans des contrées qu'il n'avait jamais imaginées. Il partagea les maigres repas du saint homme, composés de pain d'orge et d'avoine, de cresson et d'eau de source. Curieusement, tout son être se sentait rassasié. Une grande paix l'envahit tout entier. Les sept jours passèrent plus vite qu'une seule journée.

Le matin du huitième jour, Perceval remercia l'ermite et choisit de repartir de là où il était arrivé. Chose étrange, il ne reconnut pas le chemin qu'il avait déjà emprunté. Il chevaucha toute la journée sans rencontrer personne. Le jour suivant, alors qu'il profitait du paysage depuis les hauteurs d'une colline, il aperçut un château, situé un peu plus bas. De là où il se tenait, il pouvait voir que la fortification était protégée par de grands fossés sur trois de ses côtés et par un fleuve sur le quatrième côté. C'était aussi ce quatrième côté qui abritait la grande porte d'entrée.

“Curieux, remarqua Perceval, aucun pont ne franchit ce fleuve. Comment fait-on pour entrer dans ce château ?”

OÙ SE DISPUTE UNE ÉTRANGE PARTIE D'ÉCHECS

Quel était ce mystère ? Perceval éperonna son cheval. Arrivé devant le fleuve, face au château, il découvrit son erreur. Il y avait bien un pont qui traversait le cours d'eau. Ce qui ne voulait pas dire qu'entrer dans ce château serait facile pour autant ! Car ce pont, écoutez bien, était aussi fin et tranchant que le fil d'une épée ! Aussitôt, Perceval songea à l'un de ses jeux préférés quand il était encore l'enfant solitaire de la forêt. Il s'amusait alors à marcher sans trébucher sur les passages les plus étroits. "J'ai eu bien raison de ne pas échanger les brodequins épais de ma mère !" se félicita Perceval en sautant de son cheval. Il attacha l'animal à une branche d'arbre, la bride assez longue pour qu'il puisse brouter à son aise.

— Je ne serai pas long, promit-il à sa monture en caressant sa croupe.

Puis il se présenta devant le pont qui ressemblait à une épée. Il posa doucement un pied, l'autre, leva les bras et trouva son équilibre. Il avança ainsi en prenant garde à ne pas faire glisser ses pieds pour éviter d'entailer ses brodequins. Un pas, deux pas, trente pas... Et hop ! Le voilà qui sautait déjà de l'autre côté. La porte du château s'ouvrit pour le laisser entrer. Perceval avança joyeusement, imaginant déjà les compliments qu'il allait recevoir pour son exploit sur le pont. Mais dans la cour du château, il ne rencontra personne. Il gravit quatre à

quatre les marches du perron. La porte de la grande salle s'ouvrit devant lui. Elle était déserte.

– Holà ! cria Perceval.

Aucune réponse. Le chevalier traversa la salle, monta l'escalier de pierre et ouvrit les chambres une à une. Désertes, comme l'entrée du château, comme la cour, comme la grande salle. Il poussa la dernière porte. Celle-ci donnait sur une vaste pièce. Personne en vue. Pourtant, son sol était jonché de pétales de fleurs fraîches. "Voici bien la preuve que quelqu'un vit ici", en conclut Perceval. Il s'avança. Devant une fenêtre, il vit un échiquier, le plus beau qu'il eût jamais vu. Perceval s'approcha pour l'observer. Il aimait ce jeu. Il se souvenait avec bonheur des longues parties disputées avec le vieux Benoît sur le damier en bois. Celui-là était d'argent. Les pions étaient rangés, prêts pour le jeu. D'un côté, les noirs, magnifiquement sculptés ; de l'autre, les blancs, façonnés dans le plus bel ivoire qui soit. Perceval saisit un pion blanc, l'admira sous toutes ses faces et le reposa. Machinalement, il l'avança d'une case. Surprise ! L'un des pions noirs se déplaça sur le jeu. Stupéfait, Perceval avança un deuxième pion ivoire. Aussitôt, un noir gagna la case voisine.

– Quel est ce prodige ? se demanda Perceval à voix haute.

Il s'assit derrière les pions blancs et se concentra sur cette étrange partie. Très vite, il sentit qu'il n'avait pas affaire à un débutant. À chacun de ses coups, les pions noirs ripostaient avec tant d'adresse que Perceval se retrouva vite échec et mat. Interloqué autant que vexé, Perceval remit les pions blancs à leur place d'origine et débuta une nouvelle partie.

– Tu m'as eu par surprise ! déclara-t-il à l'échiquier. Cette fois, ce ne sera pas si facile.

Perceval positionna son cheval blanc de telle sorte que celui-ci menaçait à la fois la dame et le roi noirs. C'était le coup de la fourchette ! "Benoît, vieux renard, je suis heureux que tu m'aies appris ce bon tour !" s'amusait follement Perceval en repensant à son maître. Mais voilà qu'en deux coups, les pions noirs venaient de le mettre échec et mat.

– Comment ? s'indigna Perceval, mauvais joueur. On recommence !

Mais pour la troisième fois, Perceval se retrouva échec et mat avant d'avoir pu déployer son jeu. De rage, il attrapa l'échiquier et se dirigea vers la fenêtre en hurlant :

– Échecs du diable ! Jamais plus vous ne ferez un tel affront, ni à moi ni à personne !

Il allait les jeter quand une voix s'écria :

– Chevalier, quel vilain geste que celui-là !

Perceval leva les yeux. À la fenêtre d'une tour voisine, une belle demoiselle le regardait, les sourcils froncés.

– Ma dame, j'ai bien cru que ce château était habité par le démon, se défendit Perceval. Venez me rejoindre !

– Je viendrai quand vous aurez remis mes échecs à leur place, ordonna la demoiselle.

Perceval obtempéra. Il posa l'échiquier, les pions éparpillés se redressèrent et se rangèrent à leur place.

Le chevalier n'y prêtait déjà plus attention car la demoiselle faisait son entrée, entourée de sa cour.

– Ma dame, s'inclina Perceval, je vous prie d'excuser mon intrusion sans y avoir été invité, mais pourquoi vous cachez-vous ?

– Nous nous méfions, chevalier, lui apprit la belle demoiselle. Un grand cerf blanc hante la forêt et nous envoie parfois des démons déguisés en chevaliers.

– Un cerf blanc ? demanda Perceval.

– Il s'agit sans doute d'un masque, précisa la demoiselle. Personne ne s'est approché d'assez près pour le savoir.

– Pourquoi ne pas envoyer vos chevaliers pour l'attraper ? l'interrogea Perceval.

– Il n'y a ici que des dames et de jeunes écuyers, répliqua la demoiselle.

Perceval constata qu'elle disait vrai. Il ne l'avait pas remarqué.

– Dans ce cas, j'irai l'affronter ! décréta Perceval sans réfléchir.

– Que Dieu soit loué ! le remercia la demoiselle. Pour vous aider, je vous confie ce petit braque. Son nez est sûr, il vous mènera droit au cerf. Il faudra me rapporter sa tête... et mon chien en bonne santé !

– Il sera fait selon vos désirs, promit Perceval.

Tuer un cerf, ramener sa tête, tout cela ne paraissait pas bien compliqué. Pourtant, Perceval allait vivre l'une de ses plus étranges aventures...

DANS LEQUEL PERCEVAL SUIT LES TRACES D'UN CHIEN

La première surprise attendait Perceval en bas des marches du perron. C'était son cheval ! Il l'avait laissé de l'autre côté du fleuve.

“Comment a-t-il pu traverser le pont de l'épée ?” se questionna Perceval, éberlué.

— Venez, l'invita à le suivre un écuyer.

Perceval attrapa la bride de son cheval et suivit le garçon vers la porte du château. Le chien de la demoiselle trotтинait à ses côtés comme s'il avait compris qu'il devait l'accompagner. Arrivé au portail, Perceval s'immobilisa. Deuxième surprise ! Le pont de l'épée avait disparu. À la place, un solide pont en pierre assez large pour accueillir deux charrettes enjambait le cours d'eau.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'agaça Perceval.

Mais l'écuyer était parti et l'étonnement de Perceval resta sans explication. Le jeune chevalier sauta à cheval, se promettant d'interroger la demoiselle à son retour. Déjà, le chien reniflait à droite, à gauche, et soudain, il partit en courant. Perceval éperonna son cheval et se lança à sa poursuite. Le chien filait droit à travers les fourrés et distança vite le cheval qui devait faire des détours pour se faufiler. Perceval crut un instant qu'il ne le rattraperait jamais. Mais soudain, il l'aperçut. Le chien ne courait plus. Il se tenait non pas au côté d'un cerf blanc, mais aux pieds d'une vieille femme. Quand celle-ci aperçut Perceval, elle s'empara du chien, sauta sur son palefroi avec lui dans les bras et s'enfuit au galop. Perceval la rejoignit

vite fait, saisit la bride de son cheval et le força à arrêter sa course.

– Que faites-vous, ma dame ! lui reprocha-t-il. Rendez-moi ce chien !

– Je sais bien que tu l’as volé ! l’accusa la vieille. Je le rapporte à son maître.

– Ma dame, ce chien m’a été confié par la demoiselle du château qui est là derrière, cria Perceval très énervé. Rendez-le-moi ou je le prendrai de force et tant pis pour vous.

– La force n’est pas le droit ! riposta la vieille. Et puis, il n’y a pas de château derrière ! Mais si tu acceptes de faire quelque chose pour moi, je te le rendrai sans discuter.

– Quelle chose ? demanda Perceval.

– Tu vois le tombeau là-bas ? lui indiqua la vieille du doigt. Dessus est peinte la figure d’un chevalier. Regarde ce portrait et dis à voix haute : “Menteur fut celui qui te peignit ici !”

– C’est tout ? interrogea Perceval.

– Oui, ensuite je te rendrai le chien, lui assura la vieille.

– Je préfère ça que de me battre avec vous ! accepta Perceval en se dirigeant vers la tombe.

Une fois devant, il fixa le portrait du chevalier et cria les mots dictés par la vieille.

– Voilà, rends-moi le chien, à présent, ordonna-t-il à la vieille.

Un bruit énorme le fit se retourner. La tombe était en train de s’ouvrir et un chevalier de la taille d’un géant en jaillit. Noir était son cheval, noire était son armure, noires étaient ses intentions. Sans un mot, il galopa vers Perceval, la lance baissée. Perceval tourna son cheval vers lui, rabattit sa visière et sa lance, et s’élança à son tour.

Le choc fut terrible. Les lances se brisèrent sur les écus. L'impact fut si violent que les deux guerriers vidèrent les arçons et chutèrent lourdement à terre. Perceval reprit le premier ses esprits ; il se releva et tira son épée, aussitôt imité par son adversaire. Tandis qu'il affrontait le géant noir, Perceval aperçut un cavalier surgi de nulle part qui attrapa le chien que tenait toujours la vieille et l'emporta au galop.

– Eh ! toi ! lui cria Perceval, mais l'autre était déjà loin.

Furieux de la tournure que prenaient les événements, Perceval redoubla ses coups. Le géant reculait et cherchait à s'enfuir. Subitement, il sauta dans la tombe d'où il était apparu. La dalle se referma sur lui en faisait trembler le sol. Vingt hommes n'auraient pu la soulever sans machine !

– Lâche ! Reviens ! cria Perceval hors de lui.

La tombe resta aussi muette qu'elle aurait dû le rester.

– Menteur fut celui qui te peignit ici ! proclama Perceval pour provoquer son ennemi.

Il attendit, mais le chevalier géant resta invisible.

Perceval courut alors vers son cheval et s'élança sur la piste du voleur du chien et de la vieille partie à ses trousses. Il rejoignit bientôt la vieille, qui avait ralenti l'allure.

– Holà, la vieille ! l'interpella-t-il rudement, qui était ce chevalier du tombeau ? Qui est le cavalier qui a emporté le chien ? Pourquoi voulez-vous tous ce chien ?

– Qu'est-ce que tu racontes, jeune homme ? se défendit alors la vieille comme si elle ne l'avait jamais vu. Un chevalier du tombeau ? Un cavalier voleur de chien ?

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Si tu as perdu quelque chose, cherche-le, tes affaires ne me regardent pas.

— Vieille folle, je perds mon temps avec toi ! s'agaça Perceval en éperonnant son cheval.

Il était hors de question qu'il abandonne. Passe encore qu'il échoue à ramener la tête du cerf blanc, mais perdre le chien que la demoiselle lui avait confié, ça, non !

Il galopa trois jours et trois nuits sans s'arrêter. Au matin du troisième jour, il aperçut le chien ! Il était couché près d'une jeune personne sous un arbre. Très énervé d'avoir tant chevauché, Perceval était prêt à fendre en deux le voleur. Mais quand il vit qui était avec le chien, sa colère s'envola, remplacée par une immense surprise.

— Vous ? cria-t-il, stupéfait.



DANS LEQUEL TRÉBUCHET NE PEUT RÉPARER L'ÉPÉE

La demoiselle du château souriait. Elle caressait son chien retrouvé. Perceval n'y comprenait plus rien.

— J'ai chevauché plus vite que le vent, comment avez-vous fait pour vous retrouver ici avant moi ? Comment avez-vous récupéré votre chien ? s'écria-t-il.

— Cher chevalier, vous avez surmonté l'épreuve. À présent, je vais vous guider jusqu'au forgeron Trébuchet, lui apprit la demoiselle.

Dans la tête de Perceval, vingt questions se bousculaient. Il finit par trouver celle qui résumait toutes les autres :

— Êtes-vous une fée ?

La demoiselle s'esclaffa et se garda de répondre. Elle monta sur son palefroi blanc comme le lait et se mit au trot.

Perceval suivait sans trop savoir que penser. Les mots de sa cousine tournoyaient dans son esprit. "Perceval, se disait-il, tu agis au hasard ; les événements, les rencontres te conduisent et t'égarent. Quelqu'un te dit d'aller et tu vas." N'était-ce pas ce qu'il était en train de vivre encore une fois ? "Que dois-je faire ? Dire à cette demoiselle que je trouverai seul mon chemin ?"

Il en était toujours là dans ses réflexions quand ils arrivèrent au pied d'une montagne.

— Trébuchet vit là-haut, près du lac. Bonne route ! dit la demoiselle avant de faire demi-tour et de disparaître au galop.

Perceval observa un instant la montagne et se décida à la gravir. Si le forgeron était là, il fallait le trouver. L'ascension s'avéra pénible. Le chemin était aride et montait raide. Les sabots du cheval trébuchaient sans cesse sur les cailloux. Le soleil, déjà haut dans le ciel, tapait sur la tête du jeune chevalier, comme la massue s'abattait à coups répétés sur le crâne d'un adversaire. Le jeune homme se tenait sur ses gardes. À mesure qu'il grimpait, une sourde appréhension le gagnait. Ne disait-on pas que l'enfer était une forge ? Avait-il rendez-vous avec le diable là-haut ? De grosses gouttes de sueur couraient tout le long de son corps. Son cheval transpirait aussi à grosses gouttes et rechignait à avancer. Perceval devait tenir la bride serrée et piquer des talons. Sans cela son compagnon aurait fait demi-tour. Enfin, ils atteignirent le plateau tout là-haut. Un grand lac occupait presque tout l'espace. Aussitôt, le cheval y courut sans s'occuper de l'avis de son cavalier et plongeait la tête vers l'eau pour s'y abreuver. Perceval suivit son exemple. Une fois désaltéré, il observa les environs et remarqua une grotte creusée à flanc de montagne. Par moments, elle s'illuminait et poussait des grondements sourds et impressionnants.

— Allons-y ! ordonna Perceval à son cheval.

Près de l'entrée, il descendit de sa monture qui s'éloigna aussitôt. Perceval dégaina son épée, prêt à affronter le dragon s'il le fallait. La gueule monstrueuse creusée dans le roc grognait si furieusement que le sol tremblait sous les pieds de Perceval. Le jeune chevalier s'avança prudemment. La chaleur était insupportable. Perceval suffoquait. "S'il faut se battre dans cet antre, je ne pourrai jamais respirer !" s'inquiétait-il en s'aventurant davantage dans la grotte. Une lumière vive jaillissait à intervalles réguliers depuis le fond cette caverne infernale et projetait

son ombre démesurée sur les parois. Soudain, l'origine du bruit et des flammes jaillit d'un coup. C'étaient des grandes machines qui s'élevaient et descendaient, soufflant à chaque mouvement sur un feu gigantesque. À côté des soufflets, un géant, torse nu, trempait la lame d'une épée dans une grande cuve d'eau. Au milieu des vapeurs, le forgeron aperçut Perceval qui s'avavançait vers lui. Il se redressa et le défia du regard. Perceval rangea vite son épée dans son fourreau. Il sortit l'épée du Graal et montra les deux morceaux à Trébuchet.

— Je viens la faire réparer ! cria Perceval.

Le forgeron fit un signe vers ses oreilles pour indiquer qu'il n'entendait rien à cause du grondement incessant des soufflets. Il indiqua la sortie à son visiteur.

— C'est l'épée du Graal, elle m'a été offerte par le Roi Pêcheur. Je l'ai brisée au cours d'un combat, expliqua Perceval quand ils furent à l'air libre.

Le forgeron ruisselant de sueur secoua la tête, l'air contrarié.

— Je sais que vous seul pouvez la réparer, insista Perceval.

— Non, grogna le forgeron.

— Comment ? s'indigna Perceval, vous ne voulez pas la réparer ?

— Non, je ne peux pas la réparer, rectifia le forgeron.

— Vous n'êtes pas Trébuchet ? s'alarma Perceval.

— Si, je suis Trébuchet, et c'est bien moi qui ai forgé cette épée, mais je ne peux pas la réparer. Une seule personne le peut. Et encore, rien n'est sûr.

— Et qui est-ce ? s'agaça Perceval. Devrai-je encore vivre mille aventures avant de la trouver ?

QUI ASSISTE À LA LUTTE À MORT ENTRE LES DEUX MEILLEURS CHEVALIERS AU MONDE

Trébuchet leva les yeux. De grands oiseaux traversaient le ciel. Perceval, les pieds sur terre, s'impatientait.

– Qui est cette personne ?

Le forgeron soupira et fixa Perceval.

– Toi, dit-il enfin.

Perceval sentit son sang bouillir jusqu'aux racines de ses cheveux.

– Tu te moques de moi, forgeron ! accusa-t-il durement Trébuchet. Crois-tu que j'aurais parcouru tout ce chemin si je pouvais la réparer ?

– J'ai bien dit que ce n'était pas sûr, précisa Trébuchet. Et à te voir aussi emporté, je doute que tu réussisses.

– Dis-moi ce que je dois faire ! ordonna Perceval.

– Tu dois présenter les deux parties l'une à l'autre et voir si elles acceptent de se réunir.

Perceval brandit les deux morceaux, les approcha l'un de l'autre. Une lumière enveloppa alors l'épée qui se ressouda sous les yeux ébahis de Perceval et de Trébuchet.

– Ça alors, j'ai réussi ! s'exclama-t-il. Elle est comme neuve !

– Puis-je regarder ? demanda Trébuchet, dubitatif.

Perceval lui tendit l'épée.

– La soudure n'est pas parfaite, ronchonna Trébuchet, on peut encore voir la trace.

Perceval lui arracha l'épée des mains et observa la fine cicatrice visible des deux côtés de la lame.

– Ce n’est rien du tout ! balaya Perceval, satisfait. Elle est ressoudée, voilà tout ce qui compte. Adieu, forgeron !

Et, sans attendre, Perceval s’éloigna, cherchant son cheval du regard. Il l’aperçut, les quatre jambes dans l’eau du lac, en train de boire. Perceval allait le rejoindre lorsqu’il se figea d’un coup. Un chevalier en armes approchait. D’où sortait-il ? Son armure étincelait sous les rayons du soleil. Son heaume, son haubert, son écu, tout était blanc ou d’argent. Jamais Perceval n’avait vu de chevalier aussi magnifique. Même Yvain, qu’il avait pris pour un ange, n’avait pas cette allure. Cette vision plongea Perceval dans un état d’émerveillement profond. Il aurait pu se jeter à genoux et vénérer le chevalier blanc, mais celui-ci gâcha tout.

– Donne-moi cette épée ! ordonna-t-il.

La voix était si autoritaire qu’elle fit l’effet d’un camouflet à Perceval.

– Cette épée est à moi ! s’indigna-t-il. Si vous la voulez, il faudra me la prendre !

– Tant pis pour toi ! clama le chevalier blanc en sautant de son cheval.

Il tira son épée de son fourreau et se lança sur Perceval. Sa puissance et son habileté surprirent le jeune Gallois. Il était obligé de reculer pour parer les coups.

– Me donneras-tu cette épée ? l’interrogea encore le chevalier blanc.

– Seule la mort pourra me l’arracher ! cria Perceval.

Il sentait bien que jamais il n’avait eu à affronter un tel adversaire. Ce serait un honneur que de le vaincre. Il se jeta en avant et rendit coup pour coup. Les épées s’entrechoquaient, les écus tremblaient, les coups pleuvaient, mais aucun des deux combattants ne parvenait à prendre le dessus.

– Donne-moi cette épée, jeune homme, ou je serai contraint de te blesser, à mort peut-être ! tenta de le raisonner le chevalier blanc.

– Abandonnez ou c'est votre sang qui coulera ! riposta Perceval.

Le chevalier blanc redoubla ses coups et sa force. Perceval accrut encore son ardeur, il repoussait son ennemi. Soudain, le chevalier blanc bondit sur le côté et son épée déchira la cote de mailles de Perceval, entaillant sa chair profondément. Perceval vit rouge, il rugit vers son adversaire et lui transperça la cuisse gauche. L'instant d'après, le blanc le blessait à nouveau. La passe suivante, c'était Perceval qui le tailladait encore. En sang, les deux chevaliers s'écroulèrent bientôt, sans avoir réussi à se départager.

– Jeune homme, souffla alors le chevalier blanc, je dois te l'avouer : jamais je n'ai eu à combattre ton égal.

– Chevalier, c'est un honneur pour moi que de mourir de votre main, répliqua Perceval, car je ne vois pas ce qui pourrait me sauver. Dites-moi votre nom, je vous en conjure !

Le chevalier blanc ôta son heaume et se releva sur les coudes pour regarder son adversaire.

– Je suis Lancelot du Lac.

Perceval le dévisagea et sut que l'autre disait vrai. Il était beau comme un dieu, si beau qu'on ne parvenait pas à détacher ses yeux de son visage, si beau que Perceval ne sentait plus ses blessures. Une nouvelle douleur fendait son âme.

– Ô malheur, je suis damné ! gémit Perceval. Jamais je n'aurais levé l'épée sur toi si j'avais su qui tu étais. Je crois même que je t'aurais donné l'épée du Graal !

– Nous sommes-nous déjà rencontrés ? l'interrogea Lancelot en se laissant retomber en arrière.

– Depuis que je suis chevalier, je n’entends parler que de toi et de tes exploits. Le roi Arthur, Gauvain, Bohort, Lionel... Ils m’ont transmis leur amour pour toi.

– Sois béni, jeune homme pour tous ces noms que tu cites... Ils sont si chers à mon cœur. Quel est ton nom ?

– Perceval le Gallois, répondit le jeune homme dans un souffle.

– Perceval ? Perceval ! appela Lancelot. Es-tu mort ?
Le Chevalier Vermeil ne répondit pas.

– Ainsi donc s’achèvent les aventures de Perceval le Gallois et de Lancelot du Lac. Guenièvre, Guenièvre, mes dernières pensées sont pour toi, chuchota Lancelot avant de sombrer dans le néant à son tour.

Les âmes des deux héros voguaient déjà vers les rivages du pays d’où l’on ne revient pas. Qu’allait-il advenir d’eux ? Que deviendrait la quête du Graal s’ils disparaissaient ?

DANS LEQUEL LA MAGIE FAIT DES MIRACLES

– Lancelot ! Perceval ! Réveillez-vous ! répétait la voix. Lancelot ! Perceval !

L’obscurité était complète. Perceval avait la sensation de flotter. Il se sentait bien, il se serait laissé aller si cette voix lancinante s’était tue. Mais elle insistait.

– Lancelot ! Perceval !

Elle l’empêchait de dériver, elle l’agrippait. Il eut envie de se retourner pour ne plus l’entendre et se rendormir.

– Lancelot ! Perceval !

– Quoi ? s’entendit crier Perceval, énervé.

Ce cri n’était qu’un souffle pourtant. Un souffle bien léger quand on est ainsi entre la vie et la mort. Mais déjà il était trop tard. La mort le relâchait. La voix avait gagné. Perceval sentait son corps s’éveiller. Ses mains bougeaient, ses pieds remuaient, sa respiration s’accroissait. À côté de lui, quelque chose ou quelqu’un s’animaient. Perceval se souvint. Lancelot ! Il ouvrit les yeux. Le chevalier blanc était allongé à ses côtés et reprenait vie tout doucement. Perceval referma les yeux. La lumière était éblouissante.

– Mon père ! s’exclama alors Lancelot. Vous m’avez pardonné !

À qui parlait Lancelot ? À Dieu ? Perceval rouvrit les yeux. Un vieil homme avec une grande barbe se tenait devant eux.

– Mon cher enfant, répondit le vieil homme à Lancelot, je n'ai rien à te pardonner.

– N'ai-je pas échoué dans la quête ? demanda Lancelot.

– Rien n'est définitif, rétorqua le vieil homme. Vous devez tous deux vous rendre immédiatement à Camelot auprès d'Arthur. Un miracle vous y attend !

– Impossible, nous sommes morts ! dit alors Perceval.

– Vos jambes me semblent en parfait état de marche, ironisa le vieil homme.

– Elles ont subi mille blessures et tout leur sang s'en est allé, contesta Perceval.

– Voilà qui est curieux car je ne vois rien de tout cela, répondit le vieil homme. Vos jambes comme vos bras sont aussi vifs qu'ils l'étaient avant votre rencontre.

– Impossible, nos bras sont transpercés comme des passoirs tant ils ont reçu de coups, répliqua Perceval.

– De ce que je vois, vos hauberts sont aussi neufs que le jour où on les a cousus, maintint l'autre.

– Vieil homme, tu dois être aussi aveugle que nous sommes blessés pour prétendre une chose pareille, s'agaça Perceval en se redressant.

Le vieil homme lui sourit.

– Regarde ! lui dit Perceval, Lancelot est aussi rouge que moi, mais c'est son sang qui recouvre ses armes couleur argent !

– Regarde toi-même ! protesta l'autre d'un ton espiègle. Lancelot est aussi éclatant qu'un sou neuf !

Perceval observa Lancelot : le vieux disait vrai. Lancelot était aussi immaculé que lorsqu'il lui était apparu plus tôt. Plus une trace de blessure, plus de sang, rien !

Perceval leva ses bras meurtris. Il était guéri lui aussi !

– Ça alors, fit-il en se relevant. C'était donc un rêve !
– Un cauchemar, tu veux dire, s'amusa Lancelot.
Merci qui ? Merci Merlin ! C'est lui qui a guéri nos blessures !

– Merlin ! s'exclama Perceval en scrutant le vieux qui n'était pas si vieux, tout compte fait. Il avait les yeux espiègles d'un enfant.

– Oh ! Je vous reconnais ! C'est vous qui m'avez aidé à déshabiller Yvan le Présomptueux !

– Bravo, tu as retrouvé tes sens, mon garçon, approuva Merlin. Ne perdez plus de temps. Nous nous retrouvons à Camelot !

Perceval n'eut pas le temps de poser d'autres questions. Merlin avait déjà disparu.

– Allons-y ! s'écria Lancelot, qui grimpait à cheval.

Perceval réalisa que son destrier était là, lui aussi.

– Si Merlin peut tout faire avec sa magie, pourquoi a-t-il besoin de nous pour la quête du Graal ? demanda-t-il à Lancelot.

Le chevalier d'argent partit d'un grand éclat de rire et s'élança au galop. Perceval chevaucha longtemps avant de réussir à le rattraper. Lancelot s'était laissé faire, il avait envie de parler.

– Raconte-moi ta rencontre avec le Roi Pêcheur, demanda-t-il dès que Perceval fut à ses côtés.

Perceval raconta tout : sa rencontre sur la rivière avec celui qu'il avait pris pour un simple pêcheur, l'invitation au château, la gentillesse de son hôte et son don de l'épée précieuse, le défilé de la Lance qui saigne et du Graal et... son mutisme devant tant de prodiges.

– J'ai appris ensuite par un ermite que je suis resté muet à cause d'une faute très grave que j'avais commise, confia Perceval, le cœur lourd.

— Qui peut se vanter d'être parfait ? tenta de le reconforter Lancelot. Moi aussi j'ai échoué. J'ai vécu la même aventure que toi au château du Roi Pêcheur.

— Pas tout à fait ! riposta Perceval. Gauvain m'a raconté que tu avais posé les questions, mais que tu n'avais pas voulu regarder à l'intérieur du Graal.

— Je n'ai pas pu, rectifia Lancelot.

— Mais... pourquoi ? insista Perceval.

Lancelot hésita un instant puis déclara :

— J'aime d'amour la plus belle dame du monde, mais je n'en ai pas le droit, confia-t-il. Tu te souviens de la jeune fille qui portait la coupe sacrée lors du défilé ?

Perceval approuva d'un signe de tête.

— Elle s'appelle Hélène, elle est la fille du Roi Pêcheur.

Lorsqu'elle s'est approchée pour que je puisse regarder à l'intérieur du Graal, son visage s'est métamorphosé. Soudain, c'est celui de la dame que je vénère qui est apparu devant moi et je n'ai pas pu en détacher mon regard. Entre elle et le Graal, j'ai choisi. C'est à ma dame que je voue ma vie. Jamais je ne renoncerai à mon amour. Ce serait la trahir.

— Oh ! fit Perceval.

Le souvenir de Blanchefleur lui apparut soudain. Il avait cru aimer la jeune femme, mais ses sentiments lui parurent soudain bien pâles par rapport à ceux de Lancelot pour sa dame. Entre le Graal et Blanchefleur, Perceval avait choisi la quête, sans hésiter. On pouvait donc se tromper soi-même sur la profondeur de ses sentiments ? Comment savait-on que l'on aimait vraiment ?

QUI VOIT L'ARRIVÉE DE DEUX HÉROS À CAMELOT

Camelot surgit d'un coup au-dessus de sa belle colline. Perceval en eut le souffle coupé. Le château était gigantesque. Ses tours s'étiraient vers le ciel, protégées par des remparts aussi massifs qu'infranchissables. Le soleil réfléchissait ses rayons dans ses pierres d'or et un beau fleuve bénissait ses fondations.

Perceval avait arrêté son cheval pour admirer le spectacle.

— N'es-tu donc jamais venu à Camelot ? s'étonna Lancelot en se retournant vers son compagnon.

— Si, une fois, dit Perceval. Mais j'étais tellement préoccupé par l'idée de devenir chevalier que je n'avais pas trop fait attention au château. J'ai l'impression de le voir pour la première fois.

— Quand j'étais petit, Merlin me répétait souvent qu'il ne suffisait pas d'avoir des yeux pour voir ! fit Lancelot en riant.

— Merlin est ton père ? Tu l'as appelé ainsi l'autre jour, se souvint alors Perceval.

— Non, mon père était le roi de Benoïc, de l'autre côté de la mer. Il est mort quand j'étais encore dans les couches. La Dame du Lac m'a élevé avec Merlin. C'est lui qui m'a offert mon premier arc, mon premier cheval, ma première épée. Il m'a appris à jouer aux échecs. Et tant de choses qu'un père apprend à son fils que je le considère comme mon père de cœur.

Le visage du vieux Benoît s'agita d'un coup dans la mémoire de Perceval. Le compagnon de sa mère l'avait

initié à l'équitation et aux échecs, lui aussi. Il lui avait appris à lire et à écrire. Il faisait souvent des commentaires incompréhensibles, mais il avait toujours fait preuve d'une patience infinie. Perceval n'avait même pas envisagé de lui rendre visite après l'annonce de la mort de sa mère. Qu'était-il devenu ?

Tout à ses réflexions, Perceval traversa le pont-levis de Camelot à la suite de Lancelot. De grands cris de joie l'arrachèrent à ses pensées.

– Lancelot ! C'est Lancelot ! Il est avec Perceval !
criait-on en écho autour d'eux.

Les deux chevaliers avaient à peine posé le pied à terre que le roi Arthur arrivait en courant, entouré de Gauvain et des autres chevaliers.

– Lancelot ! cria Arthur en le serrant dans ses bras un long moment.

– Perceval ! fit Gauvain en donnant de grandes tapes dans le dos au jeune chevalier.

– Perceval, sois le bienvenu, déclara Arthur aux anges. Merlin a donc dit vrai. Nos deux héros sont de retour !

– Où est Merlin ? demanda Perceval.

– Il est reparti, leur apprit Arthur. Il nous rejoindra demain à midi autour de la Table ronde. En attendant, nous allons fêter votre retour comme il se doit !

– Lancelot, mon ami ! déclara un retardataire en étreignant à son tour le chevalier blanc.

– Keu, mon frère ! fit Lancelot, ravi.

Perceval observait la scène. Lancelot était aimé de tous. Ses cousins Bohort et Lionel se pressaient autour de lui, comme Arthur et Gauvain, et toute une foule de chevaliers qu'il ne connaissait pas. On aurait dit qu'ils voulaient tous le toucher ou juste le regarder. Sa beauté faisait tant de bien ! Même Keu le persifleur était subjugué.

– Je suis si heureux de te voir ! s'exclamait-il en serrant encore une fois Lancelot dans ses bras. Même si tu n'as pas réussi à te débarrasser du petit paysan rougeaud.

L'insulte était si grossière que Perceval ne comprit pas tout de suite que le frère du roi parlait de lui. Mais le coup d'œil narquois de Keu dans sa direction ne laissait aucun doute. Le sang de Perceval ne fit qu'un tour !

– Viens donc que je te casse le deuxième bras, rugit Perceval, la main sur l'épée.

– Keu, ne commence pas ! le rappela à l'ordre Arthur. Perceval, pardonne-lui et que ce jour soit un jour de fête !

Le roi entraîna vite Perceval avec lui dans la salle commune. La reine approchait en courant.

– Perceval ! s'exclama-t-elle. Je suis si heureuse !

Encore une fois, Perceval fut ébloui par sa beauté prodigieuse. Il s'apprêtait à se jeter à ses pieds, mais la reine passa devant lui sans s'arrêter. Perceval se retourna pour la regarder et la vit se jeter sans retenue dans les bras de Lancelot. Déjà, Arthur entraînait Perceval dans la grande salle, lui et tous les autres chevaliers, laissant seuls la reine et Lancelot.

Arthur le fit asseoir à ses côtés. Les chevaliers et les dames s'installèrent au plus près d'eux. Tous voulaient entendre le récit de ses aventures. Avec fierté, le jeune homme sortit l'épée du Graal de son fourreau et la fit passer autour des tables.

– L'épée sacrée a pu être ressoudée, déclara-t-il.

Et il raconta son aventure jusqu'à la grotte de Trébuchet et sa rencontre avec Lancelot.

– Jamais je n'ai eu à combattre un tel guerrier ! s'écria Perceval.

– Moi non plus ! approuva Lancelot qui venait les rejoindre avec Guenièvre.

Arthur installa le chevalier blanc entre lui et la reine et Lancelot s'exclama :

– Perceval m'a tué !

– Lancelot m'a tué ! surenchérit Perceval en riant.

– Que s'est-il passé ? s'effraya la reine.

– Merlin nous a arrachés à la mort, révéla Lancelot.

– Je me demande bien ce qu'il nous réserve comme surprise demain, dit Arthur.

– Faisons-lui confiance, proposa Lancelot. Sachons vivre le moment présent.

Lancelot avait-il raison d'être aussi confiant ? Mais n'importe qui pouvait voir que son bonheur était complet en cet instant. Il rayonnait comme le soleil et, autour de lui, tous profitaient de sa douce lumière. Perceval se serait-il senti aussi bien s'il avait su la cruelle désillusion qui l'attendait le lendemain ?

OÙ PERCEVAL PASSE L'ÉPREUVE DU SIÈGE PÉRILLEUX

Comme elle était impressionnante, cette gigantesque Table ronde ! Comme il avait hâte de trouver son nom inscrit sur l'un de ses sièges ! Quand Perceval le découvrit, il en éprouva une joie si grande qu'il pensait qu'elle remplirait toute sa vie désormais.

– Perceval, déclara le roi Arthur, nous sommes très heureux de t'accueillir autour de la Table ronde. Tu vois, ton siège t'attendait.

Keu bougonna quelque chose mais Gauvain, assis sur le siège voisin, lui donna un coup de coude dans les côtes pour le faire taire.

Perceval, radieux, prit son temps. Il laissa glisser ses mains sur le bois sculpté du dossier et sur les lettres d'or de son nom gravé. Il allait s'asseoir quand il aperçut un siège vide près de celui d'Arthur.

– À qui est cette place ? demanda-t-il.

– C'est le Siège Périlleux, lui apprit Arthur. Il est réservé à celui qui révélera les mystères du Graal.

– Autant dire qu'il n'est pas pour toi, freluquet ! compléta Keu, narquois.

– Que veux-tu dire ? s'énerva Perceval. N'ai-je pas trouvé le château de Corbenic ? N'ai-je pas vu le défilé du Graal ? N'ai-je pas en ma garde l'épée sacrée ?

– Cher Perceval, tu as approché le Graal plus près qu'aucun de nous, avec Lancelot, tenta de le calmer Arthur. Mais pour l'instant, la coupe garde ses mystères

et le Siège Périlleux doit rester vide. Je souhaite de tout cœur que tu puisses t'y asseoir bientôt.

— Que ce petit paysan gallois remporte la quête, c'est impossible ! le contredit alors Keu.

Une tempête de protestations se leva contre Keu. Tous les chevaliers de la Table ronde, Lancelot, Arthur, Gauvain et les autres, désapprouvaient le frère du roi. Seul Perceval resta silencieux. Mais quand le calme fut revenu, il jeta l'épée sacrée sur la Table ronde et déclara d'une voix blanche :

— Voici l'épée du Graal ! Elle m'a été confiée par le Roi Pêcheur en personne pour accomplir cette mission. Oui, j'ai échoué la première fois et l'épée s'est brisée ! Mais j'ai pu la ressouder. Je retrouverai bientôt le château et cette fois je poserai les questions qu'on attend de moi.

— Nous n'en doutons pas, s'empressa de le calmer Arthur. Et alors tu pourras t'asseoir sur ce fauteuil.

— Non ! tonna Perceval. Je veux passer l'épreuve du Siège Périlleux maintenant !

— Perceval, c'est ta vie que tu risques ! le prévint Arthur pour le faire changer d'avis.

— Je risque ma vie chaque jour, riposta Perceval. Je sais que je suis l' élu !

Tous tentèrent de le dissuader, sauf Keu, qui s'amusa beaucoup.

Quand tous les arguments furent épuisés, Perceval se dirigea d'un pas décidé vers le siège que personne n'avait jamais osé occuper. Il l'écarta de la table, regarda Arthur et Lancelot qui n'osaient plus respirer, et s'y assit sans hésiter. Aussitôt un grondement terrifiant surgit des entrailles de la Terre. La lumière s'obscurcit. Un vent violent s'engouffra par les fenêtres et arracha Perceval du siège. Le jeune chevalier fut projeté sur un mur de la

salle et s'écroula sur le sol. L'instant d'après, le vent était tombé, la lumière avait retrouvé son intensité et un silence de plomb s'était abattu dans la salle de la Table ronde. Seul le corps inanimé de Perceval témoignait de la scène qui venait de se dérouler. La stupeur passée, Arthur, Lancelot et les autres chevaliers se précipitèrent vers Perceval.

– Il vit ! s'écria Lancelot.

– Dieu soit loué ! soufflait-on autour d'eux.

– Faut être gallois pour être aussi têtue, ne put s'empêcher de ricaner Keu. Mais il ne manque pas de cran, ce gamin.

– Perceval, Perceval, appelait doucement Arthur. Tu m'entends ?

– Oh ma tête ! gémit le jeune homme en portant une main à son front.

– Remercie Dieu de Sa miséricorde. Tu t'en tires avec une ou deux bosses seulement ! dit Arthur.

Des larmes coulèrent sur les joues de Perceval. Arthur avait tort. Perceval souffrait d'un mal plus grand que ces deux bosses apparentes : une immense déception s'était emparée de son âme. Il n'était pas le chevalier du Graal. Qu'allait-il devenir ?

– Perceval, lui chuchota Lancelot, ne perds pas espoir. Tu n'es pas mort en t'asseyant sur le siège interdit, rien n'est perdu.

Les cloches se mirent alors à sonner. La double porte de la salle de la Table ronde s'ouvrit d'un coup. Merlin, à n'en pas douter ! Perceval se redressa, aidé de Lancelot. Il voulait voir. C'était bien l'Enchanteur. Il n'était pas seul. Merlin avait promis un miracle. Il le tenait par le bras. C'était un tout jeune homme. On n'avait pas besoin de connaître son nom pour s'extasier. Il était merveilleux.



OÙ EST ENFIN RÉVÉLÉ LE NOM DU CHEVALIER DU GRAAL

— Voici Galaad, déclara Merlin, celui que nous attendons tous. C'est lui qui mettra fin aux Temps aventureux.

Perceval et les autres admiraient le nouveau venu en silence. Il était si beau ! Aucun visage ne l'avait jamais égalé en perfection. Aucun sauf un... Perceval regarda Lancelot puis Galaad et encore Lancelot. Le chevalier blanc rougit. Était-ce l'émotion ? Ou parce que tous les chevaliers le comparaient au nouveau venu ? C'était une évidence. Galaad ressemblait trait pour trait à Lancelot autant qu'un fils peut ressembler à son père.

Galaad mit un terme à ce silence gênant en se dirigeant vers le Siège Périlleux. Personne ne songea à l'arrêter. Le jeune homme s'assit. Aucun grondement, aucune tempête n'accueillit son geste. Mais sur le dossier du siège, au-dessus de sa tête, l'inscription SIÈGE PÉRILLEUX disparut. De nouvelles lettres d'or tracèrent un nom : GALAAD.

“Voici donc le chevalier du Graal”, songea Perceval. La grande déception qu'il avait ressentie plus tôt et qu'il croyait inconsolable s'était volatilisée. Galaad était un ange, à n'en pas douter. Comment le jalouser ?

— Mes seigneurs ! Mes seigneurs ! cria soudain un garde accourant, tout essoufflé. Une épée fichée dans un roc, là dehors !

Tous les chevaliers se précipitèrent aux fenêtres pour voir ce nouveau miracle.

Sauf Keu.

– Quoi ? Encore ? râla le frère du roi. On ne va pas tout recommencer quand même !

Merlin éclata de rire.

– Venez tous ! proposa-t-il aux chevaliers en prenant Galaad par la main.

Tous le suivirent. En chemin, ils croisèrent la reine Guenièvre et ses dames de compagnie.

– Mais que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Arthur.

Lorsqu'elle aperçut Galaad, elle se figea comme si elle avait vu un fantôme. Elle chercha Lancelot du regard. Le chevalier blanc se précipita pour lui saisir le bras.

– Venez, ma reine, lui dit-il. Un nouveau prodige nous attend à l'extérieur.

La reine se laissa entraîner avec ses dames. Sur la rive du fleuve, ils virent aussitôt l'épée fichée dans le roc. Merlin s'approcha et lut l'inscription qui y était gravée :

“Seul le meilleur chevalier au monde pourra libérer cette épée de sa prison.”

– À toi d'essayer, Lancelot ! proposa le roi Arthur.

– Cette épée ne m'est pas destinée, déclina Lancelot.

– Gauvain ? interrogea le roi.

– Mon oncle, il est impossible que je réussisse là où Lancelot échoue, annonça le neveu d'Arthur.

– Perceval ? tenta encore le roi.

– J'ai déjà deux épées, dit Perceval. Le fourreau de Galaad pend vide à ses côtés. À lui de tenter l'épreuve.

Galaad s'avança. Il saisit l'épée de sa main droite et la retira du roc sans effort apparent. Présentée au soleil, l'épée étincelait comme un joyau parfait.

– Oh ! s'extasia la foule.

– Mes amis, déclara alors Merlin, ce jour est un grand jour. Cette fois, la mission qui nous a été confiée sera menée à bien. Galaad aura besoin de votre aide. Partez

tous à la quête du Graal. Il est écrit que seuls deux chevaliers prestigieux l'accompagneront jusqu'au bout de l'aventure. Qui partira à la quête du Graal ? Qui mettra fin aux Temps aventureux ?

Dans sa tête, Perceval songeait : "Lancelot et moi."

Gauvain prit la parole le premier.

– Demain, à l'aube, je partirai à la quête du saint Graal. J'y consacrerai un an et un jour.

Perceval, Bohort et son frère Lionel, et tous les autres répétèrent en chœur ce serment. Perceval ne rêvait plus que de mettre ses pas dans ceux de Galaad. Il avait trouvé son guide, il ne se laisserait plus mener par le hasard. Il avait retrouvé tout son enthousiasme et, pendant la messe, il remercia Dieu de lui offrir cette deuxième chance. À la sortie de l'église, Perceval s'éclipsa hors de Camelot. Il avait besoin de se retrouver seul avant de se jeter dans les festivités avec les autres. La forêt l'accueillit à bras ouverts. Il courut à travers les arbres et l'exercice lui fit du bien. Ses pensées restaient calmes quand son corps se mettait en mouvement. Serein, il prit le chemin du retour lorsqu'il entendit des voix.

– Mais comment est-ce possible ? S'il est bien ton fils et celui d'Hélène, il devrait être encore un tout petit enfant !

Perceval s'approcha sans un bruit. C'était la reine ! Elle s'était isolée dans la forêt avec Lancelot.

– Guenièvre, répondit le chevalier blanc, tu sais bien que Merlin se joue du temps qui passe ! Et il en a assez d'attendre. Je croyais que c'était le Roi Pêcheur qui m'avait tendu un piège en donnant à sa fille Hélène ton beau visage. Je n'en suis plus si sûr aujourd'hui. Merlin a peut-être tout manigancé.

– Quand je pense que tu le considères comme ton père ! lui lança Guenièvre.

— Comment lui reprocher de vouloir mener la quête à son terme ? répliqua Lancelot. J'ai anéanti tous ses espoirs. Il a dû trouver une solution.

— À nos dépens, commenta la reine. Puisque tu me quittes déjà.

— Je dois protéger Galaad, expliqua Lancelot. Mille dangers l'attendent. Mais je reviendrai, tu le sais.

Dans sa cachette, Perceval sourit. Ainsi, Lancelot partirait le lendemain avec Galaad. Il les suivrait. Accompagner les deux meilleurs chevaliers au monde, n'était-ce pas la promesse d'aventures extraordinaires ?

QUI VOIT LA DÉFAITE DE LANCELOT

Ce matin-là, Perceval se leva tôt, bien avant que les rayons du soleil ne percent à l'horizon. Il s'habilla vite. Il voulait être prêt avant Galaad et Lancelot. Dans la chambre, Gauvain et Bohort dormaient encore. Une fois prêt, Perceval se faufila à travers Camelot endormi. Même les serviteurs n'étaient pas levés. Dans la grande salle, le silence régnait. La porte du château était grande ouverte. "On aura oublié de la fermer après les festivités de la nuit", se dit Perceval. Le jeune homme se croyait seul, jusqu'au moment où ses yeux distinguèrent une silhouette dans l'obscurité du perron. Perceval reconnut tout de suite ce dos, recouvert d'un grand manteau. Il se dirigea vers lui.

– Merlin ! appela-t-il doucement quand il fut à ses côtés.

L'Enchanteur avait le regard fixé dans la nuit. Il semblait voir quelque chose que Perceval ne pouvait percevoir.

– Bonjour, mon jeune ami, dit-il enfin en reportant son attention sur Perceval. Je sens qu'une question tourbillonne dans ta bouche.

– Qu'y a-t-il dans le Graal ? demanda Perceval sans détour.

Merlin éclata de rire.

– Si je le savais, cette quête garderait-elle son sens ?

Devant la moue contrariée de Perceval, Merlin ajouta :

– Et si je te disais que lorsque les mystères du Graal seront révélés, le royaume de Dieu s’étendra sur la Terre ?

– Mais serai-je l’un des trois chevaliers ? voulut savoir Perceval.

– L’avenir reste à écrire, fit l’énigmatique Merlin.

– Mais vous vous êtes penché sur mon berceau ! protesta Perceval. Je suivrai Galaad et Lancelot, et tous les trois nous remporterons le Graal !

– Tu peux encore les rattraper ! assura Merlin.

– Quoi ? Ils sont déjà partis ?

– Galaad est parti le premier. Quand il l’a appris, Lancelot a sauté sur son cheval et a disparu à son tour, s’amusa Merlin.

– Vite, mon cheval ! s’écria Perceval. Quelle direction ont-ils prise ?

Merlin haussa les épaules.

– Tu dois affronter tes propres épreuves ! Quand tu seras prêt, tu retrouveras Galaad... ou pas !

Merlin fit volte-face et disparut dans la salle, plantant là Perceval interloqué.

Perceval sella lui-même son cheval et s’élança droit devant lui. C’était encore le plus sûr moyen d’avancer ! Il chevaucha pendant deux jours sans rencontrer personne.

“Pas la moindre aventure, pas le moindre chevalier !” se désespérait-il déjà.

Quand, soudain, des cliquetis répétés envahirent le silence. On se battait par ici !

Perceval éperonna son cheval. Le fracas s’accroissait. Ce n’était pas un combat, c’était une bataille. “Je réclame un chevalier, je suis servi !” se réjouit Perceval. Il surgit enfin de la forêt et déboucha sur les hauteurs d’une belle colline qui faisait face à une deuxième colline où

était construit un château. Entre les deux reliefs, deux armées se massacraient. Des chevaliers noirs et des chevaliers blancs. Perceval examina la scène pour comprendre qui défendait le château. C'étaient les noirs ! Les blancs les attaquaient et se rapprochaient du pont-levis. Perceval ne perdait pas une miette du spectacle. Son regard fut alors attiré par un chevalier au comportement étrange. Toutes ses armes étaient d'argent. Il bataillait au milieu des blancs. Ou plutôt contre les blancs.

“Lancelot ?” s’interrogea Perceval. Le chevalier argent frappait avec violence sur les épées et les écus des chevaliers blancs autour de lui. Surprise ! Ceux-ci semblaient ne pas ressentir ses coups et le dépassaient sans faire attention à lui. Il se produisit alors quelque chose d’encore plus extraordinaire. D’un coup, le chevalier argent sembla s’affaïsser sur lui-même. Comme si son bras droit ne parvenait plus à porter son épée. Comme si son bras gauche ployait sous le poids de l’écu. Comme si sa tête ne pouvait plus supporter son heaume trop lourd. Comme si le haubert s’était vidé de toute sa substance comme le homard vidé de sa chair. Perceval s’élança du haut de sa colline. Il se fraya tant bien que mal un passage parmi les chevaliers blancs qui poussaient vers le château, se demandant ce que venait faire ce diable de Chevalier Vermeil au milieu de leur bataille.

– Lancelot ! Lancelot ! criait Perceval en se rapprochant de son ami.

Le heaume argent restait affaïssé.

– Lancelot ! cria encore Perceval quand il arriva à sa hauteur. Tu es blessé ?

Le chevalier argent ne répondit pas. Ses yeux étaient ouverts pourtant. Perceval attrapa la bride du cheval de son ami et l’arracha à la bataille. Les chevaliers blancs ne

tentèrent rien pour les retenir. Au contraire, ils s'écartèrent pour les laisser passer. La marée blanche se referma derrière eux et engloutit les derniers résistants noirs. C'en était fini de cette bataille.

Quand ils furent éloignés, Perceval aida Lancelot à descendre de cheval et l'allongea au pied d'un arbre. Il délaça le heaume. Le visage de son ami était blanc comme la craie, mais toujours si beau que Perceval en fut soulagé.

— Es-tu blessé ?

Lancelot fit non de la tête, mais des larmes brouillèrent ses yeux. Qu'arrivait-il donc à Lancelot, le meilleur chevalier au monde ?

OÙ PERCEVAL EST SAUVÉ PAR UN MYSTÉRIEUX CHEVALIER

On dit parfois que les douleurs les plus muettes sont les plus profondes. Perceval n'en doutait pas. Il suivait au pas le cheval de Lancelot qui semblait atteint du même mal que son maître. Lancelot n'avait pas prononcé un mot depuis la veille, lorsqu'il l'avait arraché du champ de bataille. Perceval respectait la souffrance de son ami. Tôt ou tard, Lancelot lui raconterait le mal qui le rongait. Le destin ou quelqu'un d'autre précipita ce moment car un petit ermitage se dessina bientôt devant eux. Saisissant l'occasion, Perceval dit à Lancelot :

– Arrêtons-nous ! Les ermites éclairent souvent nos difficultés.

Lancelot accepta et ils descendirent de cheval.

Quand il vit l'ermite, Perceval regretta un instant sa proposition. Le saint homme était petit, plus chauve qu'un nouveau-né. Mais c'étaient surtout ses yeux qui firent sursauter Perceval. Les deux billes noires minuscules semblaient embusquées dans leurs deux cavités cachées par des sourcils très épais.

– Mon frère, j'ai bien besoin de vos conseils, déclara Lancelot sans s'effrayer de l'allure du bonhomme.

– Asseyons-nous, proposa l'ermite, et racontez-moi votre aventure.

– Mon nom est Lancelot du Lac et voici Perceval. Nous sommes en quête du Graal. Hier, j'ai assisté à une bataille qui opposait des chevaliers noirs à des chevaliers blancs.

Perceval écoutait le récit de son ami, surpris de le voir aussi vite recouvrer la parole.

— J'ai pris le parti des noirs qui défendaient leur château et paraissaient les plus faibles. Au début, les chevaliers blancs ont paru ne pas sentir mes coups et puis, rapidement, j'ai perdu toute ma force. Une gigantesque torpeur m'a saisi et cloué sur place. Sans Perceval, je serais toujours là-bas.

L'ermite soupira.

— Lancelot du Lac, n'est-ce pas à toi que Merlin a répété qu'il ne suffisait pas d'avoir des yeux pour voir ?

Lancelot accusa le coup. Perceval sourit.

— Je ne comprends pas, riposta Lancelot. Les noirs étaient attaqués, ils allaient perdre, d'ailleurs ils ont perdu la bataille ! En quoi ai-je mal agi ?

— La bataille opposait ceux qui avaient le cœur pur et ceux dont l'âme était souillée. Les premiers avaient choisi des armes blanches, les seconds des noires. Vois dans quel camp tu t'es rangé !

— Ô mon Dieu ! geignit Lancelot.

— Heureusement, le mal n'a pas pu triompher, conclut l'ermite. Cette expérience doit te servir de leçon. La prochaine fois, ne sois pas aussi impulsif !

Perceval avait espéré que l'ermite arracherait Lancelot à son malheur. C'est le contraire qui se produisit. Le lendemain matin, à leur réveil, Lancelot annonça d'une voix grave :

— Perceval, tu dois continuer seul sur les traces de Galaad. Je ne suis pas digne de la quête. Je ne sais même plus reconnaître le bien du mal !

Perceval accusa le coup. Il peinait à accepter cette décision, mais renonça à argumenter. Lancelot, son héros, savait ce qu'il faisait.

– Où iras-tu ? demanda-t-il seulement.

– À Camelot, répondit Lancelot.

– Près de la reine, ajouta Perceval.

Lancelot observa Perceval, l'air surpris.

– On ne peut pas suivre deux quêtes à la fois, j'ai choisi la mienne, confia-t-il.

– Et Galaad ?

– Galaad ne vit que pour la quête, il ne peut échouer, il n'a pas besoin de moi, déclara Lancelot. Au revoir, mon ami. Que Dieu guide tes pas !

Perceval le regarda monter à cheval et faire demi-tour. Quand il disparut, Perceval eut un frisson, comme lorsque le soleil se cache derrière les nuages.

"Galaad ne doit pas être loin", tenta de se reconforter Perceval en s'élançant droit devant lui. Ce ne fut pas le fils de Lancelot qu'il rencontra un peu plus loin dans la forêt, mais une petite armée de quarante cavaliers.

– Qui es-tu ? le somma celui qui allait en tête et devait être leur chef.

– Perceval le Gallois, chevalier de la Table ronde du roi Arthur !

– Fais ta prière car tu ne l'es plus ! cria l'autre en s'élançant sur lui avec sa bande.

Perceval tira aussitôt son épée de son fourreau, mais ses ennemis le débordaient de partout. Son cheval, son brave compagnon, fut tué sous lui. Perceval roula à terre. Sans attendre qu'il soit relevé, ses ennemis le frappèrent encore et encore, sur la tête, les épaules. Perceval tentait désespérément de se mettre debout. Quelqu'un lui arracha son heaume. Sa tête nue allait être écrabouillée ! "Ce n'est pas possible ! paniqua Perceval, je ne peux pas mourir massacré par une bande de vauriens au coin d'un bois ! La quête m'attend !"



C'est alors que le miracle se produisit. Un chevalier apparut comme la foudre qui se déchaîne avant l'orage. Perceval aperçut un écu d'argent à la croix de gueules*. Le bon chevalier se jeta, l'épée levée, sur les assaillants de Perceval. Des cris épouvantés emplirent la forêt. Les bandits s'enfuirent en courant de tous les côtés.

– Ah ah ! les nargua Perceval, on fait moins les malins !

Le jeune chevalier se retourna pour remercier son sauveur. Il disparaissait déjà de l'autre côté des fourrés.

– Galaad ! Galaad ! cria-t-il, désespéré.

Le bon chevalier ne se retourna pas et disparut au plus épais de la forêt. Perceval se mit à courir derrière lui. Mais à pied, avait-il une chance de le rattraper ?

DANS LEQUEL PERCEVAL CROISE LA MORT DE PRÈS

Qui a déjà vu un oiseau blessé tenter de s'envoler sait à quoi Perceval ressemblait en cet instant. Embarrassé par ses armes, son écu, son heaume, il tentait désespérément de poursuivre sa course. Mais son élan était anéanti par une force plus grande. Des larmes de rage coulaient sur ses joues. Il refusait d'abandonner. Il était convaincu que s'il ne parvenait pas à rejoindre Galaad maintenant, il n'y parviendrait plus jamais. Adieu la quête du Graal, elle s'envolait sans lui. Perceval s'écroula au sol. Il se fit l'effet d'une grosse tortue coincée sur le dos qui s'agite pour rien. Épuisé, il abandonna la lutte. Ses jambes, ses bras se relâchèrent, son esprit aussi. Il s'endormit. Autour de lui, le jour déclina. Les ombres du crépuscule envahirent les sous-bois. Un craquement le tira de son sommeil. Perceval releva la tête. Une femme apparut devant lui. Perceval ne voyait pas ses traits, car elle tournait le dos à la lune. L'astre brillait autour de sa tête et Perceval crut avoir affaire à une fée. D'ailleurs, elle connaissait son nom et elle lui demanda avec douceur :

— Perceval, que fais-tu ?

— Ni bien ni mal, répondit-il, mais si j'avais un cheval, je ne resterais pas coincé ici !

— Si tu promets de venir à mon secours chaque fois que je te le demanderai, je te donnerai le plus rapide des chevaux, dit alors la femme.

— Je te le promets ! jura Perceval.

La femme disparut et revint peu de temps après, tenant par la bride le plus beau des étalons noirs. Perceval l'enfourcha et partit au galop si vite qu'il n'eut même pas le temps de remercier la fée. L'animal accéléra encore et Perceval se coucha sur lui pour ne pas être désarçonné. Le chevalier assistait, impuissant, au défilé du paysage. Les arbres avaient déjà disparu, les plaines succédaient aux vallées.

– Sais-tu où tu vas ? cria en vain Perceval à l'animal.

Le cheval le menait-il à Galaad ? Cette course endiablée était-elle l'œuvre de Dieu ou celle du démon ? À chaque enjambée de l'étalon, l'angoisse de Perceval augmentait. S'il tombait, il était sûr de se rompre le cou. S'il restait agrippé, il était sûr de finir dans les flammes de l'enfer. À moins que... ce vent frais chargé d'humidité, ce n'était pas l'enfer, mais l'air de la mer. Perceval reprit espoir. Il releva la tête pour tenter de comprendre où il était. Oui, c'était bien cela ! Le cheval courait vers la mer. Là devant, les vagues rugissaient, déchaînées. Mais ce sol sous les sabots, ce n'était pas le sable de la plage... C'était la roche d'une falaise ! Le cheval ne freinait pas, il se précipitait ! Pour la première fois de sa vie, Perceval connut l'épouvante. Il lâcha les rênes et se signa.

– Ô mon Dieu, aidez-moi ! hurla-t-il en tombant dans le vide.

Les vagues furieuses s'étiraient vers lui comme de grandes langues de serpents pour le dévorer. Il sentit l'eau pénétrer sa bouche, ses narines, ses oreilles. Et puis plus rien, un grand trou noir infini. Lorsqu'il revint à lui, Perceval flottait sur l'eau comme un morceau d'épave désolé. Il n'osait pas bouger. Seule sa position horizontale le maintenait en vie. Un geste et il serait aspiré dans les profondeurs de l'océan. En tournant la tête, il essayait

de voir le rivage. À droite comme à gauche, la mer semblait infinie. Sa situation paraissait désespérée. Pour se reconforter, il dressa l'inventaire des points positifs.

— Je ne suis pas mort, je ne suis même pas blessé, la tempête s'est calmée, je vogue sans avoir d'effort à fournir, c'est mieux que la course à pied. La seule inconnue, c'est : où vais-je ? Et cela, Dieu le sait !

Ces pensées le maintenaient en vie. Elles chassaient la faim qui brûlait son estomac, la soif qui embrasait sa gorge et sa bouche, le soleil qui consumait ses yeux. Enfin, son supplice prit fin. Une grande nef approcha. Perceval crut qu'il rêvait. Des bras puissants le soulevaient et l'arrachaient à la mer. On le déshabilla, on le baigna, on lui parla, on l'habilla d'une tunique de soie si douce que c'était une caresse sur la peau. Perceval se laissa faire, à demi conscient ou à demi endormi. Peu lui importait, il accueillait ces sensations, réelles ou imaginées, avec délices.

— Perceval ! Perceval ! l'appelait une voix.

Il hésita. La voix allait-elle le sortir de cet état si parfait ? La curiosité lui fit ouvrir un œil. Une femme très belle se tenait au-dessus de lui. Elle souriait.

— Suis-je vivant ? demanda Perceval.

— Oui, je peux te l'assurer !

Perceval se mit à rire. La vie était un don que seule la proximité avec la mort vous permettait d'apprécier. Perceval avait bien envie d'en profiter. Allait-il oublier la quête à laquelle il avait juré de rester fidèle ?

OÙ PERCEVAL SE PERD SUR LA NEF DES TENTATIONS

Il y avait si longtemps que Perceval n'avait pas connu une telle douceur, si longtemps que les bras d'une femme ne l'avaient pas bercé. Elle était si belle, cette hôtesse, avec ses yeux verts et ses belles boucles brunes. Les paroles qui sortaient de sa bouche vermeille étaient si flatteuses...

– Perceval, sais-tu que dans mille ans on célébrera encore ton nom ?

Elle lui offrit des mets délicieux et des vins voluptueux. Perceval but sans retenue et tous ses sens s'échauffèrent. Il trouva la dame encore plus belle. Elle en profita pour lui promettre le rêve de tout homme.

– Perceval, tout ce que tu vois est à toi pour l'éternité, lui susurra-t-elle à l'oreille.

Perceval se pencha pour embrasser les lèvres qui s'offraient, mais la dame se déroba.

– Tu dois d'abord me promettre de rester toujours avec moi.

Perceval promit tout.

La dame se mit à rire et s'allongea sur le lit en lui faisant signe de la rejoindre. Perceval se leva et marcha vers le lit. Son regard fut alors attiré par quelque chose qui brillait par terre. C'était son épée, celle du Graal. Elle était abandonnée négligemment au milieu de ses affaires. Il se baissa pour la ramasser et la poser près du lit. Mais alors, la croix que formait la poignée se mit à briller. Perceval

l'éleva devant ses yeux. Les pierres incrustées reflétèrent leurs éclats rouges et orange tout autour d'eux.

C'était magnifique. Mais des hurlements arrachèrent Perceval à sa contemplation : la femme se tordait de douleur.

Il voulut lui porter secours, elle le repoussa avec rage.

— Traître ! rugit-elle.

Perceval poussa un cri de stupeur. Le beau visage de la femme se transformait. Une créature du diable apparaissait. Perceval brandit son épée, prêt à l'affronter. Les éclats des pierres de l'épée crachèrent soudain de vrais feux. Le lit, la chambre, la nef entière... Autour de Perceval, tout s'enflammait et s'écroulait dans une puanteur atroce. Perceval se cramponna à son épée. La nef des tentations chavirait. Revoilà Perceval projeté à la mer. On aurait dit que toute son eau brûlait. Cette fois encore, Perceval fut ballotté comme un brin de paille dans la tempête. Cette fois encore, il s'en remit à Dieu et lui demanda de lui pardonner. Cette fois encore, il fut sauvé. Lorsqu'il s'éveilla, il avait échappé aux vagues et gisait sur un rivage désolé. Il remercia Dieu. Pourtant, un seul coup d'œil le renseigna : il n'était pas au paradis. Où avait-il donc échoué ? Dieu l'avait-il abandonné pour avoir cédé si rapidement à la fille du démon ?

DANS LEQUEL PERCEVAL REVIT L'ÉPREUVE D'YVAIN

Des brumes épaisses, des ombres gigantesques et surtout des cris effrayants : c'était tout ce que Perceval percevait en cet instant. Il décida d'attendre la lumière du jour avant de se jeter dans la gueule du loup. Car il ne doutait pas que cette contrée fût l'antichambre de l'enfer. Perceval grelottait de froid. Sa fine chainse de soie collait à sa peau. Elle était trempée. Impossible de faire un feu. Il se ferait repérer des créatures qui vivaient là. Il ne lui restait que son épée. Mais c'était l'épée du Graal et cela suffisait à Perceval pour garder l'espoir. Le jeune homme se cala entre deux rochers et attendit. Bientôt, une lueur parut à l'est. Rapidement, elle embrasa tout l'espace. Le spectacle était si beau que Perceval en fut rassuré. Dieu n'avait pas abandonné cette partie du monde. Il observa les alentours. Un tas de cailloux où rien ne parvenait à pousser. Un promontoire dominait l'ensemble. Perceval entreprit de le gravir, pensant qu'il y verrait au-delà de ce rivage. Les grognements n'avaient pas cessé de fendre l'air. Quelles bêtes sauvages peuplaient cette contrée ? Perceval grimpait en silence et étouffait ses propres cris. Ses pieds nus se blessaient sans cesse sur les arêtes tranchantes des pierres. Soudain, il se jeta derrière un rocher. Il venait d'apercevoir une créature aussi verte qu'un serpent, mais plus grosse que deux ours. "Un dragon !" s'alarma Perceval. Des petits cris terrifiés retentirent. Perceval leva la tête. Une touffe de poils fauves gémissait devant la bête. Celle-ci ouvrait la bouche pour la dévorer lorsque des

rugissements affolés arrêterent son geste. Au loin, une autre créature arrivait en courant.

“Un lion, comme celui d’Yvain !” réalisa Perceval.

Le fauve venait au secours de son petit, enlevé par le dragon. Que pouvait-il faire face aux flammes crachées par le dragon ? Ses plaintes fendirent l’âme de Perceval. Sans plus réfléchir, il bondit de sa cachette, l’épée en l’air. Surpris, le dragon réagit aussitôt en vomissant de nouvelles flammes. Sans écu, Perceval s’imaginait déjà aussi grillé que la saucisse sur le foyer, mais l’épée du Graal forma un écu autour de lui et repoussa le brasier. D’un seul geste, il leva la lame et de toutes ses forces l’abattit sur le cou du monstre. La tête vola, le corps s’effondra. Perceval avait vaincu le dragon. Il examina la créature sur toutes ses coutures. C’était vraiment la chose la plus stupéfiante qui soit. Tout son corps était recouvert d’écailles, pressées les unes contre les autres. Le diable avait-il inventé la cotte de mailles avant les chevaliers ? Pendant ce temps, le lion léchait son petit qui poussait des petits cris de bonheur et sautillait autour de son père. Il se tourna ensuite vers Perceval et le fixa de ses petits yeux jaunes. Il poussa une série de rugissements, prit son petit dans la gueule et partit en courant. Perceval le regarda disparaître en souriant et reprit son ascension.

Une fois là-haut, une mauvaise surprise l’attendait. Il était sur une île ! Un gros caillou désert sans trace d’habitation. Seulement des arbres sur la pente nord et surtout des cris de bêtes. Combien de dragons, de lions ou d’ours féroces tapis dans ces gorges et ces talus en friche ? Perceval scruta la mer, tout autour de l’île. Aucune terre, aucun navire en vue. La mer était pourtant la seule issue

de secours. Ou pas. Perceval sentit sa gorge se serrer. Il ne devait pas céder au désespoir, mais sa situation en cet instant semblait bien désespérée. Toute la journée, il pria Dieu. La chaleur était étouffante. La soirée se recouvrit d'un manteau de fraîcheur et offrit un répit. Il ne fut que de courte durée. Car bientôt un froid vif et mordant tomba sur l'île avec la nuit. Perceval grelottait de tous ses membres. Tout à coup, un lion apparut. Perceval sursauta, il ne l'avait pas entendu s'approcher. L'animal s'avança doucement et se frotta contre son bras. Il s'allongea. Perceval comprit. Le fauve lui offrait son corps. Perceval se recroquevilla et se blottit contre l'animal. Il sentit aussitôt la chaleur et la douceur de la fourrure irradier tout son être. Là, entre les pattes de cette bête sauvage, il se sentait totalement en sécurité. L'animal le réchauffait et le préviendrait s'il y avait un danger. Perceval se laissa aller. Il dormit paisiblement cette nuit-là, comme seules dorment les personnes qui se savent protégées. Et il avait raison, car lorsqu'il s'éveilla le matin suivant, il aperçut au loin une nef. Perceval se leva en soulevant délicatement les grosses pattes du lion. Il ne rêvait pas. Une nef toute blanche voguait vers son île.

— On vient me chercher ! déclara Perceval tout content au lion. Merci, mon ami !

Et il dévala la pente vers le rivage en riant, heureux de vivre et de cette nouvelle aventure qui le rapprocherait du Graal.

OÙ PERCEVAL EMBARQUE SUR LA NEF MIRACULEUSE

Comme elle était belle et majestueuse, cette nef aux grandes voiles blanches ! Perceval en eut le souffle coupé. Sur son bordage, une inscription en lettres antiques proclamait : "Que nul ne monte ici s'il n'est plein de foi et pur de toute vilenie." Sans une hésitation, Perceval y entra. Il appela. Personne ne répondit. "C'est bien le vaisseau de Dieu", songea-t-il alors que la nef quittait déjà le rivage désolé. Une légère bise soufflait dans les voiles et le bateau semblait glisser sur l'eau. Perceval resta un long moment à observer l'horizon. Il n'éprouva aucune inquiétude. Au contraire, son âme s'était teinte de joie car il pressentait que cette direction était la bonne. Il entreprit ensuite de visiter le navire. Dans la cale, il trouva trois litières préparées. Sur l'une d'elles étaient disposés une tenue complète de chevalier et un surcot vermeil semblable à celui perdu sur la nef de la fille du démon. Perceval sourit. Ça, c'était pour lui ! Il ôta la chainse de soie et revêtit avec plaisir la belle tenue de chevalier. On dit que l'habit ne fait pas l'homme, mais Perceval se sentit aussitôt soulagé de partir à l'aventure habillé en guerrier. Il regagna le pont et s'installa à l'avant. Il voulait voir où la nef l'emmenait. La journée passa sans que Perceval n'aperçoive autre chose que la mer. L'océan semblait infini. Le jeune chevalier s'endormit sur le pont. Au petit matin, des cris d'oiseaux le réveillèrent.

— Terre ! s'écria-t-il en se redressant.

Ses yeux ne virent rien tout d'abord, sauf peut-être un minuscule point à l'horizon. Perceval ne le lâcha pas du regard et, bientôt, il grossit. Oui ! C'était bien un rivage ! Et les mouettes criaient au-dessus de sa tête. Une grande plage déserte apparut en effet et, soudain, un cavalier foula son sable. Plus il approchait et plus Perceval pressentait qu'il ne s'agissait pas de Galaad. Qui était le troisième chevalier qui partirait à la quête du Graal maintenant que Lancelot avait renoncé ? Était-ce Gauvain ? La nef s'immobilisa à proximité du rivage. Le chevalier s'approcha au galop. Perceval le reconnut alors.

– Bohort ! cria-t-il.

Le jeune cousin de Lancelot le salua et bondit de cheval. Il enleva la selle et rendit sa liberté à l'animal.

– Perceval ! s'exclama-t-il à son tour en grimpant sur la nef.

Émus, les deux jeunes hommes se serrèrent l'un contre l'autre.

– Comme je suis heureux de te retrouver ! fit Bohort, les larmes aux yeux.

La nef reprenait déjà sa route et ses deux occupants regardèrent la terre s'éloigner peu à peu.

– As-tu des nouvelles de Galaad ? demanda Perceval à son compagnon.

– Je l'ai vu hier, répondit Bohort. Il m'a sauvé de la plus terrible épreuve qui soit.

Une ombre passa sur son visage.

– Cela me fera du bien de te la raconter, je ne pense plus qu'à cela, ajouta-t-il en s'asseyant sur le pont. Il s'agit de mon frère, Lionel.

– Est-il... mort ? s'inquiéta Perceval.

– Non, démentit Bohort en secouant péniblement la tête. Mais je n'aurais jamais cru qu'un jour je serais

confronté à une telle épreuve. Mon frère est devenu mon ennemi mortel.

— Comment ? s'étonna Perceval. Nous nous connaissons peu, mais j'ai tout de suite remarqué l'affection qui vous lie. Elle est si évidente !

— Oui, approuva douloureusement Bohort. Sais-tu que lorsque notre père a été renversé et tué par son ennemi Claudas, nous avons été jetés en prison. Je n'avais pas sept ans et Lionel dix. Seule notre affection nous a permis de survivre. L'un sans l'autre, nous serions morts dans cette geôle. Nous avons réussi à nous enfuir grâce à Lionel et nous avons été recueillis par la Dame du Lac. Elle nous a élevés comme ses fils aux côtés de Lancelot. Ah ! Perceval ! Si tu avais pu nous voir alors ! Tous les trois, nous étions inséparables. Le jour, la nuit. Nous avons tout appris ensemble. À monter à cheval, à tirer à l'arc, à combattre à l'épée... Bien sûr, Lancelot gagnait toujours, mais grâce à lui, nous devenions meilleurs. Lionel a toujours eu un caractère fougueux, mais jamais il n'a été en colère contre Lancelot. Nous nous sommes juré fidélité à la vie à la mort. Jamais je n'en ai douté. Comme elle a été belle, notre enfance, dans le domaine du lac !

Perceval écoutait attentivement. Comme il enviait Bohort d'avoir grandi aux côtés de Lancelot !

— Aujourd'hui, tout cela est bien fini ! déclara avec amertume Bohort. Lancelot a renoncé au Graal et Lionel me hait de toute son âme.

— Mais que s'est-il passé ? voulut savoir Perceval.

— Tu veux savoir comment deux frères unis deviennent des ennemis mortels ? Alors écoute, mon ami, mon terrible récit, et tu me diras si je mérite la haine de Lionel.

DANS LEQUEL BOHORT CONTE SON DILEMME

— C'était un matin. Je venais de reprendre la route. J'étais joyeux car j'avais rêvé de Galaad la nuit précédente et je pensais que je me rapprochais de lui. C'était vrai, mais j'étais loin de m'imaginer comment. J'arrivais à un carrefour quand j'aperçus un spectacle odieux. Un homme à pied, torse nu, les mains liées dans le dos, se faisait fouetter jusqu'au sang par deux chevaliers. Mon sang ne fit qu'un tour. Je m'élançai vers eux pour venir en aide au malheureux. Celui-ci leva la tête et je le reconnus : c'était mon frère, Lionel ! Soudain, j'entendis un cri qui venait de l'autre route. Une jeune fille hurlait à l'aide. Un chevalier avait fondu sur elle et la tirait par les cheveux vers un fourré. Qui devais-je secourir en premier ? Mon frère ou la demoiselle ? Un instant, je repoussai mes émotions et me raisonnai : "Mon frère est fort, il tient encore sur ses jambes, tandis que l'honneur de cette demoiselle ne tient plus qu'à un fil." Je lançai mon cheval vers la jeune fille. Je me ruai sur le mauvais chevalier. Je parvins à le désarmer rapidement. Il criait grâce et je lui fis promettre de ne plus jamais s'attaquer à une demoiselle. Celle que je venais de sauver m'implorait de la raccompagner chez elle, mais je refusai. Je voulais en avoir fini au plus vite pour sauver mon frère. Je mis la jeune fille sur le cheval du chevalier et lui dis de rentrer au plus vite chez elle. Et moi, je me hâtai vers le carrefour. Hélas ! Lionel et ses tortionnaires avaient disparu. Je m'élançai au galop dans la direction qu'ils

avaient prise. Sans succès. À chaque fois que je croisais quelqu'un, je demandais si Lionel avait été vu. Rien. Il semblait s'être volatilisé. J'errai ainsi la mort dans l'âme trois jours durant. Enfin, j'arrivai à un ermitage et, surprise, mon frère était là, le torse bandé, assis devant la porte. Traduire ma joie serait impossible.

"Lionel ! ai-je crié en bondissant de mon cheval et en courant vers lui. Ah ! Mon frère, tu es en vie !"

J'allais l'étreindre dans mes bras, mais alors Lionel leva la tête vers moi. Il avait un regard que je ne lui connaissais pas. Un regard de haine et de folie.

"En vie, oui, mais pas grâce à toi. Quand nous étions enfants, je t'ai sauvé et protégé, et toi, chien, tu m'as abandonné quand j'avais besoin de toi pour sauver une inconnue ! Jamais un frère n'a commis une telle félonie. Nous nous étions juré fidélité, t'en souviens-tu ?"

Je me jetai à ses pieds en implorant son pardon :

"Mon frère ! Pardonne-moi ! J'ai eu le cœur déchiré, mais je savais que tu avais plus de chance de t'en sortir que cette demoiselle. Je suis sûr que tu aurais fait le même choix.

— Jamais ! Jamais ! hurla Lionel, fou furieux.

— Lionel, tentai-je de le raisonner, j'ai eu raison. Regarde, tu as réussi à te sauver !

— Je vais te tuer, Bohort", annonça alors Lionel et il attrapa son épée.

J'en restai pétrifié. Qu'il me déteste, qu'il m'insulte, je pouvais le comprendre, mais qu'il veuille me tuer de sa main, je ne pouvais pas l'admettre.

"Lionel, c'est moi Bohort ton frère, lui dis-je doucement pour le sortir de sa fureur.

— Je n'ai plus de frère !" brailla-t-il en se jetant sur moi.

Plusieurs fois, j'esquivai ses coups, mais je refusais de sortir mon épée. Alors pour me montrer qu'il ne plaisantait pas, il me donna un grand coup du plat de son épée. J'en tombai à genoux à ses pieds, à moitié assommé. J'entendis alors des cris. C'était l'ermite qui avait soigné Lionel. Il s'interposait entre nous. Pauvre homme. Il cria :

“Au nom de Dieu ! Renonce à cet horrible crime ! Aie pitié de toi !

– Poussez-vous ou je vous tue avec lui !” le menaça Lionel en levant son épée.

Le vieillard ne bougea pas et Lionel le fendit en deux.

Bohort s'interrompit. Il pleurait à chaudes larmes comme un enfant. Perceval était horrifié. Il posa sa main sur le bras de Bohort pour le réconforter. Le chagrin de Bohort était si grand qu'il fallut beaucoup de larmes pour le noyer. Quand il reprit son récit, ce fut pour annoncer que la fureur de Lionel n'avait pas faibli malgré le sang versé.

– Aussitôt après le meurtre odieux de l'ermite, il releva son épée pour me frapper, poursuivit-il d'une voix morne. J'aurais subi le même sort que le saint homme si Galaad ne s'était interposé. Je ne l'avais pas entendu approcher. J'étais paralysé par l'horreur. Galaad repoussa mon frère et lui dit : “Lionel, Dieu t'ordonne d'abandonner cette vengeance ! Ne sais-tu pas que sur le chemin de la quête, le diable s'attaque à nos points faibles ! Il n'a pas réussi à détourner Bohort par le trouble des sens, alors il s'est servi de toi. Bohort a surmonté son immense affection pour toi pour secourir la jeune fille. Toi, Lionel, tu as laissé le démon pénétrer ton cœur. La

quête est finie pour toi. Enterre ce saint homme et rentre à Camelot.” Lionel resta assis un long moment, puis il se leva et partit enterrer l’ermite. Il ne m’adressa pas un seul regard. Je sais bien que sa fureur était proportionnelle à l’amour qu’il me portait. Mais je reste terrifié à l’idée que sa haine était la plus forte.

Bohort ferma les yeux. Espérait-il ainsi refermer son récit ? Perceval respecta son silence et attendit. Bohort s’endormit. Il n’avait sans doute pas trouvé le sommeil depuis cette terrible épreuve. Perceval se leva et scruta l’horizon. La mer à perte de vue. Perceval songea à sa mère qu’il avait laissée mourir, à Blanchefleur qu’il avait abandonnée, à Lionel qui s’était senti trahi par son frère. Qu’il était difficile de vivre sans blesser ceux que l’on aimait ! Le Graal changerait-il quelque chose à cela ?

QUI VOIT LES RETROUVAILLES DES TROIS CHEVALIERS DU GRAAL

Au matin du troisième jour, Bohort et Perceval se pressaient sur le pont en plissant les yeux pour voir au-delà des vagues. Aucun rivage n'était en vue. Ce n'était qu'une question de temps. Après avoir banni Lionel de la quête, Galaad s'était tourné vers Bohort et lui avait dit :

– Cher Bohort, sors de ta peine car Dieu t'a choisi pour être l'un des trois chevaliers du Graal. Prends le chemin de la mer, Perceval t'y rejoindra. Et dans trois jours, ce sera mon tour. Il me reste une chose à faire, la plus importante, avant de partir avec vous.

Le soleil était au plus haut dans le ciel lorsqu'ils aperçurent le rivage. Un cavalier les attendait. Bohort et Perceval riaient et chantaient. Les épreuves étaient derrière eux. Galaad sauta de cheval et embarqua avec eux. Une nouvelle fois, Perceval fut touché par sa grâce. Il lui sembla que le jeune homme avait mûri. La lumière qui se dégageait de lui paraissait encore plus forte. "Quel personnage extraordinaire !" songeait Perceval, ébloui. Bohort était sous le charme de Galaad lui aussi.

Le regard de Perceval fut ensuite attiré par l'objet que tenait Galaad contre lui. Il était recouvert d'une toile précieuse brodée d'or, et la façon dont le jeune homme le tenait contre lui aiguïsa sa curiosité.

– Est-ce que c'est... commença Perceval sans oser nommer l'objet.

Galaad afficha un large sourire.



– Oui, mes amis, voici le Graal, déclara-t-il en découvrant partiellement la coupe sacrée.

– Oh ! firent Perceval et Bohort en chœur.

Perceval reconnut aussitôt la coupe qu’il avait vue chez le Roi Pêcheur. Ses pierres précieuses étincelaient au soleil.

– Le Graal ! s’exclama-t-il à voix haute.

– Le Graal ? surenchérit Bohort qui ne l’avait jamais vu.

– Oui, le Graal, approuva Galaad, radieux.

– Tu as trouvé le château de Corbenic ? interrogea Perceval.

– Oui.

– Tu as posé les questions ?

– Oui.

– Alors le Roi Pêcheur est guéri ? demanda encore Perceval.

– Oui.

– Mais où allons-nous alors ? La quête n’est-elle pas terminée ? se troubla Perceval.

– Non, la Bretagne est débarrassée des aventures, mais il nous faut encore rapporter le Graal sur la terre du Christ. Là seulement, il nous révélera les mystères de la vie.

– La terre du Christ ! répéta Bohort, stupéfait.

– Le voyage sera long, mais le Graal pourvoira à tous nos besoins ! annonça Galaad pour les rassurer.

C’était vrai. Jusqu’ici sur la nef, Perceval et Bohort n’avaient jamais ressenti la faim ou la soif. À présent, le pont se couvrait à intervalles réguliers de mets savoureux. Des fruits, frais ou secs, des poissons salés, du vin, de l’eau. Ils pouvaient bien atteindre les limites du monde dans ces conditions. La nef fendait les flots. “C’est sans

doute le souffle de Dieu qui gonfle ainsi ses voiles”, pensa Perceval. Il se sentait heureux, mais son esprit était comme toujours assailli de mille questions. Il regardait Galaad et se demandait s’il était fait de chair et d’os ou s’il était un ange. “Pourquoi ai-je été choisi ? Pourquoi Bohort a-t-il été choisi ? Pourquoi pas Gauvain ? Pourquoi... Pourquoi ?”

– Gauvain n’a jamais été candidat pour la quête, dit soudain Galaad.

Perceval le regarda, stupéfait. Avait-il pensé à voix haute ?

– Mais je n’ai rien dit ! s’exclama-t-il.

Les lèvres de Galaad s’étirèrent jusqu’à ses oreilles, ses yeux pétillèrent.

– Cher Perceval, j’entends toutes tes questions, annonça-t-il. Et je vais essayer d’y répondre. Pourquoi avez-vous été choisis, Bohort et toi ?

Perceval et Bohort écarquillèrent les yeux. Comme ils voulaient l’entendre, cette réponse !

– Vous êtes différents, tous les deux. Toi, Perceval, tu es comme l’enfant qui s’agite et s’étonne de tout. Toutes ces questions dans ta tête ! Un vrai tumulte ! Toi, Bohort, tu es pieux. Tu as le bien chevillé au corps. Le diable t’a envoyé maintes tentations, tu ne t’es jamais laissé surprendre.

Perceval rougit en pensant à la fille du démon. Lui s’était laissé tenter !

– Mais vous avez un point commun, tous les deux, poursuivit Galaad. Vous vous êtes mis au service d’une cause plus grande que vous, la quête du Graal. Pour elle, vous avez tout abandonné. Par vos mérites, vous avez prouvé que vous êtes dignes de cette mission divine.

– Gauvain aussi ! affirma Perceval.

– Gauvain est un excellent chevalier et Dieu l'aime et le protège. Mais il n'a pas entrepris la quête, il fait des conquêtes... À chacune de ses épreuves, il séduit une femme. À croire qu'il veut repeupler toute la Bretagne avec ses fils !

Perceval et Bohort éclatèrent de rire. C'était vrai : leur ami Gauvain était un séducteur-né.

Perceval était infiniment reconnaissant à Galaad. Savoir qu'il avait mérité sa place dans cette aventure le comblait au-delà de toute expression. Il se sentait confiant. Il lui suffisait de regarder Galaad pour être assuré de leur réussite. Il lui sembla pourtant qu'une ombre passa sur le visage de Galaad. Perceval était loin de se douter ce qui assombrissait le fils de Lancelot en cet instant.

QUI ENTEND LA CONFESSION DE GALAAD

— Je ne mérite pas votre admiration, déclara soudain Galaad.

Cette confession était si inattendue, si imprévue que Perceval et Bohort en restèrent sans voix. Ils n'avaient même pas pensé à demander à Galaad pourquoi lui faisait partie de l'aventure, c'était si évident. Il était le fils de Lancelot, le petit-fils du Roi Pêcheur, l'élus de Dieu. S'étonne-t-on de voir le soleil briller dans le ciel ? le vent pousser les nuages ? la pluie arroser la terre ?

— Je suis bien obligé de ressentir combien je suis différent de vous deux, confia alors Galaad. Je n'ai jamais couru à perdre haleine dans les bois, comme toi, Perceval. Je n'ai jamais eu à me mesurer à un frère ou à un cousin, comme toi, Bohort. Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. J'ai grandi en un clin d'œil.

— C'est normal, tu es un ange ! s'écria Perceval.

— Un ange ou la créature de Merlin ? s'exclama Galaad. Je suis en tout cas le fruit du mensonge. Pourquoi faites-vous cette tête ? Vous savez bien tous les deux que mon père Lancelot a juré fidélité à la reine Guenièvre. C'est même pour elle qu'il a renoncé à la quête. Mon père a été trompé. Quand il a échoué au château de Corbenic, on lui a fait boire un philtre pour lui faire croire que ma mère Hélène était Guenièvre.

Galaad s'interrompit et regarda au loin. Perceval et Bohort étaient bouleversés. Cette confession de Galaad, c'était un peu comme si on venait de retirer l'escabeau

sous leurs pieds. Un grand vertige les saisit l'un et l'autre. Car avec cet escabeau, c'était leur certitude de voyager avec l'être parfait qui basculait. Galaad avait une faille. Perceval et Bohort voulaient encore croire que cette petite fêlure ne comptait pas. Une trace imperceptible sur son armure de chevalier immaculé ! Mais ce fut comme si Galaad attrapait son beau costume et le déchirait d'un coup. La petite faille s'agrandit comme un trou béant lorsqu'il ajouta :

— Je n'ai jamais eu à me battre pour prouver ma valeur, déclara-t-il, je suis, c'est tout ! Merlin m'a fait naître et grandir et il est venu me chercher. Je me suis assis sur le Siège Périlleux en sachant que je ne risquais rien. Face à toutes les épreuves qui ont jalonné ma route, il m'a suffi de me présenter. Je n'ai aucun mérite.

— Et ton écu à la croix de gueules sur champ d'argent ? protesta Bohort. Il a bien fallu que tu te battes pour le gagner ?

Galaad secoua la tête et raconta :

— Quand je suis arrivé au monastère qui gardait cet écu merveilleux, des chevaliers se pressaient pour tenter l'épreuve. Il était écrit que seul l'élu pourrait le brandir et que tout autre qui tenterait de l'emporter serait estropié le jour même. Plusieurs ont essayé et, chaque fois, la même histoire s'est reproduite.

— Que veux-tu dire ? le pressa Perceval.

— Celui qui emportait l'écu parcourait deux lieues, puis se retrouvait face à un chevalier blanc, heaume baissé et lance pointée. Une rencontre suffisait ! Le chevalier blanc blessait son concurrent, lui arrachait l'écu pour le ramener au monastère.

— Et toi, tu l'as affronté et vaincu ! claironna Perceval.

– Non, démentit Galaad. Quand tous les chevaliers ont passé l'épreuve, le chevalier blanc m'a tendu l'écu magique et m'a dit : "Galaad, porte cet écu car il te revient, toi seul en es digne !"

– Oh ! s'exclamèrent Perceval et Bohort, déçus.

– Tu m'as sauvé dans la clairière quand j'ai été assailli par une armée ! Tu les as tous vaincus ! rebondit vite Perceval.

– Et tu m'as sauvé de la colère de mon frère. Lionel est un rude guerrier ! surenchérit Bohort.

– Je n'ai rien eu à faire ! insista Galaad. Souviens-toi, Perceval ! Quand ils m'ont vu, tes agresseurs se sont aussitôt enfuis. Mon épée a cinglé le vide absolu. Et dans ton cas, Bohort, je n'ai même pas eu à sortir l'épée du fourreau. Ton frère a cessé de te frapper dès que je le lui ai ordonné.

Perceval et Bohort auraient aimé trouver de nouveaux arguments, mais plus rien ne sortit de leurs bouches. Ils restèrent ainsi sans rien dire un long moment. Leurs pensées s'agitaient pour eux. Perceval sortit le premier de cette torpeur.

– Cela ne change rien, décréta-t-il. Tu es l' élu. Tu es notre guide pour cette mission.

Bohort fut d'accord avec lui.

– Merci, mes amis, dit Galaad. Vous avez probablement raison.

Pourtant, la raison ne suffisait pas à chasser la tristesse de Galaad. Perceval s'en aperçut et s'écria soudain :

– J'ai une idée ! Je sais comment nous pouvons juger de ta valeur !

DANS LEQUEL LE FER TRANCHE LES DOUTES

– J’accepte ! s’exclama Galaad.

Il riait. Toute sa nostalgie s’était envolée. Il adorait l’idée de Perceval. Ce dernier n’avait même pas eu à la prononcer.

– Quoi ? demanda Bohort, qui n’avait pas le même don pour lire dans les pensées.

– Nous allons nous mesurer, les armes à la main, lui traduisit Perceval. Comme ça, Galaad connaîtra sa valeur.

– Mais on ne peut pas faire une chose pareille ! s’opposa Bohort.

– Et pourquoi donc ? s’étonna Perceval. Le pont est assez large pour un combat à l’épée et nous avons tout le temps.

– On ne peut pas lever la main sur Galaad !

– Et pourquoi pas ? trancha Galaad lui-même. Il ne s’agit pas d’un combat à mort, juste d’un petit exercice. Cela nous fera le plus grand bien !

– Jamais je ne pourrais ! dit tout net Bohort.

– Et si je te le demande comme une faveur ? insista Galaad.

Bohort bougonna et jeta un œil noir à Perceval. Quelle idée ! Bravo !

– Allez, Bohort ! le motiva Galaad en sortant son épée. Bats-toi et ne retiens pas tes coups !

Ces mots propulsèrent Bohort dans le passé. À l’époque, c’était son cousin Lancelot qui les prononçait. Lancelot, le père de Galaad.

– Je n’ai jamais pu vaincre ton père, dit Bohort. Voyons si je peux battre le fils.

Perceval recula. Il réalisa en cet instant que l’enjeu dépassait Galaad. Lui aussi voulait connaître la valeur du fils de Lancelot. On ne respecte bien que ceux que l’on estime. Dans le cœur de Perceval, Galaad avait déjà gagné la première manche en mettant en jeu ce qui lui avait été donné par Dieu. Remporterait-il la deuxième ? Bohort était un redoutable chevalier. Ce n’était pas pour rien qu’il s’était entraîné toute son enfance aux côtés de Lancelot. Il était plus agile que l’hirondelle dans les griffes du chat, tout en ayant la puissance du taureau. Chacun de ses coups était précis et atteignait sa cible. Face à lui, Galaad avait peu d’expérience, mais sa force se révéla vite prodigieuse. Son épée brisait net l’élan de celle de Bohort et la repoussait sans ménagement. Ses pieds bougeaient sans cesse, comme s’ils dansaient. Ils tournoyaient de gauche à droite, virevoltaient devant, derrière, sautaient en haut, en bas. Le suivre donnait le tournis. Perceval resta ébahi devant ce ballet continu. Et ce qui devait arriver arriva : sous la violence d’un coup de Galaad, Bohort lâcha son arme.

– Mon cher Galaad, c’est un grand honneur pour moi d’être vaincu par toi, déclara-t-il, essoufflé.

– Je te remercie, Bohort, répondit Galaad en s’inclinant. C’est un honneur pour moi que d’avoir un compagnon tel que toi.

– À moi, s’écria Perceval, en prenant place face à Galaad.

– Je sais bien que personne ne t’a jamais vaincu, lui dit Galaad.

– Tu oublies ton père, répliqua Perceval.

– Vous vous êtes entretués, il ne t’a pas vraiment battu ! rectifia Galaad.

– Alors si tu me bats, tu surpasseras ton père ! dit Perceval.

Les deux chevaliers se turent et laissèrent parler leurs armes. À la vitesse de l’un répondait l’agilité de l’autre. À l’énergie de l’un répliquait la vigueur de l’autre. À l’adresse de l’un s’opposait la précision de l’autre. Le cliquetis rapide des épées tenait Bohort en haleine. Qui surpasserait l’autre ? Pourraient-ils éviter de se blesser ? Jamais Bohort n’avait assisté à un tel corps à corps. C’était un duel exceptionnel, comme si le bras droit et le bras gauche d’un même corps se mesuraient. Aucun ne voulait lâcher. Le soleil eut le temps d’achever tranquillement sa ronde dans le ciel. À la nuit tombée, Perceval et Galaad se battaient toujours. Un bon observateur aurait remarqué que les épées avaient légèrement freiné leur ardeur. Mais Bohort avait lui aussi relâché son attention. Ces deux-là ne parviendraient pas plus à se départager que Perceval et Lancelot. Ce ne fut pourtant que lorsque la nuit fut complète qu’ils acceptèrent de cesser le combat sur les prières de Bohort.

– Galaad ! La preuve est faite : tu es bien l’un des trois meilleurs chevaliers au monde. Perceval, la preuve est faite : tu as ta place sur cette nef.

– Qu’en dis-tu, Galaad ? Es-tu convaincu de mériter ta place ? demanda Perceval.

– Et toi, Perceval ?

– Oui ! répondirent-ils tous les deux en même temps.

Épuisés, ils se laissèrent tomber sur le pont, les bras en croix, les yeux vers la lune et les étoiles scintillantes.

Bohort s’assit auprès d’eux. Le temps était si doux.

— C'est vraiment étonnant, remarqua Perceval au bout d'un moment. Le bois du bateau reste chaud même la nuit, comme si c'était un corps vivant.

— Tu ne crois pas si bien dire ! lança alors Galaad. Il vient de l'Arbre de vie.

L'Arbre de vie, qu'est-ce que c'était ? Perceval était loin d'imaginer qu'il allait découvrir là les racines de toute l'histoire des hommes.

OÙ EST CONTÉE L'HISTOIRE DE L'ARBRE DE VIE

– Que savez-vous d'Adam et Ève ? demanda Galaad à ses deux compagnons.

– Ce que tout le monde sait ! répondit aussitôt Bohort.

Perceval approuva. Cette histoire-là, il la connaissait aussi. Sa mère, la Dame Veuve, avait refusé de lui enseigner le nom de ses ancêtres, mais elle lui avait souvent parlé d'Adam et Ève. Il récita à voix haute :

– Adam est le premier homme créé par Dieu, et Ève la première femme. Dieu avait conçu pour eux le Paradis, un jardin merveilleux rempli d'arbres fruitiers. Ils avaient le droit de manger n'importe quel fruit, sauf les pommes de l'Arbre de la connaissance. Dieu avait bien insisté, mais un jour, Ève cueillit un fruit interdit et le fit manger à Adam.

– Dieu les chassa alors du Paradis et les hommes devinrent mortels, conclut Bohort.

– Oui, mais savez-vous qu'en cueillant le fruit mortel, Ève détacha en même temps son rameau ? interrogea Galaad.

Perceval et Bohort secouèrent la tête.

– Cette partie de l'histoire est moins connue, déclara Galaad. Alors voilà : le rameau était toujours dans la main d'Ève quand elle se retrouva chassée sur Terre avec Adam. En souvenir de leur grande mésaventure, Ève décida de garder ce bout de bois. Mais où pouvait-elle le ranger ? Elle ne possédait rien, ni coffre ni étui. Elle

eut alors l'idée de le planter dans la terre à un endroit précis. L'arbre y prit racine et poussa tant et si bien qu'il posséda bientôt un vaste ombrage. Pourtant, tout en lui, son tronc, ses feuilles, ses branches, restait blanc comme la neige. Un jour, Adam et Ève étaient assis sous cet arbre et pleuraient la douleur de leur exil. "C'est l'Arbre de la mort, dit alors Ève, il porte en lui le souvenir de notre péché." À peine avait-elle prononcé cette parole que la voix de Dieu retentit : "Revenez à l'espérance et reconfortez-vous l'un l'autre, car la vie triomphera de la mort, sachez-le." Aussitôt, l'arbre devint aussi vert que l'herbe des prés. Adam et Ève l'appelèrent dès lors l'Arbre de vie. Il était la promesse que les hommes rentreraient un jour chez eux au Paradis et retrouveraient l'immortalité. Adam et Ève eurent l'idée de multiplier l'Arbre de vie. Ils prirent ses rameaux et les plantèrent dans la terre. Chaque fois, ils s'enracinaient et croissaient. Et bientôt ils recouvrirent toute la Terre.

– Tous les arbres descendent donc de l'Arbre de vie ! réalisa Bohort.

– Oui, approuva Galaad.

– C'est pour cela que tu disais que cette nef a été construite à partir de lui ? demanda Perceval.

– Non, ce bois-là, dit Galaad en caressant le pont, est celui de l'Arbre de vie.

– Mais comment est-ce possible ? s'étonnèrent Perceval et Galaad.

– Il était écrit qu'un jour des chevaliers élus de Dieu viendraient d'une contrée lointaine et que les hommes retrouveraient alors la route du Paradis. Pour aider ces chevaliers, Adam et Ève ont eu l'idée de construire un bateau qui les mènerait sans encombre jusqu'à la terre sacrée. Il fallait un bois qui ne pourrirait pas. Seul celui



de l'Arbre de vie possédait cette qualité. Adam et Ève ont coupé des branches chaque année. Il fallait être patient et ne pas prendre le risque de tuer l'Arbre de vie. Leurs descendants ont poursuivi la tâche et lorsqu'il y eut suffisamment de bois, les meilleurs architectes du temps ont construit cette nef. Depuis lors, elle navigue sur les océans en nous attendant.

Perceval et Bohort ne disaient rien. Tout prenait sens. Tout s'éclairait. Il manquait encore des pièces pour saisir l'ensemble, mais ils réalisaient pour la première fois l'étendue de leur mission. La quête les reliait à Adam et Ève. Pourraient-ils à eux trois effacer le péché originel ? Pourraient-ils rendre le Paradis aux hommes ?

OÙ LES HÉROS TOUCHENT AU BUT

La nef longeait des royaumes colorés et brillants. Les habitants étaient noirs ou blancs, habillés de la tête aux pieds ou nus des pieds à la tête, accueillants ou indifférents. Certains leur adressaient de grands signes pour les inviter. Mais la nef filait sans s'arrêter. Elle connaissait le chemin qu'elle devait emprunter, évitait les récifs et les autres dangers. Le diable avait sans doute renoncé à tendre des pièges aux chevaliers du Graal car aucune embûche ne freina leur voyage. Enfin, après des semaines de navigation, la nef aborda le rivage d'une terre inconnue. Galaad, Perceval et Bohort écarquillèrent les yeux. Tout ce pays crevait de soif et sans doute de faim. Le sol était si aride, si caillouteux que pas un brin d'herbe n'y poussait. Les pas ne pouvaient pas laisser d'empreinte ici et les êtres devaient disparaître comme la poussière s'en-volait au vent.

— Est-ce bien le royaume du Christ ? Tout est si sec ! s'exclama Perceval. Je m'attendais à une terre riche et grasse comme la Bretagne !

Galaad et Bohort ne répondirent pas, mais eux aussi avaient imaginé autre chose.

Les trois compagnons descendirent à terre. Galaad tenait le Graal, soigneusement enveloppé contre lui. Ils aperçurent les murs d'une cité un peu plus loin et prirent cette direction. Peu après, ils rencontrèrent un mendiant recroquevillé sous une grosse pierre pour échapper au soleil de plomb.

– Dis-moi, l’ami, comment s’appelle cette cité ? lui demanda Galaad.

L’homme secoua la tête sans répondre.

Galaad insista, le mendiant lui fit signe qu’il était muet.

– Parle ! s’écria alors Galaad, tu es guéri !

– Comment ? s’exclama le mendiant. Mais oui, je parle !

– Dis-nous à présent le nom de cette cité, répéta Galaad.

– C’est Sarras !

– Sais-tu où se trouve le Palais spirituel ? l’interrogea Perceval à son tour.

Le mendiant secoua la tête comme s’il était redevenu muet.

– Y a-t-il une église ? le questionna Galaad.

– Oui ! cria presque le mendiant, heureux de pouvoir aider les chevaliers qui lui avaient rendu la parole. Elle est à l’ouest de la ville, je vais vous montrer le chemin.

Les trois amis suivirent le mendiant jusqu’à la cité. Tout était si différent ici. Les lumières, les sons, les habits des hommes et des femmes.

– Miracle ! cria bientôt le mendiant chaque fois qu’il rencontrait quelqu’un. Ces chevaliers m’ont guéri ! Je parle !

Un attroupement se forma bientôt derrière eux et leur petit groupe grossit au fur et à mesure de leur progression dans la ville.

– Voici l’église, leur dit bientôt le mendiant.

Les trois chevaliers s’immobilisèrent. Chacun avait son Palais spirituel dans la tête. Perceval, qui avait vu Corbenic, avait imaginé un château dans le même genre. Bohort pensait qu’il y aurait d’immenses tours en verre

qui s'étireraient jusqu'au ciel. Galaad avait rêvé d'un bâtiment fait de nuages. Aucun n'avait vu juste. Le Palais spirituel était une petite bâtisse, toute simple et modeste. Se trompaient-ils d'endroit ? Galaad entraîna ses amis à l'intérieur. Un évêque les accueillit avec un large sourire, les bras écartés en signe de bienvenue :

– Soyez bénis, mes fils, je vous attendais. Vous voici dans le Palais spirituel.

C'était bien l'ultime étape de leur long voyage. Leurs péripéties n'étaient pourtant pas terminées. Dehors, les cris de la foule les prévenaient : le roi de Sarras envoyait des soldats pour les arrêter ! Il tolérait les chrétiens dans sa ville, mais il les détestait. Et encore plus ceux qui accomplissaient des miracles et rendaient la parole aux muets. Et pourquoi ne pas faire apparaître Jésus, tant qu'on y était ! Toute la population se convertirait ! Qu'advient-il alors du dieu auquel il avait voué sa vie ?

– Vite, mon père, réagit Galaad, voici le Graal, je vous le confie. Cachez-le bien jusqu'à notre retour !

L'évêque saisit la coupe sacrée et la fit disparaître dans une trappe invisible du sol dallé.

Déjà, les soldats pénétraient dans l'enceinte sacrée. Les trois chevaliers refusèrent de sortir leurs épées et de se battre dans la maison du Seigneur. Ils remirent leurs armes et suivirent docilement les gardes du roi.

Pouvaient-ils échouer si près du but ? Perceval scruta le visage de Galaad. Le jeune chevalier souriait, imperturbable. Mais mesurait-il toute la haine que leur portait le roi de Sarras ? La prison qu'il leur réservait n'était-elle pas un véritable enfer dont nul ne sortait vivant ?

DANS LEQUEL LA QUÊTE DU GRAAL SE REFERME

Une tour sans issue. C'était cela la prison imaginée par le roi de Sarras pour les trois chevaliers chrétiens faiseurs de miracle. Alors que les ouvriers scellaient les portes et les fenêtres, le roi fit crier cette annonce :

– Quiconque s'approchera de la tour ou tentera d'aider les prisonniers sera exécuté. Si ces étrangers sont capables de réaliser des miracles, qu'ils le prouvent maintenant aux yeux de tous ! Nous aurons bientôt la preuve qu'ils ne sont pas les détenteurs de la vraie foi.

Les chrétiens de la ville se rassemblèrent pour prier autour de la tour. Les premiers jours, les autres habitants se réunirent aussi, curieux de voir si un prodige survenait. Le mendiant était là. On lui fit raconter cent fois son histoire.

Parfois, une voix criait :

– Regardez, là dans le ciel ! Une croix !

Tout le monde levait les yeux. Seuls deux nuages s'éti-
raient un peu plus que les autres, rien de prodigieux.

– Regardez la colombe blanche sur la tour !

L'oiseau s'envolait et rien de plus ne se produisait.

Les jours passèrent et la place se vida.

Mais que devenaient Galaad, Perceval et Bohort à l'intérieur ?

Au début, Perceval et Bohort avaient paniqué.

– Est-il possible que nous échouions si près du but ?

– Bien sûr que non ! les rassura Galaad.

– Mais nous sommes condamnés à mourir de faim et de soif.

– Vous oubliez bien vite que le Graal nous a fourni la nourriture nécessaire lorsque nous étions sur la nef, leur rappela Galaad.

– Oui, mais nous n'avons plus le Graal. Il est dans l'église !

À ces mots, une grande lumière éclaira toute la tour et le Graal apparut. Aussitôt, le sol se couvrit de nourriture. Perceval fut pris de remords.

– Au cours de notre voyage, nous avons assisté presque chaque jour à des prodiges, déclara-t-il. Et pourtant, nous doutons encore.

– Tu as raison, Perceval ! dit Bohort. Dieu éprouve notre foi. Prouvons-lui notre confiance.

Une année entière passa ainsi. Chaque jour, le Graal se manifestait et les couvrait de bienfaits. Enfin, un matin, ils entendirent des bruits. On tapait sur la tour ! Les portes et les fenêtres laissèrent à nouveau passer la lumière. Quelle ne fut pas la surprise des gardes de découvrir les trois chevaliers vivants ! Leurs surcots n'étaient même pas sales ou déchirés. Leurs têtes n'étaient pas plus barbues ou ébouriffées qu'à leur arrivée. On aurait pu croire que les chevaliers étaient entrés la veille dans la tour ! C'était un miracle et tous les habitants de Sarras voulaient les toucher.

– Notre roi est mort ce matin, dirent-ils. Il est tombé malade le jour de votre arrestation. Avant de rendre son dernier souffle, il a ordonné que vous soyez libérés. Que l'un de vous accepte de devenir notre nouveau roi !

– Mes amis, leur dit Galaad, avant toute chose, nous devons prier notre Dieu. Lorsque nous aurons fini, nous vous donnerons notre réponse.

Les trois compagnons se rendirent directement au Palais spirituel, suivis par la foule. Ils entrèrent seuls dans l'église et fermèrent les portes. L'évêque les attendait près de l'autel. Il se tenait aux côtés du Graal, qu'il avait recouvert d'un simple voile.

— Voici venu le jour de la Révélation, annonça-t-il.

Galaad, Perceval et Bohort s'agenouillèrent et prièrent longtemps. Puis Galaad déclara à voix haute :

— Mon Dieu, après la révélation du Graal, fais-moi don de la vie éternelle.

Perceval et Bohort se jetèrent un coup d'œil inquiet. Que signifiait cette requête ? N'allaient-ils pas rapporter tous les trois en Bretagne la réponse tant attendue ?

Le cœur de Perceval battait à tout rompre dans sa poitrine, pressentant la scène qui allait se jouer. Galaad se tourna vers lui et l'embrassa chaleureusement. Puis il fit la même chose avec Bohort. L'appréhension de Perceval s'accrut encore. Galaad marchait maintenant vers le Graal et s'inclinait devant lui. Il tendit la main, souleva délicatement le voile et regarda dans la coupe sacrée.

— Je vois ! Oh mon Dieu ! s'écria-t-il, ébloui.

Et il s'effondra au sol. Perceval et Bohort se précipitèrent. Galaad était mort. Bohort fondit en larmes. Perceval restait prostré. Le Graal avait disparu.

— Mes fils, dit alors une voix, vous avez rempli votre mission. Le Graal a donné ce qu'il pouvait offrir aujourd'hui. Le chemin est désormais ouvert en chacun de nous.

C'était l'évêque qui parlait ainsi.

Perceval et Bohort veillèrent leur ami durant trois jours et trois nuits. Puis, suivant les instructions de l'évêque, ils déposèrent sa dépouille dans une tombe

déjà creusée dans la crypte. Perceval ôta ses deux épées et les plaça le long du corps de Galaad. Ils recouvrirent la tombe d'une grosse pierre en marbre sculpté. C'était fini. Ou presque...

OÙ NAISSENT DE NOUVEAUX DÉFIS

Perceval et Bohort marchèrent longtemps sur le rivage sans rien dire. Ils étaient tiraillés entre la peine d'avoir perdu leur ami Galaad et la joie d'être allés au bout de leur mission. La nef avait disparu. La quête du Graal était terminée.

– C'est donc fini ? fit Bohort, qui avait du mal à réaliser les derniers événements.

– Au contraire, tout commence. La quête du Graal a rapproché les hommes du Paradis. D'autres quêtes viendront et ouvriront les portes du jardin d'Adam et Ève.

– Est-ce là le message que nous rapporterons à Arthur ?

– Oui, mais... c'est toi qui le rapporteras, annonça Perceval.

– Que veux-tu dire ? Tu ne rentres pas avec moi ? s'inquiéta Bohort.

– Non, lui confirma Perceval, je reste ici, près de Galaad.

Bohort observa son ami. Comme lui, il adorait Galaad, mais ce n'était pas ça. Bohort connaissait suffisamment Perceval pour pressentir que quelque chose avait changé en lui.

– Il y a autre chose, n'est-ce pas ?

Perceval sourit, mais ne répondit pas tout de suite.

– À toi, je peux le révéler, dit-il enfin, mais es-tu bien sûr de le vouloir ? Il s'agit d'un lourd secret. Il t'encombrera peut-être.

- Me rapprochera-t-il de la vérité ? demanda Bohort.
- Sans aucun doute, affirma Perceval.
- Alors je te supplie de m'en faire profiter !
- Asseyons-nous, veux-tu ? proposa Perceval.

Le soleil rouge tombait dans l'océan, là-bas à l'horizon. On aurait dit qu'il diluait ses fantastiques couleurs dans la mer avant de disparaître. Le spectacle était époustouflant. Perceval contempla ce tableau vivant et attendit le crépuscule pour se livrer à Bohort, comme si l'obscurité était plus propice aux confidences.

– Quand Galaad a regardé dans le Graal, j'ai eu une révélation, lui raconta-t-il. J'ai obtenu les réponses aux questions que je n'avais pas su poser devant le défilé du Graal.

– Oh ! s'exclama Bohort, surpris.

– Je t'ai raconté ce que j'avais vu au château de Corbenic ? poursuivit Perceval.

Bohort approuva d'un signe de tête.

– À la cour, tout le monde disait que la Lance qui saigne était celle qui avait blessé le Christ sur la Croix, tu te souviens ? Ce n'est pas ça, démentit Perceval. Elle était le symbole de la chevalerie malade. Tout comme l'était le Roi Pêcheur. Sa blessure symbolisait celle de la chevalerie : celle-ci est pourrie par l'orgueil.

– Ça ne tient pas debout ! protesta Bohort. C'est Dieu lui-même qui a créé la chevalerie ! Nous sommes ses serviteurs. Nous nous battons pour faire advenir le bien.

– Au début, oui, fit alors Perceval. Aujourd'hui, ce n'est plus pour le bien que la plupart des chevaliers se battent, mais pour la gloire. Même Galaad, le meilleur d'entre nous, a été tenté. Nos combats sur la nef, c'était cela. L'ordre de la Table ronde a été voulu par Dieu pour faire disparaître les mauvais chevaliers et aujourd'hui, c'est à lui de disparaître.



Bohort soupira.

– J’imagine que tu as raison, Perceval. La Table ronde a été créée pour la quête du Graal, elle n’a plus de raison d’être maintenant. N’empêche, j’en connais qui vont faire une drôle de tête !

– Ça ne se fera pas en un jour, le prévint Perceval.

– Que vas-tu faire ici ? Tu vas devenir le roi de ce pays ?

Perceval secoua la tête en riant.

– Non, mon ami ! L’orgueil d’un roi ne vaut pas mieux que l’orgueil d’un chevalier. Je vivrai en ermite.

– C’est pour cela que tu as déposé tes armes près de Galaad : tu ne te battras plus, comprit Bohort.

– Je ne porterai plus jamais les armes, approuva Perceval. Comme l’a dit l’évêque : c’est en nous que le chemin est ouvert.

Le lendemain, Perceval accompagna Bohort sur le port de Sarras. Un navire marchand partait pour l’Europe et acceptait de le prendre comme passager. Bohort avait le cœur déchiré à l’idée de quitter Perceval. Galaad, et maintenant lui... Il prit une grande inspiration. L’air marin emplît ses poumons et chassa ses appréhensions. Il resta longtemps sur le pont à regarder Perceval devenir un point minuscule. Quand il disparut, Bohort se raccrocha à l’idée qu’il retrouverait bientôt Lancelot et Lionel. Son frère lui pardonnerait. N’apportait-il pas la plus merveilleuse nouvelle qui soit ? La quête du Graal avait été menée à son terme avec succès.

À suivre...

LES PERSONNAGES

Aguingueron

Sénéchal du roi Clamadieu des Îles. Il assiège le domaine de Blanchefleur, Beau Repaire.

Arthur

Roi de Bretagne (Grande-Bretagne actuelle) et de la Petite Bretagne (Bretagne actuelle). Fils du roi Uther Pendragon et époux de Guenièvre.

Benoît

Conseiller de la Dame Veuve, mère de Perceval.

Blanchefleur

Souveraine du royaume de Beau Repaire, amante de Perceval.

Bohort

Fils du roi Bohort de Gaunes en Petite Bretagne, frère de Lionel et cousin de Lancelot. Un des trois chevaliers du Graal.

Clamadieu des Îles

Roi ennemi de Blanchefleur, vaincu par Perceval.

La Dame Veuve

Veuve du chevalier Pellinor et mère de deux chevaliers tués au combat. Mère de Perceval, elle élève son dernier fils à l'écart du monde.

La demoiselle Hideuse

Figure de la Providence. Elle dénonce la faute de Perceval à la cour du roi Arthur.

Galaad

Fils de Lancelot et d'Hélène, fille du Roi Pêcheur. Après l'échec de Lancelot, Galaad devient le chevalier du Graal.

Gauvain

Neveu du roi Arthur, cousin d'Yvain et ami de Lancelot. Un des meilleurs chevaliers de la Table ronde.

Gornemant de Goort

Chevalier chargé par Merlin de l'éducation à la chevalerie de Perceval.

Guenièvre

Reine de Bretagne et femme du roi Arthur. Elle est amoureuse de Lancelot.

Keu

Frère de lait du roi Arthur. Sénéchal du royaume de Bretagne.

Lancelot

Le meilleur chevalier de la Table ronde. Il échoue dans la quête du Graal à cause de son amour pour la reine Guenièvre.

Lionel

Fils du roi Bohort de Gaunes
en Petite Bretagne, frère de Bohort
et cousin de Lancelot.

Merlin

Magicien et devin. Fils du diable.
Conseiller du roi Arthur.
Amant de la Dame du Lac.

L'Orgueilleux de la Lande

Chevalier ennemi de Perceval.
Par jalousie, il soumet son amie
à un châtiment terrible.

Perceval

Fils de la Dame Veuve
et du chevalier Pellinor.
Il est élevé par sa mère dans
la Forêt déserte dans l'ignorance
de la chevalerie.
Naïf mais courageux, il deviendra
l'un des chevaliers du Graal.
Surnommé aussi le Chevalier
Vermeil après son combat
victorieux contre Yvan
le Présomptueux.

Chevalier Pellinor

Père de Perceval. Chevalier
du roi Uther Pendragon,
père du roi Arthur. Tué au combat
lorsque Perceval est encore dans
les couches.

Roi Pêcheur

Roi du château de Corbenic
où apparaît le Graal.

Le roi a été blessé à la cuisse,
et seul le chevalier du Graal, en
posant les bonnes questions lors
du défilé du Graal, pourra le guérir.
Ainsi surnommé à cause de son
passe-temps préféré, la pêche.

Trébuchet

Forgeron qui a forgé l'épée
merveilleuse offerte par le Roi
Pêcheur à Perceval.

Yvain

Fils de la fée Morgane. Neveu du
roi Arthur. Surnommé le Chevalier
au lion car il est suivi par un lion.

Yvan le Présomptueux

Chevalier ennemi du roi Arthur,
tué au combat par le jeune Perceval
qui n'est pas encore chevalier.

PETIT LEXIQUE

Braies

Caleçon long et collant.

Chainse

Chemise en lin ou en toile à manches longues.

Écu

Bouclier allongé par le bas et portant un blason, c'est-à-dire une décoration permettant de reconnaître son porteur.

Écu d'argent à la croix de gueules

Bouclier couleur gris-argent avec une croix rouge. Le "gueules" était un émail rouge très utilisé à l'époque de la chevalerie. Écu de Galaad.

Orfroi

Étoffe (tissu) précieuse tissée d'or.

Palefroi

Cheval de grande valeur destiné à être monté par une dame ou un chevalier. Contrairement au destrier, il n'est pas entraîné pour la guerre.

Roncin

Cheval trapu qui sert habituellement pour le travail des champs. Il était utilisé par les chevaliers les moins fortunés.

Sénéchal

Il est le "chef des serviteurs". Premier serviteur du roi, c'est un grand seigneur qui a l'honneur de servir le roi quand il mange et s'occupe de son palais. Il est aussi un chef militaire.

Surcot

Tunique longue sans manches portée par les chevaliers au-dessus du haubert (la cotte de mailles). Elle protège des rayons du soleil et permet d'identifier le chevalier car ses armes (emblèmes) y sont brodées.

Bibliographie

- *Lancelot du Lac, tome 1*, traduit par François Mosès, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 1991.
- *Lancelot du Lac, tome 2*, traduit par Marie-Luce Chênerie, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 1993.
- *Lancelot du Lac, tome 3, La Fausse Guenièvre*, traduit par François Mosès, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 1998.
- *Lancelot du Lac, tome 4, Le Val des amants infidèles*, traduit par Yvan G. Lepage et Marie-Louise Ollier, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 2002.
- *Lancelot du Lac, tome 5, L'Enlèvement de Guenièvre*, traduit par Marie-Louise Ollier, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 1999.
- *Lancelot ou le Chevalier de la charrette de Chrétien de Troyes*, traduit par Charles Méla, Le Livre de poche, Les Lettres gothiques, 1992.

Éditrice : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin

Directeur de création : Kamy Pakdel

Conception graphique : Guillaume Berga

© Actes Sud, 2018 – ISBN 978-2-330-08662-6

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Reproduit et achevé d'imprimer en août 2018 par l'Imprimerie de Champagne à Langres pour le compte des éditions ACTES SUD, Le Méjan, Place Nina-Berberova, 13200 Arles

Dépôt légal 1^{re} édition : octobre 2018 – Imprimé en France.